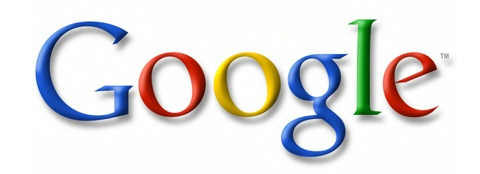
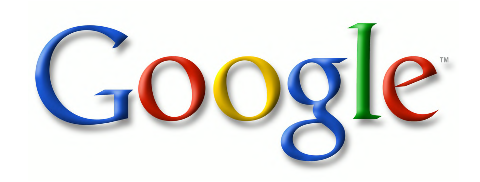
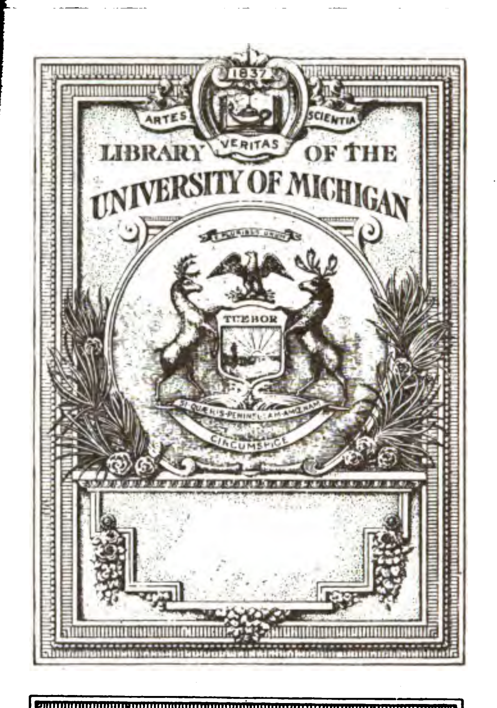





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE MÉMORIAL DE FAMILLE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

LE MÉMORIAL DE FAMILLE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES ANGES DU FOYER	1 vol.
AU BORD DU LAC	1 —
AU BOUT DU MONDE	1 —
AU COIN DU FEU	1 —
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
DEUX MISÈRES	1 —
LES DRAMES PARISIENS	1 —
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1
EN BRETAGNE	1 —
EN FAMILLE	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
L'HOMME ET L'ARGENT	1 —
LOIN DU PAYS	1 —
LA LUNE DE MIEL	1 —
LA MAISON ROUGE	1 —
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1 —
LE MAT DE COCAGNE	1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1 —
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1 —
LE PASTEUR D'HOMMES	1 vol.
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 —
PIERRE ET JEAN	1 —
PROMENADES MATINALES	1 —
RÉCITS ET SOUVENIRS	2 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	1 —
RICHE ET PAUVRE	1 —
LE ROI DU MONDE	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
SOUS LES FILETS	2 —
SOUS LES OMBRAGES	1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étape	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1 —
TROIS FEMMES	1 —
TROIS MOIS DE VACANCES	1 —
LA VALISE NOIRE	1 —

LE MÉMORIAL
DE FAMILLE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

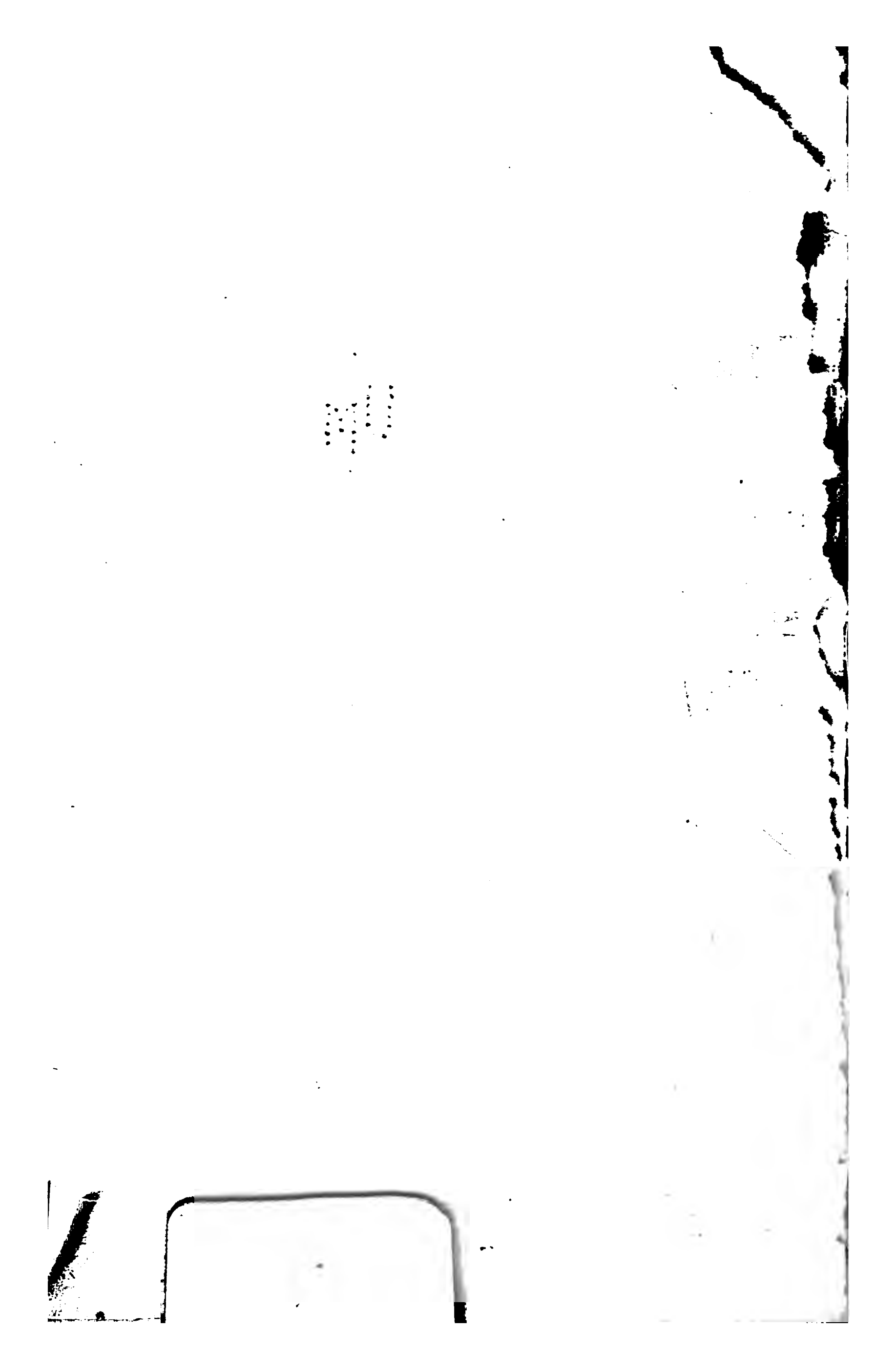
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1891



A MES ENFANTS

EUGÈNE ET NOÉMI LESBAZEILLES

Composé pour un recueil à la rédaction duquel nous nous honorons d'appartenir depuis sa fondation *, *le Mémorial de famille* a eu le bonheur d'éveiller des sympathies qui lui permettent de se présenter, cette fois, au public avec un cortége de protecteurs et presque d'amis! Nous avons vu se renouveler pour lui l'accueil fait au *Philosophe sous les toits*, dont il n'est, à vrai dire, que le complément. Dans ce dernier livre, en effet, nous avions cherché à réunir les enseignements et les consolations applicables à l'homme dans le célibat; *le Mémorial* a essayé d'en faire autant pour l'homme en famille. Un dernier volume, auquel nous travaillons, s'adressera à l'homme éprouvé par la vieillesse et le veuvage.

Nous aurons ainsi embrassé les trois grandes conditions de la vie humaine et tâché de donner à chacune d'elles, sinon un guide moral, au moins un conseiller sympathique et de bonne volonté.

De tels livres, nous le savons, ne sont point destinés à la renommée

* *Le Magasin pittoresque.*

retentissante de ceux que préconise la faveur ou que soulèvent les passions du jour; mais, à défaut d'admirateurs, ils peuvent conquérir des *parentés de cœur*, et trouver leur place au foyer domestique, comme ces cadres sans valeur d'art, mais précieux au sentiment, que l'on conserve pour ce qu'ils rappellent.

LE

MÉMORIAL DE FAMILLE

CHAPITRE I

L'ENTRÉE EN MÉNAGE

Marié de la veille, je venais d'ouvrir les yeux dans mon nouveau logement. Les rayons du soleil matinal glissaient entre les rideaux de mousseline; un parfum de réséda pénétrait jusqu'à l'alcôve, et j'entendais, dans la pièce voisine, une voix aimée qui fredonnait mon air favori.

Autour de moi, sur les meubles, étaient dispersés mille objets dont la vue me rappelait quel changement venait de se faire dans ma vie. Là, c'était le bouquet d'oranger que Marcelle portait la veille; ici, la corbeille à ouvrage qui ne quittait pas autrefois sa chambre de jeune fille; plus loin, la petite bibliothèque qu'ornaient ses prix de pension et quelques volumes plus récemment offerts par moi-même.

Tout ce qui m'entourait semblait ainsi m'avertir que je

n'étais plus seul. Jusqu'alors j'avais côtoyé, en volontaire indépendant, les flancs de l'armée humaine, allant au pas de ma fantaisie et mesurant à mes seules forces la longueur de l'étape ou celle du repos ; maintenant j'étais entré dans les rangs; j'avais une compagne de route sur laquelle il fallait régler ma marche, à qui je devais rendre en protection tout ce qu'elle me donnerait en tendresse ! Quelques jours auparavant, j'aurais pu tomber sans laisser de vide ; désormais ma destinée se trouvait liée à d'autres destinées ; j'avais pris racine dans la vie, et il fallait grandir et se fortifier pour abriter les nids bientôt formés à mon ombrage.

Douce responsabilité, qui m'exaltait sans m'inquiéter ! Que pouvions-nous craindre, Marcelle et moi ? Ne partions-nous pas comme ces Théories athéniennes qui faisaient voile vers le temple de Delphes, la poupe couronnée de fleurs, au bruit des chants et de la lyre ? N'entendions-nous pas retentir en nous le chœur mystérieux des fées de la jeunesse ?

La FORCE disait :

« Qu'importe la tâche ? Ne sentez-vous pas que tout vous sera facile ? C'est à ceux qui faiblissent de soupeser le fardeau ; Atlas sourit en portant le monde. »

La FOI ajoutait :

« Ayez confiance, et les montagnes qui vous font obstacles se déplaceront comme des nuées, et le flot s'affermira sous vos pas, et l'arc-en-ciel se jettera comme un pont sur les vallées. »

L'ESPÉRANCE répétait :

« Voyez ! devant vous est le repos après la fatigue, l'abondance après la privation ; allez plus loin, là-bas, là-bas ! le désert conduit à la terre promise ! »

Enfin une voix plus fascinante s'élevait à son tour et murmurait :

« Aimez-vous l'un l'autre ; il n'y a point sur la terre de plus sûr talisman : c'est le *Sésame, ouvre-toi*, qui doit vous livrer tous les trésors de la création. »

Chers encouragements, charmantes assurances, comment ne pas vous écouter ? Oui, je vous crois, vaillantes amies de nos premières campagnes, vous qui, comme l'orchestre militaire destiné à enflammer le courage du soldat, nous conduisez à la bataille terrestre, enivrés de votre mélodie. Que puis-je craindre dans cet avenir que je dois traverser, le bras de Marcelle sur le mien ? Ne commençons-nous pas tous deux le voyage, et le soleil ne vient-il pas de se lever ? En avant, à travers les prés qui fleurissent, le long des haies qui gazouillent, sous les forêts qui verdoient ! Que les horizons succèdent aux horizons ! Le jour est si beau et la nuit est si loin !

Tout en causant ainsi avec ma joie, je m'étais levé, et j'avais rejoint Marcelle, déjà occupée à prendre possession de son royaume domestique.

Il fallut tout visiter avec elle, admirer sa précoce érudition de ménagère, applaudir à ses prévoyances. Elle me montra d'abord la petite salle à manger où le repas devait nous réunir entre les heures de travail. Marcelle avait

voulu, en faveur de cette heureuse destination, lui donner un air d'opulence et de fête. Sur les étagères brillaient les porcelaines, l'argenterie, les cristaux. Ici des fruits à demi cachés dans la mousse; là, des fleurs fraîchement épanouies, partout la grâce dans l'abondance!

Plus loin était le salon, dont les rideaux fermés ne laissaient pénétrer qu'une molle lueur. Des statuettes ornaient les consoles; des cadres dorés cachaient la tapisserie; sur tous les meubles s'éparpillaient, avec un caprice élégant, les albums, les coffres de laque, les ivoires ciselés, riens précieux qui furent longtemps les trésors de la jeune fille. Vers le fond, une portière aux larges plis indiquait l'entrée du retrait réservé à la châtelaine. On voulait d'abord m'en interdire la vue, et il fallut en venir aux prières; enfin la portière fut soulevée et nous entrâmes.

Le cabinet était éclairé par une petite fenêtre que masquait un store imitant les vitraux gothiques, et à travers lequel la lumière jaillissait en teintes richement colorées. Une bergère recouverte de siamoise occupait le fond, avec la table à ouvrage, près de laquelle j'avais vu si longtemps broder Marcelle quand je passais sous les croisées de sa tante. Vis-à-vis se dressait la jardinière de tôle vernie où elle-même cultivait quelques plantes préférées: plus haut était suspendue la cage à filigranes argentés, prison mélodieuse de l'oiseau qu'elle avait autrefois élevé; enfin, devant la fenêtre avait été placé le bureau consacré, depuis sa sortie de pension à ses correspondances intimes.

Elle me le montra avec une sorte de gravité attendrie.

Là, tout lui rappelait un souvenir. Cette écritoire d'agathe lui restait seule de sa sœur aînée, morte à l'âge où elle commençait à la connaître assez pour l'aimer ; ce coupe-papier de nacre lui avait été envoyé par sa tante avant qu'elle l'eût adoptée pour fille ; ce cachet avait appartenu à son père ! Elle entr'ouvrit l'un après l'autre les tiroirs pour me montrer, en souriant, les richesses qu'elle y renfermait. Ici, c'étaient les lettres de sa meilleure amie de pension, aujourd'hui mariée, partie, perdue pour elle ; là, des papiers de famille ; plus bas ses certificats d'actes religieux accomplis, de prix obtenus, d'examens subis ; — humbles papiers de noblesse de la jeune fille ! — enfin, au coin le plus caché, quelques bouquets flétris et la correspondance échangée entre nous pendant une absence, avec l'agrément et sous l'adresse de la tante Roubert.

Ainsi se trouvaient réunies toutes les réminiscences touchantes ou gracieuses ! C'étaient les poétiques archives de Marcelle, le lieu d'asile où elle voulait se retirer aux heures de solitude. A mon retour du travail j'étais sûr de la retrouver là, souriante et comme parfumée des souffles du passé.

Cette idée me fit SOURDRE dans le cœur un flot de joie.

« Ah ! pourquoi, me dis-je, tous les hommes n'ont-ils pas ainsi un refuge consacré aux souvenirs doux et saints, un sanctuaire où se conservent à jamais les témoignages des affections de la famille et des enthousiasmes de la jeunesse ? Nos aïeux avaient une cellule creusée dans le granit et fer-

née d'une double porte de fer, où ils conservaient par orgueil les vains titres de leur origine; ne pouvons-nous accorder, par reconnaissance, un coin obscur aux titres du cœur, à tout ce qui nous rappelle les nobles expansions et les généreuses espérances? Le temps a arraché des murailles l'arbre généalogique des familles, mais il a laissé place pour celui des âmes. Cherchons le germe de nos jugements, de nos sympathies, de nos répugnances, de nos espoirs; nous le trouverons toujours dans quelques faits d'autrefois. Le présent a pour racine le passé. Qui n'a rencontré par hasard quelqu'un de ces vestiges des premières années, et qui ne s'est senti ému de leur rencontre? C'est lorsqu'on revoit les points de départ que l'on calcule mieux la distance parcourue, et qu'on s'effraie ou qu'on s'applaudit. Trop heureux celui qui, retrouvant le jeune portrait, ne trouve point l'original trop flétri par l'âge! »

La voix de mon père nous fit quitter le retrait de Marcelle; il venait visiter notre nouveau logis et ajouter son contentement à notre bonheur. — Tendre stoïque, dont le courage n'avait jamais été qu'un rempart pour les faibles, et l'inflexibilité qu'une obstination de dévouement, il était indulgent à tous, parce qu'il ne se pardonnait rien à lui-même, et savait voiler son austérité de sourires. Avec lui la sagesse n'avait ni morgue ni colère; elle se baissait jusqu'à vous pour que vous pussiez l'entendre; elle vous guidait de la main; elle prenait votre pas et marchait à vos côtés. C'était une mère qui instruit, jamais un juge qui condamne.

Heureux d'une union désirée, il n'avait point voulu pourtant prendre place à notre foyer.

— Ces premières heures de la jeunesse sont à vous, m'avait-il dit en m'embrassant ; jouissez-en sans trouble ; un vieillard ferait ombre au soleil plein de votre joie. Mieux vaut me regretter absent que d'être gêné un seul instant de ma présence. À votre âge et au mien, on a d'ailleurs besoin de solitude, vous pour causer de vos espérances, moi pour rappeler mes souvenirs. Plus tard, quand mes forces fléchiront, je viendrai m'appuyer à vos deux bras et fermer les yeux sous l'ombre de votre prospérité.

Et toutes mes prières avaient été inutiles ; il avait fallu se soumettre à cette séparation.

Cependant Marcelle, qui s'était élancée à sa rencontre, le ramenait triomphante à travers notre appartement, dont elle recommençait avec lui l'examen. Mon père écoutait tout, répondait à tout, souriait de tout. Il se laissait promener au milieu de nos enchantements et de nos rêves ; il s'arrêtait avec nous devant chaque horizon ; il nous montrait au loin une espérance inaperçue ou une joie oubliée. Réunis au retrait, nous avions laissé ainsi couler les heures sans y prendre garde, quand la tante de Marcelle arriva.

Qui n'a connu la tante Roubert dans notre petite ville natale ? Son nom seul prononcé mettait en gaieté. Veuve de bonne heure et chargée d'intérêts compromis, elle avait tout sauvé à force d'activité, d'ordre, d'économie. C'était d'elle surtout qu'on eût pu dire que *sa part d'esprit lui avait été donnée en bon sens*. Solidement assise sur la réa-

lité, elle avait conduit sa destinée par les routes battues, évitant prudemment les cailloux qu'y sème le caprice. Toujours trottant, rangeant, grondant, elle trouvait le temps de faire prospérer ses affaires et de rétablir celles du voisin, ce qui l'avait fait surnommer plaisamment *la femme de ménage de la Providence.* Vulgaire en apparence, elle avait le génie des choses positives, et l'événement finissait toujours par lui donner raison. Son esprit était la prose de la vie, mais une prose si nette et si ferme, qu'on l'eût trouvée profonde sans sa simplicité.

La tante Roubert arrivait, selon son habitude, un parapluie à la main; son bras était chargé d'un immense cabas de crinoline. Elle entra comme une ondée de grêle dans le petit cabinet où nous nous étions arrêtés.

— Vous voilà pourtant! s'écria-t-elle; je vous cherche dans toutes les pièces. Savez-vous, ma chère, que les malles de linge viennent d'arriver?

— Fort bien, je vais m'en occuper, dit Marcelle, qui, une main dans la main de mon père, l'autre dans la mienne, ne se pressa point de partir.

— Vous en occuper! répéta la tante Roubert; ce sera bien inutile, vous ne trouverez place nulle part. Je viens de parcourir votre appartement, ma pauvre fille: ce n'est pas un logement, c'est une décoration de théâtre!

Marcelle se récria:

— Que dites-vous là, ma tante? Remy et son père viennent de le visiter, et sont ravis!

— Ne me parle pas des hommes quand il s'agit de mé-

nage! reprit péremptoirement madame Roubert; à leurs yeux, rien ne manque, pourvu qu'il y ait des mouchettes et un tire-bottes; mais moi, chère amie, je sais ce que c'est qu'une maison. Tout à l'heure, en entrant dans le vestibule, j'ai cherché une patère pour suspendre mon manteau; je n'ai trouvé que des giroflées! Tu as des fleurs pour fonds d'ameublement!

Marcelle voulut protester en énumérant notre mobilier; mais sa tante l'interrompit:

— Il ne s'agit point de ce que tu as, mais de ce qui te manque, dit-elle; j'ai bien vu dans ton salon de petits marmouzets de bronze...

— Des marmouzets! m'écriais-je, les statuettes de Schiller et de Rousseau!

— C'est possible, reprit tranquillement la tante Roubert; ça peut servir, à la rigueur, de porte-allumettes; mais en bas, dans la cheminée de votre bureau, cher ami, il n'y a ni pincettes ni chenets. J'ai aussi trouvé, en ouvrant le buffet, un petit service de vermeil, et pas de cuiller à potage, ce qui fait supposer que vous vous nourrirez de confitures. Enfin les étagères de la salle à manger sont garnies de fort belles porcelaines dorées; malheureusement la cuisine n'a ni poêle à frire ni rôtissoire!... Mon Dieu! j'entre là dans des détails bien grossiers, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en voyant le mouvement que nous n'avions pu réprimer; mais il faudra toujours y venir quand vous voudrez une omelette ou un rôti; autant donc prendre ses précautions.

— Vous avez raison répliquai-je avec un peu d'humeur,

car j'avais remarqué la confusion de Marcelle ; mais il est toujours temps de réparer de pareils oublis quand le besoin les fait sentir.

— C'est-à-dire que vous attendrez l'heure du coucher pour commander les matelas, reprit madame Roubert ; à la bonne heure, chers enfants ! mais, dans ce cas, le moment est venu pour votre linge de ménage, qui attend là dans le vestibule ; ma nièce ne compte point le ramasser, je suppose, dans sa cage ni dans sa jardinière ; peut-elle me montrer la place qu'elle lui a réservée ?

Marcelle était devenue très-rouge, et roulait avec embarras le petit ruban noir de son tablier.

— Eh bien ! quoi ? tu n'y as pas songé, reprit la vieille tante ; il ne faut pas te déconcerter pour cela ! Nous chercherons où le mettre après déjeuner ; car tu sais que nous déjeunons ensemble ?

Pour cela Marcelle ne l'avait point oublié, et elle voulut montrer sur-le-champ la table servie par elle.

A sa vue mon père ne put retenir un geste d'émerveillement.

Au milieu se dressait une corbeille de fruits mêlés de fleurs et de feuillages, autour de laquelle étaient dispersées toutes nos friandises favorites ; chacun pouvait reconnaître le mets préparé à son intention. Madame Roubert qui avait promené autour de la table un regard rapide, s'écria tout à coup :

— Et le pain, ma fille ?

Marcelle poussa une exclamation consternée.

— Il n'y en a pas, reprit tranquillement la tante ; envoie ta bonne en chercher.

Et, baissant la voix, elle ajouta :

— Comme elle passe devant ma porte, elle dira en même temps à Baptiste d'apporter, pour le père Remy, la grande ganache, et vous la garderez. Tes chaises gothiques sont très-agréables à regarder ; mais quand on est vieux et malade, ce qu'on demande surtout à un siége, c'est de s'y trouver bien assis.

En attendant le retour de la servante, madame Roubert recommença avec Marcelle la visite de notre logis. Elle indiqua ce qui avait été oublié, releva l'incommodité de quelques arrangements, réclama certaines améliorations, le tout gaiement et avec simplicité. Ses avertissements n'étaient jamais des critiques; elle montrait l'erreur sans s'étonner qu'on l'eût commise, et sans se prévaloir de l'avoir reconnue.

L'examen achevé, elle prit sa nièce à part pour compter.

Marcelle alla chercher la petite cassette de bois de rose qui lui servait de coffre-fort, et voulut dresser le bordereau des dépenses faites depuis huit jours ; mais tous ses calculs ne purent établir une balance satisfaisante. Elle eut beau recommencer ses additions, compter pièce à pièce l'argent qui lui restait, le déficit demeura invariable. Stupéfaite d'un pareil résultat et de l'importance du total dépensé, elle regardait déjà la serrure de sa cassette, et se demandait comment la somme qu'elle renfermait avait pu disparaître, quand la tante Roubert l'arrêta court.

— Prends garde, dit-elle sérieusement ; voilà que, faute de te rendre compte, tu soupçonnes déjà ! Avant ce soir tu en viendrais à accuser. C'est la marche ordinaire. Le désordre enfante la défiance, et on aime mieux douter de la probité des autres que de sa propre mémoire. Aucune serrure n'empêchera cela, mon enfant, parce qu'aucune ne pourra te mettre à l'abri des mécomptes. Pour la femme qui dirige une maison, la seule sauvegarde est un livre de ménage qui l'avertit jour par jour, et qui rend témoignage à la fin du mois. Aussi t'ai-je apporté un de ceux que ton oncle avait jadis l'habitude de préparer pour moi.

Elle le tira de son cabas et le remit à Marcelle.

C'était un petit registre relié en parchemin, dont la couverture, semblable à celle des portefeuilles, formait intérieurement trois poches destinées aux reçus, aux notes et aux mémoires. Le registre lui-même était divisé en plusieurs parties distinguées par des signets et correspondant aux différents ordres de recettes ou de dépenses, de sorte que l'on pouvait apprécier d'un coup d'œil, non-seulement les chiffres généraux, mais leur provenance et leur relation avec chaque chiffre particulier. Le tout formait un budget domestique aussi clair que complet, dans lequel un compte était ouvert à chaque branche de service du petit gouvernement régi par la ménagère.

M. Roubert, qui avait été, de son vivant une sorte de Franklin inconnu, uniquement occupé de soumettre au bon sens les affaires et les consciences, avait écrit devant chaque chapitre une maxime empruntée ou inédite que l'on

avait sans cesse sous les yeux comme avertissement. En tête du livre, on lisait ces mots tracés à l'encre rouge :

« L'ÉCONOMIE EST LA SOURCE DE L'INDÉPENDANCE ET DE « LA LIBÉRALITÉ. »

Plus loin au compte des frais de table :

« L'HOMME SAGE A TOUJOURS TROIS CUISINIERS QUI ASSAI- « SONNENT LES PLUS SIMPLES METS : LA SOBRIÉTÉ, L'EXER- « CICE, ET LE CONTENTEMENT DE LUI-MÊME. »

Au chapitre de la bienfaisance :

« DONNE COMME SI TU RECEVAIS. »

Enfin à la page destinée à constater les épargnes de chaque mois, il avait copié cette pensée d'un philosophe chinois :

« AVEC LE TEMPS ET LA PATIENCE, LA FEUILLE DE MU- « RIER DEVIENT SATIN. »

Tout en nous laissant parcourir le registre pour lire les conseils pratiques qu'il renfermait, la tante Roubert expliquait à Marcelle ce qu'elle devait en faire, et l'initiait, en quelques mots, à la comptabilité du ménage.

Pendant qu'elle parlait, mon père me prit par le bras et m'attira doucement dans l'embrasure d'une fenêtre.

-- Grâce à madame Roubert, tout va se régler dans ta maison, me dit-il ; l'arithmétique elle-même tiendra la plume et se fera l'historiographe fidèle de votre vie positive ; mais qui tiendra le livre de votre vie idéale ? En parcourant les colonnes de ce registre, tu sauras quelles ont été vos pertes et vos gains ; tu pourras accroître ou diminuer tes dépenses, modifier tes habitudes ; tu verras clair enfin

dans tes intérêts; mais comment verras-tu clair dans ton âme? Où trouveras-tu le journal des pensées que tu auras traversées, des oscillations de ta raison, des crises de joie ou de douleurs qui t'auront ébranlé au dedans? Quel thème auras-tu pour tes réflexions? Où seront les pièces justificatives de ton expérience? Si des notes journalières sont indispensables pour se rendre un compte exact de l'emploi de son argent, penses-tu qu'elles le soient moins pour apprécier l'emploi de ses facultés? L'ordre te semble-t-il plus difficile à maintenir dans une caisse que dans une conscience? Combien d'erreurs, combien de vices même s'enracinent chez nous à notre insu et faute d'y regarder! Il en est de l'âme comme du corps : on prend une attitude par négligence, on y persévère par inattention, et à la longue vient la difformité! Préviens ce malheur; ouvre une fenêtre sur vos âmes, étudie-les dans tous leurs mouvements, et raconte ce que tu auras vu. Tandis que Marcelle chiffrera le grand livre de la famille, toi tu écriras son histoire morale; sa plume tracera la chronique des faits, la tienne celle des sentiments!

Je serrai la main de mon père en lui promettant de suivre son conseil, et ce fut pour tenir ma promesse que j'écrivis ce *Mémorial*.

CHAPITRE II

LA SOLITUDE A DEUX

La tante Roubert n'avait pas fini les leçons à sa nièce ; elle les renouvela les jours suivants pour d'autres faux calculs ou d'autres négligences. Marcelle, accoutumée à profiter d'une prévoyance dont elle n'avait point le souci et à jouir d'un bon ordre qu'elle n'était pas tenue d'entretenir, se trouva un peu surprise de ce qu'il fallait apporter d'application à la conduite du plus humble foyer. Embarquée jusqu'alors dans la vie en simple passagère, elle ne savait ni orienter les voiles ni trouver sa route sur les flots. La tante ne manquait pas d'accourir à chaque fausse manœuvre pour montrer ce qu'il fallait faire ; mais, à la longue, cet empressement lui-même me devint une fatigue : j'aurais préféré les conséquences de la faute aux contrariétés qu'il fallait subir pour la réparer, et je trouvais cette science du ménage trop chèrement achetée par l'ennui de la leçon. Sans avoir pour madame Roubert moins de respect ni de dévouement, je redoutais sa venue, et son départ était pour moi une sorte de délivrance.

Mon père s'en aperçut et m'avertit.

—Vous avez raison, lui dis-je, mais ce réalisme toujours en haleine me tourmente, m'oppresse ; je le sens sur les frontières de mon idéal comme un voisin grossier qui médite quelque usurpation. Vous l'avouerai-je enfin ? tant de soins donnés à l'utile me le font prendre en sourde haine.

— Et t'empêche même de rendre justice à celle qui ne veut que venir à votre aide, interrompit mon père ; c'est une iniquité ordinaire dans la vie. Amoureux de ce qui plaît, on dédaigne ce qui sert. Nous préférons le poëte qui chante les moissons au laboureur qui les a semées. Les rangs sont faits à chacun, dans notre reconnaissance, non d'après l'importance, mais d'après le charme du bienfait. L'homme utile est une médecine noire qui sauve et qu'on repousse toujours. Tu t'irrites aujourd'hui des minutieux enseignements donnés à Marcelle, et, quand ils lui auront profité, quand tu trouveras autour de toi l'ordre, le confort, l'abondance, tu en jouiras, comme de la clarté du jour, sans songer à qui tu les dois. Combien d'êtres consument ains leur vie pour nous préparer seulement une atmosphère plus respirable, et ne sont payés de leurs peines que par notre indifférence ! — Ah ! d'autres peuvent parler de l'injustice de la foule pour les rois de l'art et les favorisés de la gloire ; moi, je vous garderai mes sympathies et ma pitié, humbles soldats de la nécessité, que tout le monde oublie et dont nul ne pourrait se passer !

Je comprenais les raisons de mon père, je les approuvais ; mais la sensation était la plus forte. J'étais encore trop jeune pour avoir reconnu que la suprême sagesse était

de subordonner le rêve au possible. L'expérience devait m'apprendre ce que le génie avait révélé à un grand penseur : c'est que « le monde réel ayant des bornes et le monde imaginaire étant infini, le seul moyen de trouver le repos était de rétrécir l'un puisqu'on ne pouvait élargir l'autre. »

Cet apprentissage de l'existence pratique me dérobait d'ailleurs Marcelle, et, dans ces premiers enchantements de l'intimité domestique, je m'indignais de tout ce qui nous arrachait l'un à l'autre. Depuis notre mariage j'avais négligé mes vieux amis, j'oubliais mes protecteurs, je supportais impatiemment les obligations de famille. Toujours aspirant vers cette solitude à deux dont les joies me semblaient inépuisables, j'aurais voulu élever une muraille de la Chine entre le monde et notre foyer, vivre enfin prisonnier dans le cercle de nos pensées et de nos émotions, sans rien entendre des bruits du dehors.

Par malheur, le travail de ma profession me retenait toute la semaine loin de Marcelle ; le dimanche seul eût pu m'appartenir, sans les visites des connaissances ou des parents et les réclamations de la tante Roubert qui rappelait toujours quelque devoir oublié. Bien des fois nous avions songé à fuir, dès le matin, pour jouir de nous-mêmes un jour entier ; mais les pluies d'avril nous avaient toujours retenus au logis. Enfin, un dimanche, le soleil se leva dégagé de nuées. Les bouvreuils chantaient sur les touffes de lilas de la petite cour, et, quand j'ouvris la fenêtre, une brise chargée de la senteur amère qu'exhale la sève en travail sembla m'annoncer le printemps.

— Vite, vite ! criai-je en courant à Marcelle ; ton chapeau de paille, ton ombrelle, et partons !

— Pour quel pays ?

— Pour celui de la liberté ! Les bois nous désirent, les primevères nous appellent, les siéges de mousse nous attendent ! N'entends-tu pas comme toutes le voix de la campagne nous crient : « Venez, venez ! » Les visiteurs nous chercheront en vain aujourd'hui ; la cage sera ouverte, les captifs envolés !

Marcelle, à qui cette fuite plaisait autant qu'à moi-même, battit des mains, et tout fut bientôt prêt : quelques fruits dans sa petite corbeille créole, un volume de notre auteur chéri sous mon bras ! Je regarde encore le ciel, qui est de la couleur des myosotis ; nous nous prenons la main comme deux écoliers en vacances, et nous allons partir !

Tout à coup le bruit de la sonnette retentit ; nous poussons un cri ; la porte vient de s'ouvrir : c'est mon père !

Nous restons immobiles de désappointement ; Marcelle ne court point l'embrasser, et j'oublie de lui tendre la main. Du premier regard il a tout vu et tout deviné.

— Vous sortiez ? demande-t-il doucement.

— Vous voilà, nous demeurons, dit Marcelle qui s'efforçait de sourire.

Mais il refuse : il était monté en passant pour me demander un livre qu'il m'indique ; je lui rappelle qu'il l'a déjà lu.

— Sans doute, a-t-il répondu gaiement, mais je voudrais le relire. Ma journée est libre ; je la passerai à étudier le poëte, à sonder tous les replis de son inspiration, à cher-

cher les secrets de son charme. « Jusqu'ici je me suis contenté de l'aimer, je veux maintenant le connaître. »

Il a pris le volume et nous a souhaité une heureuse promenade. Cette fois je lui ai serré la main et Marcelle lui a tendu son front. Le voilà parti !

Nous ne nous arrêtons plus une minute ; le danger auquel nous venons d'échapper a redoublé notre empressement. Nous traversons les rues presque en courant, et nous ne nous arrêtons qu'après avoir perdu de vue la petite maisonnette du commis de l'octroi. . . . .

Enfin la campagne était devant nous, elle était à nous ! Contraintes du monde, obligations du ménage, nous avions tout laissé au logis ! Échappés à ce filet des devoirs vulgaires, nous nous enfuyions à tire d'aile dans la solitude.

Ce fut d'abord un enivrement silencieux. Nous côtoyions les fourrés de chênes et de châtaigniers dont les bourgeons commençaient à entr'ouvrir leurs enveloppes rougissantes. Le bruit de nos pas s'était éteint dans les gazons ; on n'entendait que cette rumeur de vie qui bruit dans la campagne à son réveil. Nous étions donc maîtres de nos actions, de nos paroles, de nos pensées ! Plus de témoins ni d'interrupteurs. Nous pouvions nous raconter l'un à l'autre chacune de nos sensations, les commenter, les poursuivre.

La nature entière est un immense foyer dont tous les rayons aboutissent à l'âme humaine ; quel que soit celui que notre œil saisit, en le suivant on est infailliblement ramené à soi-même ; ce que nous regardons au dehors nous conduit à regarder au dedans.

Ce fut d'abord un échange de confidences révélant nos plus intimes pensées. Nous cherchions ensemble l'origine de nos opinions et de nos sentiments ; nous confessions tout haut le roman que chacun de nous avait fait jusqu'alors pour lui seul et tout bas.

Nos rêves d'avenir étaient multiples et mobiles comme les mille impressions de notre âme. Tantôt c'étaient des réussites inespérées, la fortune, le pouvoir ou le renom frappant à notre porte et entrant par aventure ; tantôt une modeste destinée coulant dans quelque retraite inconnue, comme ces sources limpides qui sourdent sous la feuillée au fond des bois ! — Puis au plan des joies à goûter succédait celui des devoirs à accomplir, et, dans la plénitude de notre bonheur, tout nous semblait facile : aucune tâche n'était au-dessus de nos forces, aucun joug ne nous effrayait ; nous nous faisions un code stoïque dont nous acclamions tous les articles avec le courage du bonheur.

Ces confessions réciproques ne s'achevèrent que pour être reprises ; il resta longtemps quelque chose à se dire, quelque coin de l'intelligence ou du cœur à dévoiler. Enfin, vers le milieu du jour, quand la fatigue de la marche commença à se faire sentir, l'entretien se ralentit, puis s'arrêta.

Le premier, je remarquai le silence de Marcelle, et je le lui reprochai doucement ; mais elle s'efforça en vain d'en sortir, et moi-même je ne trouvais plus que des redites. Nous n'avions rien à nous apprendre désormais sur nous-mêmes ; le livre était connu jusqu'au dernier feuillet. Une sorte d'engourdissement avait succédé à l'exaltation tendre et

joyeuse des premières heures. Chaque tentative pour renouer l'entretien aboutissait presque aussitôt à une nouvelle pause ; souvent même, soit changement de disposition d'esprit, soit que la parole servît mal nos intentions, nous sentîmes que nous ne nous rencontrions plus aussi complétement. Des nuances différentes se laissaient apercevoir ; les notes harmoniques épuisées, on commençait à entendre les discordances ! Insensiblement, la distraction et l'embarras se glissaient entre nos cœurs.

Nous quittâmes, sans y prendre garde, la clairière où nous nous étions assis, et nos pieds reprirent d'eux-mêmes le chemin de la ville.

Cette fuite vers la solitude, commencée dans l'enivrement, se terminait dans la langueur ; en revoyant la maisonnette d'octroi, j'éprouvai presque le même soulagement que lorsque, quelques heures auparavant, je l'avais vue disparaître.

Nous trouvâmes au logis mon père qui nous attendait. Il remarqua sans doute l'expression nouvelle de nos visages, mais sans rien dire.

— Eh ! vous voilà pourtant ! s'écria-t-il en nous tendant les bras ; Dieu soit loué ! je commençais à m'ennuyer de ma solitude.

Je lui montrai le volume de poésie ouvert près lui.

— N'aviez-vous donc pas votre compagnon préféré ? demandai-je.

— Sans doute, reprit-il en souriant ; mais je vais te surprendre, mon pauvre ami, à force de feuilleter le livre, de

revoir les beaux endroits, on s'y habitue, on les sait par cœur. Quelque charmante que soit une individualité humaine, elle a ses bornes ; on finit par en faire le tour, et alors le charme s'amoindrit : les répétitions se remarquent; on est choqué des fautes de détail. Pour la première fois j'ai trouvé dans mon cher poëte des vers mal faits ! Et voyez le danger de l'abus, même en lecture ; jusqu'ici j'avais toujours quitté son volume à regret, ce soir j'en sors avec soulagement ! Rappelez-vous bien ceci, enfants : l'appétit du cœur et de l'intelligence doit être ménagé comme celui de l'estomac ; en tout, restez un peu sur votre faim si vous ne voulez pas connaître le déboire de la satiété.

Que l'enseignement fût intentionel ou donné par hasard, il était si direct que Marcelle et moi nous échangeâmes un regard furtif, bien vite détourné par embarras de nous être ainsi rencontrés et compris, mais ni elle ni moi n'oubliâmes la leçon. Depuis nous nous sommes efforcés de nous réserver l'un à l'autre avec plus de discrétion, et de ne dérober aux devoirs ni aux amitiés la part de notre vie qui leur appartient. Les heures d'intimité, moins multipliées, en sont devenues plus douces. En nous revoyant, nous avons à échanger l'épargne de sensations et de pensées économisées pendant tout le temps de notre séparation. L'instant où, libres de tout ce qui est dû au dehors, nous nous retrouvons ensemble et tête à tête, au lieu d'être la continuation d'un état habituel, est devenu l'incident heureux de notre vie domestique, et comme la récompeuse de notre journée.

CHAPITRE III

LE JARDIN. — LES CONNAISSANCES. — UN AMI

Notre logement s'était trouvé très-incommode à l'usage, ainsi que l'avait prévu madame Roubert ; il fallut suppléer par l'habileté des aménagements à ce qui lui manquait. La tante de Marcelle excellait à tout disposer, mais pourvu qu'elle trouvât la place faite ; disciple de l'habitude, l'intelligence lui manquait ! Ce fut mon père qui vint à notre secours : il avait toujours un expédient qui transformait les gênes en confort et les irrégularités en gracieuses fantaisies. Grâce à lui, notre demeure prit à peu de frais, un aspect original qui occupait l'esprit et amusait le regard. La tante Roubert s'était d'abord étonnée de ces hardiesses; mais elle finit par les approuver.

— Votre père se ferait une chambre à coucher dans un œuf, me dit-elle ; l'invention lui coûte moins que l'imitation à nous autres. Si tout le monde lui ressemblait, il en serait des logements comme des hommes : chacun d'eux aurait sa physionomie.

— Madame Roubert a bien compris, fit observer mon père quand je lui rapportai ces paroles ; l'homme doit dis-

poser un logis selon ses besoins et il faut qu'il s'y reflète quelque chose de lui-même. Je n'aime pas qu'on se désintéresse du milieu dans lequel on vit, qu'on ne s'efforce point d'en tirer tout ce qu'il peut produire. C'est le champ naturel ouvert aux activités du loisir. Négliger d'embellir sa demeure, d'en éloigner les gênes par l'effort de l'intelligence, d'y rendre enfin la vie plus facile, c'est se rapprocher, autant qu'on le peut, du sauvage qui se contente d'un *ajoupa* de feuilles et d'un hamac d'écorces. Le perfectionnement du foyer domestique est un des caractères les plus évidents de la civilisation. Il constate l'attachement de l'homme au lieu et à la famille, l'habitude des devoirs journaliers, le besoin des joies honnêtes. « Le nid mal construit, dit le proverbe chinois indique l'oiseau vagabond ! »

— Soit répliquai-je, mais pour tout arranger comme vous l'avez fait ici, il faut votre imagination.

— Cette imagination est surtout de la mémoire, reprit mon père. Chaque fois qu'une disposition ingénieuse a frappé mon regard, j'en ai pris note, et je me suis composé ainsi un répertoire d'appropriations domestiques dont vous avez profité. En général, nous négligeons trop d'observer ces détails. Que le riche s'en remette au goût de son architecte et de son tapissier, je le conçois ; rien ne l'arrête ; s'il veut changer une tenture il peut abattre la muraille ! Mais pour nous, qui devons toujours accepter ce qui est, tourner l'obstacle et déguiser la difformité, il est bon que l'observation nous prépare des ressources et que le souve-

nir nous seconde. A chaque difficulté nous nous rappelons un expédient remarqué ailleurs, et nous arrangeons ainsi, peu à peu, notre intérieur avec le génie de tout le monde. Ne renoncez jamais à ces améliorations. En nous faisant mettre quelque chose de nous-même dans ce qui nous entoure, elles nous y attachent plus fortement. Notre demeure devient ainsi une sorte de livre où nous avons écrit nos habitudes, nos préférences, et nous l'aimons non-seulement comme notre asile, mais comme notre ouvrage.

J'approuvais les idées de mon père, et je m'efforçais de les mettre en pratique ; j'avais toujours la scie ou le marteau à la main pour compléter quelques arrangements ; mais à la longue tout se trouva si bien en place que l'on n'eût pu continuer à classer sans défaire. J'allais rentrer dans une oisiveté forcée quand j'appris que le petit jardin placé au fond de la cour était à louer !

Bien des fois, Marcelle et moi, accoudés à la fenêtre d'où l'œil plongeait sur ces corbeilles de fleurs et son berceau de tilleul, nous avons envié, à demi-voix, ce coin verdoyant où n'arrivait aucun des bruits de la rue et où les oiseaux chantaient tout le jour ! En apprenant qu'il était à notre disposition, notre premier mouvement fut de courir chez le propriétaire ; la réflexion nous retint.

Le budget de notre jeune ménage ne s'équilibrait qu'à la condition d'une sévère économie. Nous vivions dans cette étroite médiocrité, côtoyant toujours la pénurie, et qui, par

le moindre détour, y aboutit. Marcelle eut beau déplacer ses colonnes de chiffres, essayer des réformes, empiéter sur le fonds d'amortissement, toujours la location nouvelle entraînait sa balance de comptes sur la pente du déficit !

Il fallut enfin y renoncer !

Mais bien des fois, dans la journée, je la vis retourner à la fenêtre qui donnait sur la petite oasis de feuilles et de fleurs, la regarder tristement et revenir prendre son aiguille avec un soupir.

L'impossibilité de satisfaire à un désir si naturel me causait une véritable angoisse. Je recommençai, à mon tour, les calculs sans pouvoir arriver à un meilleur résultat.

Enfin, j'en étais à ce découragement qui précède l'abandon forcé de toute espérance ; je parcourais machinalement le journal donné par la tante Roubert et sur lequel toutes nos dépenses étaient inscrites, quand mon œil s'arrêta tout à coup sur un chiffre !

Ce fut comme une subite illumination !

Je feuilletai vivement le registre, cherchant plusieurs autres articles qui se rapportaient au premier ; je pris une plume ; je dressai un compte que je vérifiai deux fois, et me levant enfin avec une exclamation de joie :

— Mon chapeau, Marcelle, m'écriai-je ; vite ! vite ! nous louons le jardin !

Elle laissa échapper la broderie qu'elle tenait à la main.

Est-ce sérieux ? demanda-t-elle ?

— Très-sérieux, répliquai-je en cherchant mes gants.

— Mais songe qu'il nous en coûtera 150 francs.

— J'en économise 170 !

— Comment

— Écoute.

Et prenant le papier sur lequel je venais d'établir mon compte, je lus à haute voix

NOTE DE MA DÉPENSE DE FUMEUR :

Trois cigares par jour, coûtant pour l'année.....	164 fr.	25 c.
Quatre paquets d'allumettes par an..............	»	20
Un porte-cigare............................	2	»
Eau des fumeurs pour la bouche...............	4	»
Total...............	170 fr.	45 c.

Sans compter les vêtements brûlés, le temps perdu et les dents gâtées ! Le loyer du jardin payé, il nous restera donc encore 20 francs 45 centimes destinés à l'achat de graines et de fleurs... Le tout pour le sacrifice d'une mauvaise habitude ! Vite ! te dis-je, mon chapeau ! Je tremble maintenant qu'un autre n'aille nous prévenir !

Un quart d'heure après j'étais de retour avec le bail, et Marcelle et moi nous prenions possession du jardinet.

Jamais nouveau seigneur ne parcourut son domaine avec une pareille joie. A chaque touffe de verdure, c'était un cri de surprise, à chaque bouton de fleur un émerveillement. Marcelle découvrit des violettes de Parme au pied de la tonnelle, et je lui cueillis une fraise des montagnes qui avait mûri à l'ombre.

Il fallut faire connaissance avec chaque arbre, comp-

ter les fruits, écheniller les rosiers, faire le plan de tous les travaux à exécuter dans la saison. Je pris gravement mon calepin, et j'écrivis pour ne rien oublier.

On décida que les corbeilles seraient garnies de géraniums, que l'on sèmerait du réséda, qu'à l'automne prochain le chèvrefeuille serait transplanté, et que je sablerais sur-le-champ les allées.

Les plates-bandes du pourtour devaient aussi être rectifiées ; deux arbres furent choisis pour suspendre le hamac madécasse donné par mon frère, et l'on marqua des places à quelques nouveaux arbustes.

Cette grave affaire nous occupa plusieurs soirées : le jardin fut dix fois déplanté et replanté en imagination avant que j'eusse songé à prendre la bêche ni le râteau. Enfin je me mis à l'œuvre, et ce fut pour mes heures de loisir, une occupation aussi saine que distrayante. Il y avait toujours quelques herbes parasites à arracher, quelques fleurs à redresser, quelque labourage à perfectionner. Marcelle, assise sous la tonnelle, me regardait faire en brodant, m'encourageait de la voix et du sourire.

La tante Roubert avait d'abord voulu usurper mes plates-bandes pour les choux et la laitue. Après les avoir défendues pied à pied, je dus lui abandonner le coin le plus reculé; mais, malgré nos conventions, les ciboules et le persil tendaient toujours à envahir le parterre. Il fallut procéder à une délimination précise; on nomma pour commissaires mon père et Marcelle Le partage une fois bien établi, une bordure d'oseille servit à dessiner nos

frontières. La tante Roubert, empiétait bien encore parfois de quelques pouces sur mes semis de fleurs d'automne, et je ne me refusais pas toujours le plaisir d'entamer ses lignes de cresson alénois ou de cerfeuil; mais nous nous passions réciproquement ces légères usurpations, inévitables entre voisins actifs et ambitieux.

Mon père avait applaudi à mes nouvelles distractions.

— La terre, me disait-il souvent, est notre première amie; c'est sur son giron que les sociétés ont grandi. Tout ce qu'elle produit flatte nos yeux ou sert à nos besoins; aussi sa vue a-t-elle pour l'homme de perpétuels enchantements! Qu'il regarde la moisson qui ondule, la forêt qui se dresse ou la fleur qui parfume, il sent son cœur s'ouvrir devant cette gigantesque corne d'abondance d'où sort à flots incessants ce qui charme et ce qui enrichit. L'histoire constate que les peuples cultivateurs ont toujours eu des instincts plus doux, des mœurs plus hospitalières; ils le doivent surtout à l'influence attendrissante de la création, qui, en donnant sans cesse, entretient au fond des âmes une sorte de contentement interne et de reconnaissance confuse. L'homme qui travaille sous le ciel, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant des campagnes, et les yeux toujours frappés par les prodigalités de la nature, ne sent autour de lui aucun des malaises, en lui aucune des amertumes qui assombrissent le travailleur des villes. Son existence passe librement comme l'air des vals, coule doucement comme l'eau des ruisseaux! Aussi la vie champêtre, point de départ des sociétés, est-elle encore l'espérance

de tout citadin vieilli. Après avoir traversé les honneurs, les plaisirs, les émotions de l'art, on va comme Abdalonyme, ce dernier descendant des rois, cultiver un champ et faire mûrir des fruits loin du monde où l'on a régné.

La location du jardin m'avait créé un travail pour les heures de repos ; mais je ne pouvais avoir toujours la serpe ou la bêche à la main ; il ne suffisait point d'ailleurs d'occuper mes bras ; je sentais le besoin de loisirs intellectuels de communications de sentiments que je ne trouvais point à confier. L'âge et les lumières établissaient trop de distance entre mon père et moi ; arrivé au sommet de la montagne, presque dégagé des passions humaines et éclairé par le dedans, il regardait le monde du haut de sa sérénité lumineuse, tandis qu'arrêté dans les brouillards de la vallée je ne pouvais encore bien distinguer la réalité des nuées. J'avais besoin d'un compagnon d'ignorance et d'utopies pour oser tout lui dire et pour contrôler mes erreurs par ses erreurs.

Marcelle ne pouvait jouer ce rôle ; uniquement occupée d'aimer, d'être heureuse, elle avait comme toutes les femmes, la sagesse qui consent à l'ignorance ; la sagesse des simples et des génies ! Elle ne comprenait rien aux préoccupations d'un esprit toujours en quête de quelque idéalité chimérique ; j'avais en elle une sœur et une amie : il me manquait seulement un interlocuteur !

Malheureusement nos relations de famille et de voisinage ne semblaient devoir m'en fournir aucun ! Tous ceux dont le hasard nous avait fait des amis appartenaient à cette

classe d'hommes *monocordes* dont l'esprit ne pouvait rendre qu'un son. Attelés à une idée comme le cheval de manége à son timon, ils la faisaient tourner perpétuellement dans le même cercle sans que rien pût la faire dévier.

Il y avait d'abord le capitaine Le Sur, excellent soldat qui avait parcouru l'Europe sans s'en apercevoir, remporté quarante victoires sans savoir comment, et qui détestait le pékin sans savoir pourquoi. Cette haine générale, à laquelle j'avais échappé en considération des campagnes de mon père, faisait, avec la culture d'un verger loué hors ville, l'unique occupation du héros retraité. Il était en possession d'une douzaine d'anecdotes de bivouac, toutes à la honte du bourgeois, et qu'il ne manquait jamais de répéter à chaque visite: c'était ce que Marcelle appelait *les douze travaux du capitaine Le Sur*.

Le second *monocorde*, ancien marchand qui avait aumé du drap pendant quarante ans, consacrait maintenant sa vieillesse à l'éducation des lapins et au piquet. Dès sept heures du soir, la table de jeu était dressée dans son petit salon, les paniers à couver des serins, qui renfermaient les fiches d'ivoire, étaient placés des deux côtés du tapis vert; on apportait les cartes enveloppées dans la feuille d'un ancien livre brouillard, et les habitués arrivaient pour leur partie quotidienne. Alors s'engageait la conversation habituelle sur le prix des denrées, l'heure de départ des diligences, les maladies des voisins, le tout entrecoupé des gaietés de M. Duplessis, qui recommençait tous les soirs sur le cœur et le carreau deux ou trois calembourgs

invariables qui faisaient rire les partners depuis la fin de l'Empire.

Parmi ces derniers se trouvait le père Ricard, autrefois employé des droits réunis et maintenant en retraite. Sa spécialité à lui était la ponctualité. Pendant trente années il avait fait les mêmes choses et prononcé les mêmes phrases à la même heure! Sa montre, réglée à midi au cadran d'un de ses voisins, était son code universel. Il la consultait pour savoir s'il avait appétit ou sommeil, s'il était bon de se promener ou de se mettre au lit. Cette vie, au service de laquelle Dieu avait mis un cœur et une intelligence, il en avait trouvé le vrai but; c'était, comme le héros de l'épigramme, l'homme de France *qui savait le mieux l'heure qu'il était.*

La plupart de nos autres voisins, parents ou amis, n'avaient pas même une de ces plaisantes physionomies. Emportés par le flot de l'existence, heurtés aux événements sans les voir, ils rappelaient les cailloux roulés de l'Océan, qui se ressemblent tous et ne diffèrent que de couleur ou de volume. Vainement je cherchais parmi eux un caractère; le va-et-vient du monde avait effacé toute empreinte sur cette monnaie humaine!

J'exprimais un jour à mon père le chagrin irrité que me causait la foule sans visage qui m'entourait.

— Parce qu'ils remuent on croit qu'ils vivent, disais-je, mais regardez dans leurs yeux, vous ne verrez point de flammes; écoutez les mots qui sortent de leurs lèvres, ce n'est qu'une vaine redite; on les prend pour des hommes,

ce ne sont que des automates ; c'est la mort mise en action! Le moyen de choisir parmi ces simulacres parlants quelqu'un qui m'entende, me réponde? Qu'y a-t-il de commun entre nous?

— La qualité d'homme répondit mon père! Parce que tu as désiré trop, ce que tu rencontres te paraît misérable; l'idéal te rend injuste pour la réalité. Tu vois le vide où il n'y a que le vulgaire! Regarde mieux, et, dans chacun de ces êtres que tu déclares des cadavres, tu trouveras une étincelle de la vie. Aucun d'eux n'a été tellement déshérité qu'on ne puisse le retrouver homme par quelque côté. Celui-ci a l'ordre, celui-là le contentement, cet autre le courage! Ce qui dénature ces qualités, c'est que tu les vois isolées, et par conséquent sans équilibre; mais la tante Roubert te dirait, dans sa morale pratique traduite de Sancho Pança, « qu'il n'y a si mauvais moulin dont on ne puisse tirer une mouture; » elle te conseillerait d'apprendre du capitaine à cultiver avec persévérance; du vieux marchand à te délasser par instant de la pensée dans ces jeux dont les combinaisons nous refont enfants; du père Ricard à régulariser les actes extérieurs de ta vie et à nouer aux pieds de la fantaisie les sandales de plomb de l'habitude! Moi je te dirai seulement que tu te trompes dans tes réclamations, et que tu demandes à des connaissances ce qu'on ne doit attendre que d'un ami. De celui-ci tu peux exiger la communication intérieure qui fortifie; de celles-là seulement la bienveillance extérieure qui délasse! L'un et l'autre sont nécessaires à des degrés différents; mais les con-

naissances te sont fournies par le hasard, les amis seron. la récompense de ton dévouement. Cherche avec le cœur dans la foule, offre-toi généreusement à quiconque aura besoin ; tôt ou tard tu verras une main s'étendre vers la tienne et une âme s'offrir à son tour. N'imite pas ces hommes qui, renfermés dans leur personnalité comme dans une citadelle et indifférents à tous ceux qui passent, crient mélancoliquement aux quatre aires du ciel : « Il n'y a point d'amis ! » Il y en a, sois-en sûr, mais pour ceux qui fouillent, pour ceux qui s'intéressent, pour ceux qui ne se contentent point de tisser leur vie dans un coin comme une toile d'araignée destinée à prendre le bonheur !

Les paroles de mon père me persuadaient, mais sans me donner le courage de chercher, ni la patience d'attendre l'occasion. J'accusais l'étroite enceinte de ma petite ville, dont je croyais connaître tous les habitants et où nul ne répondait à mes besoins d'amitié. Déjà accoutumé à ma félicité domestique, je sentais un vide à mon foyer, et, comme le Sybarite, je ne pouvais supporter ce pli d'une feuille de rose.

En face du pavillon qui nous servait de logement, de l'autre côté de la cour, un corps de bâtiment plus considérable renfermait plusieurs ménages avec lesquels nous n'avions eu jusqu'alors que peu de relations. Tout s'était borné à des saluts, à quelques mots échangés, à ces petits services qui constatent seulement le bon voisinage. Le troisième étage était occupé par un employé inférieur arrivé depuis quelques mois, et qui vivait très-retiré avec sa jeune femme et un enfant. M. et madame Hubert, placés aux bords de la

pauvreté, s'y retenaient évidemment avec peine; mais il eût été difficile de dire si leur muette résignation était du courage ou de la langueur. Jamais aucun bruit de voix ni aucun chant ne se faisait entendre dans l'humble ménage; les fenêtres restaient fermées; on voyait sortir et rentrer le mari aux heures de son bureau; la femme descendre au puits, promener l'enfant, rapporter les provisions nécessaires, le tout silencieusement. — Du reste polis avec les voisins, répondant aux saluts et aux sourires, calmes d'aspect, mais de ce calme que voile un nuage!

Marcelle et moi avions remarqué, dès le premier jour, ces deux ombres mélancoliques plutôt que douloureuses et nous nous étions pris pour elles d'un intérêt sympathique; mais cette inclination instinctive n'avait encore amené que quelques caresses à l'enfant et l'échange de quelques mots bienveillants, lorqu'une aventure de voisinage nous rapprocha.

Marcelle descendait souvent pour travailler sous la tonnelle pendant que les affaires me retenaient au bureau; un soir qu'elle avait oublié sa broderie elle dut remonter et laissa la porte du jardin entr'ouverte. Mon travail avait été achevé ce jour-là plus tôt que d'habitude; je rentrais au moment où elle allait redescendre; elle me prit par la main et m'entraîna pour me montrer une corbeille de perce-neiges qui venaient d'éclore.

C'etaient mes fleurs favorites; les plants m'avaient été envoyés de Paris par les soins d'un ami, et j'attendais leur floraison avec une impatience passionnée.

Nous courûmes donc ensemble jusqu'au jardin, Marcelle un peu en avant pour avoir la joie de me servir de guide. Nous avions fait le tour du premier massif et nous arrivions quand ma conductrice s'arrêta brusquement avec un cri retenu ; je suivis la direction de son regard et je demeurai à mon tour immobile !

Devant la corbeille se tenait la petite fille de madame Hubert, et, de son tablier blanc, relevé par un coin, tombaient à flots les perce-neiges qu'elle venait de cueillir. La corbeille complétement dépouillée n'offrait plus que des feuillages froissés et des tiges défleuries ! La mère, à qui l'enfant avait échappé un instant tandis qu'elle étendait son linge sur les lilas de la cour, venait de la rejoindre et regardait avec désespoir l'œuvre de destruction.

Lorsqu'elle nous aperçut, elle devint très-pâle, joignit les mains et ne put que balbutier une excuse désolée. Mon premier mouvement de dépit tomba devant cette humilité. Marcelle, qui devait encore mieux comprendre l'embarras affligé de la jeune mère, ne s'en tint pas à la résignation ; elle sut donner toute sa grâce au pardon, et, s'avançant vers la voisine avec un sourire :

— Ce n'est rien, dit-elle, quelques fleurs que le soleil nous remplacera ! Je suis la seule coupable ; j'aurais dû refermer la porte en montant, ou plutôt l'ouvrir depuis longtemps à votre fille pour lui apprendre à reconnaître les plants qu'elle devait épargner.

Et se mettant à genoux devant l'enfant qu'elle attira dans ses bras :

— N'est-il pas vrai, Renée, que vous ne cueillerez plus de perce-neiges si je vous en prie ? dit-elle.

La petite fille la regarda, les yeux gros de larmes, et secoua la tête.

— Et vous vous contenterez de jouer dans les allées, sans marcher sur les gazons et sans briser les branches?

Renée fit de nouveau un signe affirmatif.

— Eh bien! je veux voir si vous savez tenir vos promesses, reprit Marcelle en l'embrassant; à partir d'aujourd'hui je prierai votre mère de vous envoyer pour quelques heures sous nos tilleuls, à moins qu'elle ne préfère vous y conduire elle-même.

Tout cela avait été dit avec une bienveillance si libre et si gaie, que madame Hubert se remit, remercia avec effusion et accepta de faire le tour du jardin, qu'elle ne connaissait pas.

Je fus frappé de la douceur de sa voix, de l'élégance de son langage et de la délicatesse réservée de ses manières. Sans être jolie elle avait ce charme qui semble venir du dedans et transluire au dehors. Elle n'accepta l'invitation faite par Marcelle à Renée qu'après mon insistance, et ne vint que de loin en loin et peu de temps.

A la longue, pourtant, le bon accueil de Marcelle la rendit plus familière; l'enfant servit d'anneau entre les deux femmes; les caresses accordées à la fille ouvraient le cœur de la mère; nous sûmes peu à peu son histoire.

Pauvre et orpheline, madame Hubert avait été élevée dans un pensionnat dont elle avait dû payer l'hospitalité

d'abord par des succès destinés à recommander l'établissement, ensuite par un dévouement de toutes les heures. Enchaînée à un bienfait dont la spéculation fit un placement à intérêt, elle avait tout supporté sans se plaindre jusqu'au moment où un jeune parent, abandonné comme elle, l'avait connue et associée à son sort. Longtemps oppressés tous deux sous la rude bienveillance des protecteurs, ils n'avaient pu encore reprendre une libre attitude; leur bonheur restait timide et craignait de faire du bruit; l'effort que la plupart font pour se produire, ils le faisaient pour se cacher.

Ce ne fut que peu à peu et par hasard que nous pûmes pénétrer dans cette existence fermée, en découvrir tous les trésors.

Il y avait plusieurs mois que nous connaissions mamadame Laure Hubert lorsqu'en entrant un jour dans la chambre de Marcelle, elle posa machinalement la main sur le piano ouvert et en fit sortir une modulation si ferme et si douce que nous dressâmes tous deux la tête en même temps; la jeune femme rougit, mais il était trop tard : elle s'était trahie. Nous la forçâmes de s'asseoir devant le clavier, et notre petit logement fut bientôt inondé d'harmonie.

M. Hubert, de son côté, savait plusieurs langues, avait beaucoup lu et réfléchi davantage; c'était une de ces intelligences d'élite où tout germe en silence, et où les moissons s'entassent sur les moissons.

Contents de recevoir le pain de chaque jour, ayant leurs fêtes dans leurs cœurs et montant ensemble cette échelle

de Jacob dont chaque degré est une idée, les deux jeunes époux vivaient inconnus sans rien désirer.

— Nous avons ce qui est nécessaire, me dit un jour Hubert ; à quoi nous servirait d'élargir notre champ ? Nous en possédons un sans limites, celui de la pensée ! N'est-ce point là le vrai domaine de l'homme ? Une fois en règle avec la réalité et assuré de la vie journalière, quoi de plus sage que de reporter ses yeux sur le monde, d'étudier ses progrès, d'applaudir à ses conquêtes ? Quel rôle vous semble plus digne, dites-moi, celui de l'homme qui trouve sa joie à regarder ses richesses entassées dans un coin, ou celui de l'homme qui la cherche dans les richesses distribuées partout au profit de l'humanité ? De quoi devons-nous le plus nous réjouir ? d'une gratification obtenue ou d'une idée utile mise en circulation dans le monde ? d'un héritage qui ajoute un plat à notre table ou d'une découverte qui multiplie le pain pour les affamés ? Notre vie individuelle n'est qu'une nécessité ; la vie générale est l'intérêt véritable !

Je rapportai ces paroles à mon père.

— Voilà l'interlocuteur que tu cherchais, me dit-il ; la tante Roubert et moi t'avons initié à la vie pratique ; Marcelle t'a ouvert le monde des affections ; il te fallait un ami qui t'ouvrît celui de l'idée : le hasard vient de te le donner. Tu as maintenant tout ce que tu pouvais attendre ici pour aider au développement de ton être et compléter ton éducation humaine ; le reste dépend de Dieu et de toi.

CHAPITRE IV

L'HUMANITÉ, LA PATRIE ET LA FAMILLE. — INFLUENCE DE LA FEMME. — UN PREMIER BIENFAIT

L'amitié de M. et de madame Hubert remplit ce qui restait de vide dans notre existence. Quelque doux que soit le cercle de la famille, on ne peut s'y renfermer impunément. La vue qui n'embrasse qu'un horizon rétréci devient plus courte; l'air s'épaissit dans ce refuge étroit sans ouverture sur le monde; l'intelligence que ne renouvelle aucun contact extérieur se borne insensiblement et finit par se nouer. Outre les affections du foyer, qui donnent à l'individualité tout son épanouissement, il faut les amitiés de choix, qui relient au monde et empêchent d'y devenir étranger.

Mon père m'avait plusieurs fois prévenu contre ces claustrations volontaires qui font de la famille un couvent et nous retranchent de la terre, non pour mieux passer au ciel, mais pour nous contempler nous-mêmes éternellement et uniquement.

— Défiez-vous, me disait-il sans cesse, des ermitages

bâtis avec votre bonheur, et où vous vous retirez, comme le rat de La Fontaine dans son fromage, indifférents à tout ce qui se passe au delà. Ayez au moins un ami qui, en entrant, vous apporte un peu d'air du dehors. Dans la vie moderne la solidarité est trop bien établie parmi les hommes pour qu'on puisse se désintéresser ainsi les uns des autres. Tout se touche, tout se tient. Le coup frappé au loin vous arrive de proche en proche, comme la vague partie d'Amérique arrive au rivage de France. Il ne faut pas imiter le grotesque égoïste de la parade, qui dit : « Que m'importe le déluge? S'il envahit la Lorraine, je prendrai la diligence pour la Franche-Comté ! » Une fois la digue abattue, le torrent court, inonde tout, et ne s'arrête plus !

Notre nouvel ami était, du reste, l'homme le plus propre à entretenir chez nous ce sentiment de communion avec nos semblables. Orphelin dès la première enfance, il avait eu des instituteurs et point de parents ; aussi les sentiments s'étaient-ils moins développés chez lui que les idées. D'un cœur simple et droit, mais absolu, il s'était réfugié très-jeune dans le giron des principes ; il avait été, comme il le disait, « élevé sur leurs genoux. » Sa famille était l'humanité ; tout ce qui portait le visage d'un homme lui était cher et sacré au même titre ; aucune épreuve ne pouvait le dépouiller de son instinct de fraternité universelle ; c'était l'Abel du genre humain !

Plus restreint dans mes sympathies, j'avais souvent peine à accorder nos sensations et nos jugements. Il en résultait des débats dont je retrouve les traces dans les

notes éparses de mon journal ; j'en reproduis quelques-unes prises au hasard.

Mardi. — Nous étions assis sous les tilleuls ; Justin (M. Hubert) m'avait apporté les Œuvres d'Anastasius Grün, et je lisais tout haut, en traduisant pour Marcelle, un des chants du poëte allemand, que voici :

Un rocher antique et grisâtre se dressait au milieu des flots, et moi je l'admirais, en le voyant ferme, quoique seul.

Un arbre verdissait sur le rocher grisâtre où il élevait sa cime avec orgueil, et moi je l'admirais en le voyant si vert dans son isolement.

Une hirondelle aux ailes légères chantait sur l'arbre et sur le rocher, et moi j'allais la déclarer heureuse de sa joie au milieu de la solitude.

Mais je n'envie plus votre destinée, arbre, rocher, hirondelle ! car un orage est venu et a facilement renversé l'arbre solitaire.

L'hirondelle fatiguée est retombée dans les flots avant que ses sœurs aient pu la secourir, et les vagues ont aisément englouti le roc isolé.

— Oh ! le rocher, l'arbre et l'hirondelle m'ont fait penser à vous, poëtes de l'Allemagne ! à vous qui croyez pouvoir cueillir votre couronne loin de vos frères !

L'âme aspirante, vous regardez au nord, au sud, à l'orient ; mais aucun de vous ne regarde derrière lui, la patrie !

Vous ressemblez au rocher qui se dresse seul au milieu des flots, à l'arbre qui verdoie loin de la forêt, à l'hirondelle isolée dont les chants se perdent dans l'azur du ciel !

Réunissez-vous, rocs séparés ! rassemblez-vous, hirondelles solitaires ! arbres orgueilleux de grandir seuls, mêlez vos branches et multipliez vos racines !

Formons une chaîne de rochers inébranlables qui ne se laisseront point engloutir par les vagues d'une foule ignorante !

Réunissons-nous en une forêt d'arbres rendus plus verts par le rapprochement ; et alors, que l'orage vienne, il ne pourra rien sur nos sommets enlacés !

Soyons un chœur d'hirondelles ; notre chant n'en sera que plus doux

et l'hymne harmonieux de nos voix unies montera jusqu'à l'éternelle lumière!

Même à travers ma mauvaise traduction, le charme s'était révélé. Marcelle et Laure faisaient remarquer la grâce des images; j'ai surtout fait remarquer l'intention. J'ai loué cet appel aux muses allemandes, chantant chacune sous sa tonnelle ce qu'elle sent ou ce qu'elle croit voir dans les nuées, sans jamais retourner les yeux sur l'intérêt général et constant, sur l'Allemagne. J'ai souhaité que l'appel fût répété ailleurs, et que, sous chaque coin du ciel qui couvre une patrie, les poëtes réunis pussent former une digue qui défende, une forêt qui protége, un cœur qui console!

Justin, pensif, effeuillait une fleur sans parler; nous lui avons demandé pourquoi il se taisait.

— Parce que je ne suis point satisfait comme vous, a-t-il dit. A quoi bon arracher l'art à l'égoïsme individuel pour le jeter dans un autre égoïsme? Qu'est-ce que la patrie, sinon notre personnalité agrandie? La chanter, n'est-ce pas encore nous chanter nous-mêmes? L'art, qui vient de Dieu comme la lumière et le soleil, doit profiter comme eux à tous les hommes. Ne chantez ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la France; chantez l'humanité tout entière! A quoi servent vos hymnes patriotiques, sinon à partager le monde en camps opposés? Chacun de vous répète le sien sous son drapeau qui n'est qu'à un peuple, au lieu de le répéter sous le ciel qui est à tous. Aussi vos glorifications sont-elles des insultes, vos élans d'amour des cris de haine.

Votre sympathie s'arrête à une frontière tracée par le hasard de l'épée : ici ce sont vos frères, là vos ennemis ! Et cependant des deux côtés ce sont des hommes accessibles aux mêmes émotions, soumis aux mêmes besoins ! En vous regardant au visage, vous vous reconnaissez pour semblables ; mais, à la vue de la cocarde, la main qui s'étendait pour une étreinte se lève pour frapper. — Féroces rivalités qui entretiennent chez nous les fauves instincts et qui ont fait couler le sang comme l'eau des sources ! La patrie a été jusqu'ici une de ces idoles aux pieds desquelles la Gaule sacrifiait les vaincus. Ne me demandez donc pas d'applaudir à ceux qui la chantent ! Que m'importe le poëte d'une nation quand c'est celui des hommes que je voudrais entendre !

J'ai vivement défendu l'idée de la patrie.

— Est-ce donc une terre comme toutes les terres que celle où nous avons vu la lumière du jour, sur laquelle nous avons grandi, qui nous a donné les premières impressions, la langue, les habitudes, tout ce qui fait l'homme ? Autant dire que notre mère est simplement une femme comme toutes les autres et dont nous sommes nés par hasard ! Les premiers Grecs se croyaient nés du sol même qu'ils cultivaient ; cette croyance n'est-elle pas un symbole pour toutes les nations ? Ne peut-on pas dire que chacune d'elles est née de sa terre, qu'elle y tient encore par mille invisibles racines, qu'elle en reproduit, en quelque sorte, le tempérament ? Les races sont des plantes appropriées au sol et à l'atmosphère qui les ont produites : chacune occupe sa

place, remplit son rôle nécessaire, accomplit son évolution, donne *sa note*, tandis que l'ensemble compose, comme on l'a dit, la *gamme des aptitudes humaines*. Altérez leurs personnalités, confondez les nations ; vous aurez des notes faussées et une gamme détruite ; partant, plus d'harmonie possible dans ce grand concert des divers génies nationaux. La distinction entre les peuples est aussi indispensable qu'entre les individus si l'on veut conserver à chaque groupe de l'humanité ses instincts et ses capacités spéciales. Sans doute cette distinction dégénère en rivalité ; mais la multiplicité des relations, l'entrelacement des intérêts, les habitudes de bon voisinage en adouciront peu à peu l'emportement. Tenter de substituer l'humanité à la patrie, c'est vouloir qu'une pure idéalité remplace un instinct, que les spéculations de la logique l'emportent sur toutes les sollicitations de notre reconnaissance et de nos souvenirs. La chose fût-elle possible, qu'y gagneriez-vous? Un amoindrissement dans la faculté de dévouement ! Aujourd'hui l'homme se donne à la patrie spontanément et d'instinct ; il ne se donnerait à l'humanité qu'à la réflexion et par un effort de vertu. Il faut au plus grand nombre des devoirs simples, visibles, une affection involontaire, un but à portée des esprits et des bras les plus courts. L'accomplissement de votre souhait suppose un monde de philosophes stoïques connaissant les formules les plus ardues de l'algèbre du devoir, non la foule ignorante et instinctive qui sera toujours la foule. En voulant étendre trop loin le sentiment de la solidarité et du dévouement, vous ris-

queriez de le briser. Laissez-le se développer dans le patriotisme ; ne nous placez pas entre une idéalité insaisissable et notre personnalite, ou celle-ci emportera tout, et, sans avoir des hommes, vous n'aurez plus de citoyens. Croyez-moi, la grande institutrice des cœurs est encore la patrie, et c'est elle surtout qui conserve ici-bas les traditions du courage, de la patience et du sacrifice.

— Tu oublies, s'est écriée Marcelle, notre première école, la famille ! N'est-ce point elle qui nous enseigne tout ce qui fait vivre les sociétés ? Où apprenons-nous l'obéissance, le travail, l'abnégation, la responsabilité ? Qu'est-ce que la patrie, sinon le foyer agrandi ?

Mon père, qui était survenu et avait tout écouté, s'est mis alors à sourire.

— Oui, a-t-il dit, chacun de vous regarde son étoile et n'en veut point d'autre au ciel ; mais toutes trois brillent en même temps dans des sphères différentes. Ici, plus près de la terre, je vois l'étoile de Marcelle qui nous guide à toutes les heures et illumine à nos pieds ; sans elle chaque pas est une chute, chaque mouvement une souillure. Un peu plus loin, voilà celle de Henri qui étincelle dans la région des orages ; sublime planète, dont l'influence fait les héros ! Là-bas enfin, tout au fond du ciel, scintille, moins apparente aux yeux vulgaires, celle de Justin, qu'adorent les doux et les sages. Leurs trois clartés font le firmament. Le tout est de savoir laquelle on doit suivre quand elles vous appellent sur des points différents. Dans cette échelle d'obligations qui part de la famille, arrive à la pa-

trie et continue vers l'humanité, l'ordre habituel doit être parfois interverti.

— Et quelle règle suivre alors pour le choix du devoir? avons-nous tous demandé.

— Celle de la justice, et non celle de la préférence, a répondu mon père. Chaque fois qu'il y a lutte, subordonnez l'individu à la nation, la nation à l'espèce. Soyez d'abord un homme pour obéir à Dieu de qui vous tenez ce nom, puis un citoyen pour rendre à la patrie ce qu'elle vous a donné; le titre de chef de famille, qui habituellement domine tout, ne doit venir ici qu'au troisième rang. Quand des devoirs sont opposés l'un à l'autre, il faut les accomplir dans l'ordre de leur importance, et en préférant le devoir général au devoir particulier.

Jeudi. — Hier Justin et moi nous n'avons pu tomber d'accord sur un point d'histoire. La discussion s'est animée; nous parlions plus haut, en ménageant moins nos paroles: l'antagonisme avait fait taire un instant l'amitié. Marcelle et Laure sont venues s'entremettre; elles ont apporté leur avis, et le débat a été subitement transformé. Avec elles tout s'est enveloppé de grâce, de caresse; où nous dardions une citation latine elles ont mis un sourire. Plus calmes, nous avons trouvé nos opinions moins différentes que nous ne l'avions pensé, et l'on s'est séparé content.

Ceci m'a fait réfléchir à l'avantage d'associer les femmes à nos intérêts intellectuels comme à nos intérêts positifs. La compagne de notre vie n'est-elle point notre interlocu-

trice naturelle? Pourquoi une séparation entre nos esprits? Initions-la au monde des idées pour qu'elle puisse nous y suivre. L'ignorance où nous la laisserions sur la plupart des questions qui nous préoccupent lui ôterait les lumières en lui conservant l'influence; elle conseillerait sans comprendre. Pourquoi ne pas la mettre plutôt au niveau de notre âme? Mêlée à tout ce qui nous importe, elle apportera son aide dans tous les ordres d'activité; elle saura consoler, soutenir, apaiser; elle vivra dans l'intimité de notre être intérieur; elle en connaîtra les moindres recoins; elle saura trouver le ressort à presser, la plaie à guérir. Sa conscience s'éveillera aux mêmes secousses que la nôtre; nous aurons enfin une seule âme dans deux corps, ou plutôt deux âmes qui se compléteront réciproquement; car, là comme partout, la femme apportera ses sensations plus directes et ses facultés pratiques; qu'il s'agisse d'art, de philosophie ou d'éducation, elle pourra toujours, comme la servante de Molière, éclairer le génie lui-même sur la réalité.

Samedi. — Derrière notre jardin s'étend une étroite venelle bordée de maisons qu'habitent de pauvres ouvriers. Les cris des enfants, les gronderies des mères et la rude voix des maris avaient ce soir attiré notre attention. Nous nous sommes mis à causer des moyens d'améliorer le sort du peuple et de le moraliser. Chacun proposait un système, et, pour le justifier, remontait aux principes mêmes des sociétés. Nous avions épuisé toutes les théories de réformes quand mon père s'est avisé de demander à madame

Roubert ce qu'elle voulait faire pour les pauvres travailleurs.

— Moi! a répondu la vieille tante; parbleu! vous le voyez bien : tandis que vous leur bâtissez des châteaux en Espagne, je tricote des camisoles à leurs enfants.

Tout le monde a ri; mais, depuis, la réponse de madame Roubert m'a fait réfléchir. Après tout, n'est-elle point plus utile que nous à ceux dont nous plaignons le sort? Nos rêves d'améliorations ne sont-ils pas des thèmes sur lesquels s'exerce notre fantaisie plutôt que l'expression d'une sincère sympathie? Que ressort-il de nos plans? Quel espoir de les essayer? La chose fût-elle possible, en aurions-nous le courage et la persévérance? Ne faisons-nous pas comme les pharisiens, qui parlaient magnifiquement de leur charité, tandis que la tante Roubert donne en silence au pauvre le verre d'eau pour prix duquel le Christ a promis le royaume de son père? A quoi sert de rêver pour le déshérité un paradis terrestre dans l'avenir si nous ne changeons rien à l'enfer du présent? Que sont les bonnes intentions qui ne se traduisent dans aucun acte?

Ces idées ont longtemps roulé dans mon esprit, et je les ai communiquées à Marcelle. Tous deux nous avons compris la nécessité de transporter nos théories dans la pratique et de tendre au moins la main à un naufragé, en attendant que l'on puisse supprimer les tempêtes. Nous cherchons seulement l'œuvre à accomplir.

Dimanche. — L'œuvre est trouvée. La blanchisseuse de Marcelle est venue ce matin; tout en comptant le linge,

elle soupirait! Marcelle l'a interrogée, et elle a su que Richard, son mari, était grandement embarrassé. Soumissionnaire d'une entreprise de charroi, sans savoir ni lire ni écrire, il s'est fié à sa mémoire et s'est égaré dans la multiplicité des détails. Les époques de payement sont venues sans qu'il ait pu satisfaire ses créanciers, et ses débiteurs contestent ce qu'ils doivent! Le malheureux, perdu dans ce dédale d'obligations entremêlées, devenait fou et parlait de mourir. J'ai promis de prendre en main son affaire, de tout débrouiller, et mon premier examen m'a prouvé qu'à force d'ordre et de patience sa femme et lui pourraient en sortir. De son côté Marcelle donne, tous les jours, deux heures de leçon à leur fille Colette, qui se montre appliquée. Si tout le monde persévère, dans un an les affaires seront rétablies, et la petite fille pourra tenir la comptabilité de son père. . . . .

Samedi. — C'était aujourd'hui le second anniversaire de notre mariage.

J'aime ces fêtes destinées à célébrer un acte sérieux ou une époque importante de la vie; elles nous rapportent, avec les parfums du passé, un renouvellement de tendresse. Le cœur, attiédi par l'habitude, se ravive à la flamme des souvenirs.

Puis, ce sont des stations marquées dans le temps. On s'y arrête, on repasse l'année accomplie, on s'interroge sur ce qu'elle a laissé, on prépare celle qui va s'ouvrir.

Pour Marcelle et pour moi ce retour ne pouvait amener qu'un commun élan de reconnaissance; nous attribuions

l'un à l'autre notre bonheur. Après l'expansion attendrie du premier moment, Marcelle a pris le journal remis autrefois par madame Roubert, et s'est assise devant mon bureau comme un teneur de livres qui rend ses comptes.

— Passons aux choses sérieuses, a-t-elle dit en imitant le ton de la vieille tante : s'aimer est très-bien, mais l'arithmétique avant tout. Voyons si vous serez content de votre ménagère.

Je l'ai interrompue en riant ; mais elle s'est obstinée à me promener malicieusement à travers ses colonnes de chiffres. Quand je lui parlais de tant de joies dues à sa tendresse, elle énumérait ce que nous avions dépensé en friandises ; quand je rappelais mes vœux accomplis et surpassés, elle relevait le renchérissement du beurre ou du charbon ! Il a fallu prendre d'autorité le registre, le fermer des deux mains, et déclarer que, s'il était encore question de calcul, je le jetais au feu.

— Ingrat ! a dit plaisamment Marcelle, ingrat, qui ne comprends point tout ce que je me suis donné de peine !

J'ai voulu protester.

— Non, non, a-t-elle continué, vous ne savez pas ce qu'il y a pour une femme dans cette administration du ménage ! Où vous ne voyez que de l'arithmétique elle voit votre aisance et votre repos. Ce registre que vous refermez ne contient à vos yeux que des chiffres ; aux miens il rappelle mille désirs vaincus, mille économies réalisées, mille problèmes résolus.

— Je le sais, ai-je interrompu ; le maître et seigneur

reconnaît tout ce qu'il a fallu d'habileté à son ministre des finances pour présenter un budget en équilibre.

— En équilibre! a répété Marcelle; ainsi vous le remercieriez seulement pour cela?

— Tête découverte et le front incliné!

— A genoux alors, monsieur! à genoux, car il vous apporte un *boni!*

En prononçant ces mots avec une majesté triomphante, elle agitait au-dessus de ma tête un billet de banque. Mon geste et ma physionomie exprimèrent un étonnement si effaré qu'elle éclata de rire.

— Oui, a-t-elle repris en sautant de joie, cinq cents francs économisés sur ces vilains articles dont vous ne voulez pas entendre parler! Cinq cents francs!... ou plutôt, non... Écoutez, monseigneur, voici ce qu'il y a dans ce chiffon de papier jaune.

Et, s'approchant de mon oreille comme de celle d'un enfant à qui l'on répète quelque histoire de fée, elle a continué :

— Il y a d'abord cette causeuse que vous désirez depuis si longtemps, et dans laquelle on pourra lire deux, le soir, devant le foyer;

Il y a la bibliothèque pour le coin de votre cabinet où vous trouvez un vide qui vous déplaît;

Il y a quelques beaux livres que le père se refuse parce qu'il les trouve trop chers;

Il y a un tourne-broche à sonnerie pour la bonne tante Roubert.

— Et une table de toilette pour Marcelle ! me suis-je écrié.

— Et un nouveau casier pour monseigneur, a-t-elle ajouté.

— Et des porcelaines de Saxe pour la cheminée.

— Et des bronzes pour la console.

— Avec un tapis de salon.

— Et quatre orangers pour le jardin.

Nous sommes partis tous deux d'un bruyant éclat de rire.

— Décidément, ai-je dit, nous trouverons le monde entier dans ce billet.

— Mais sans doute, s'est écrié Marcelle. Avez-vous oublié le conte de Chamisso où le Diable tire successivement de sa poche une tente, un dîner, un carrosse, tout ce qu'on lui demande? Selon l'usage allemand, c'est un mythe, cher ami. La vraie poche du Diable est le billet de banque, d'où l'on peut faire tout sortir à volonté. Seulement, comme il y aurait encombrement si nous demandions trop, occupons-nous de faire notre choix.

Ç'a été nouvel embarras et nouvelles querelles. Chacun de nous repoussait obstinément ce qui lui était destiné et ne voulait que ce qui pouvait servir à l'autre ; enfin il y a eu un compromis. Nous avons dressé une liste d'achats dans laquelle chacun avait sa part, et, une fois d'accord, nous avons résolu de tout terminer sur-le-champ. Marcelle a mis son châle, j'ai pris mon chapeau, et nous voilà courant chez les marchands

Les premiers n'avaient pas ce que nous cherchions; Marcelle bondissait d'impatience; elle voulait rattacher à notre anniversaire les surprises préparées, et pour cela il fallait que tout fût chez nous à l'heure du dîner, où nous attendions mon père et la tante Reubert. Elle s'est rappelée enfin un petit tapissier qu'elle connaissait, et qui pourrait, sinon nous vendre, au moins nous faire trouver ce que nous cherchions.

Gaubert occupait, à l'entrée des vieux quartiers, une boutique où nous n'avons rencontré qu'une petite fille d'environ douze ans, dont les cheveux blonds tombaient en désordre, et qui fixait sur nous des yeux bleus effarés. Elle a appelé pourtant son père d'une voix troublée; mais, comme il ne répondait pas et que nous entendions des voix dans l'arrière-boutique, Marcelle s'est décidée à y entrer.

Le tapissier Gaubert était debout au fond de la pièce, une épaule appuyée au mur, les bras pendants et la tête penchée; près de lui, sa femme malade était renversée dans un vieux fauteuil, son mouchoir sur les yeux; enfin, plus près de l'entrée, se tenait, le chapeau à la main, un gros homme que j'ai reconnu sur-le-champ pour l'huissier Baron.

Au moment où nous avons paru, il semblait présenter aux deux époux une dernière alternative. A notre vue il s'est arrêté d'abord; mais, lorsqu'il m'a eu reconnu, il s'est tourné de mon côté, et, me prenant à partie :

— Pour Dieu ! monsieur Remi, s'est-il écrié, expliquez donc à maître Gaubert que je ne puis retarder l'exécution

d'un jugement, et que, si j'instrumente contre un voisin, c'est malgré moi et par ordre du client.

J'ai demandé de quoi il était question.

— D'une saisie, a répliqué l'huissier, pour une misérable somme de 330 francs! J'ai moi-même engagé le vieux Rigot à attendre son argent ; mais autant vaudrait parler abstinence à un loup affamé ! Il veut qu'on mette la main sur la boutique et qu'on vende. Foi d'huissier, j'en ai du regret ; mais qu'y faire?

Gaubert, qui avait d'abord gardé le silence, a raconté alors l'origine de sa dette : c'était un de ces prêts contractés aux moments de gêne et insensiblement grossis par l'usure. Il s'est emporté en malédictions et en menaces contre le créancier. Sa femme s'efforçait de l'apaiser, et ajoutait des explications qui nous ont attendris. Depuis leur mariage, tout avait tourné contre eux : il y avait eu, tour à tour, les banqueroutes, les pertes de clientèle, les maladies ! La dot de la tapissière s'était dissipée peu à peu ; ils étaient demeurés sans argent et sans travail. Une seule ressource leur restait : le départ pour un bourg voisin où l'un des frères de la malade était établi. Ils n'avaient point à y craindre de concurrence, et, selon toutes les prévisions, leur commerce devait y prospérer. C'était un port de salut ouvert à la pauvre famille ; mais la dureté de Rigot le leur fermait. A la nouvelle de la vente dont on les menaçait, les autres créanciers, qui avaient consenti à attendre, allaient accourir pour réclamer leur part, et tout moyen d'établissement leur serait enlevé. Faute de 330

francs l'avenir se fermait donc à jamais pour une honnête famille, et il ne restait plus pour la mère mourante qu'un grenier ou l'hôpital.

A cette pensée Marcelle m'a jeté un regard humide ; sa main s'appuyait sur le billet de banque caché dans son sein. J'ai approuvé de la tête ; elle l'a tiré vivement, et, le posant sur les genoux de la malade :

— Payez M. Baron, ma bonne madame Gaubert ! a-t-elle dit avec émotion, et servez-vous du reste pour déménager sans retard.

La pauvre femme saisie a tendu les mains avec un cri sans pouvoir parler ; le tapissier nous regardait en balbutiant des remerciements, et l'huissier multipliait les saluts d'un air pénétré. Marcelle m'a pris par le bras et m'a entraîné.

— Ah ! je suis heureuse, m'a-t-elle dit quand nous nous sommes trouvés dans la rue, en serrant ma main contre son cœur qui battait plus fort ; c'est notre première bonne action, et elle aura fêté notre doux anniversaire ! . . . . .

La tante Roubert, qui est voisine du tapissier, nous en a parlé ce matin.

— Je ne sais ce qui se passe chez les Gaubert, a-t-elle dit ; on les croyait mal dans leurs affaires, et je viens de rencontrer la petite Valentine qui arrivait du marché avec une oie à régaler des chanoines et la plus belle carpe qu'on ait vendue de l'année. Au reste, les Gaubert ont toujours mangé ce qu'ils n'ont pas bu. Ce sont de braves gens, mais ils n'ont jamais pu faire que leurs poches aient un fond. Or, comme dit le proverbe, il suffit d'un défaut pour ruiner

une maison, comme il suffit d'un rat pour faire couler un navire.

Marcelle et moi nous avons échangé un regard. Cette découverte nous était pénible; cependant je doutais encore quand, tout à l'heure, le tapissier lui-même est venu m'apporter le reçu des 500 francs que nous lui avons prêtés. Ce n'était plus l'homme abattu qui nous avait attendris il y a quelques jours; il sortait évidemment de table, et avait l'œil émérillonné, les lèvres souriantes, la mine fleurie. J'ai su, dans la conversation, que le frère de sa femme était en ville et avait dîné avec lui. Il le presse toujours d'aller le rejoindre dans son village; mais maintenant Gaubert ajourne et hésite; sa femme préférerait attendre les beaux jours; il espère lui-même quelques commandes... J'ai deviné que notre billet, en arrachant la pauvre famille à un danger immédiat, l'avait rendue à toute son imprévoyance. J'ai blâmé maître Gaubert, qui a assez mal reçu mes observations, et nous nous sommes séparés mécontents.

Marcelle, à qui je n'ai rien caché, en est tout attristée. Un bienfait est-il donc si difficile à placer? Faut-il penser, comme on le dit souvent, que toute ruine est une juste punition, et la laisser subir à qui l'a méritée? En repassant nos souvenirs et en voyant la conduite des Gaubert, nous sommes près de le croire.

Appuyés tous deux au balcon, et roulant dans notre esprit ce doute pénible, nous gardons le silence; nos yeux errent au loin dans les rues qui s'entre-croisent. Tout à coup, là-bas, vers le carrefour, nous apercevons une troupe

d'enfants qui se précipitent en poussant de grands cris. Ils poursuivent un malheureux ivre et difforme, qui se débat au milieu des huées. C'est Jacques, le pauvre idiot, chez qui reste à peine quelque chose d'humain. Cruel et lâche, il frappe l'enfant isolé et fuit dès qu'il aperçoit ses compagnons. Pour un verre d'eau-de-vie il rampera à terre et baisera vos pieds. Mais qui peut lui en vouloir ou lui refuser sa pitié? Je le montre à Marcelle comme un avertissement.

— Peut-être celui que nous soulageons est-il victime, comme Jacques l'idiot, de quelque infirmité morale ou du hasard de son éducation? Tout en le blâmant, pouvons-nous hésiter à le secourir? Le bienfait n'est pas seulement un placement qui doit profiter à celui qui le reçoit, mais l'accomplissement d'un devoir qui doit plaire à celui qui l'a accordé. Perdu pour l'obligé qui ne sait point en tirer parti, il ne l'est point pour le bienfaiteur qui y trouve un exercice à sa sensibilité et à son dévouement. Se dégoûter de la bienfaisance à cause de l'indignité de l'homme qu'on protége, c'est en faire un calcul humain et non une impulsion du cœur. Pour secourir quelqu'un il suffit qu'il souffre; pour en être récompensé il suffit de se rappeler.

CHAPITRE V

AVANT LA NAISSANCE D'UNE FILLE. — LES TRAITÉS D'ÉDUCATION

20 *janvier*. — Depuis quelque temps on ne voit sur tous les meubles de notre chambre que petits béguins brodés, petites brassières garnies, langes de fine toile et couvertures festonnées. Marcelle prépare la layette de l'enfant qui va compléter la famille. Sa barcelonnette est déjà à sa place, près de l'alcôve, avec ses rideaux de soie verte, sa courtepointe piquée, son petit oreiller bordé de dentelles. Rien ne paraît assez beau pour celui qu'on attend. Toutes les amies travaillent en son intention : la mousseline, le jaconas et l'organdi se couvrent de chefs-d'œuvre dont Marcelle grossit chaque jour son trésor.

Ce matin elle était dans l'extase devant un petit manteau ouaté et encadré de duvet de cygne, quand la tante Roubert est arrivée ; on lui a tout montré.

— C'est superbe ! a-t-elle dit après avoir promené un regard rapide sur ces merveilles ; mais moi aussi je veux te donner quelque chose ; j'apporte mon cadeau.

— Qu'est-ce donc, chère tante? a demandé Marcelle.

— Devinez! a-t-elle répondu, la main plongée dans son inamovible cabas.

— Ce n'est rien de ce que j'ai déjà?

— Rien!

Marcelle a cherché longtemps, et a nommé tout ce qui lui manquait encore pour le premier âge, puis pour le second.

— Ce sont des bonnets au point de Berlin?

— Non.

— Des brodequins tricotés?

— Non.

— Un collier de corail?

— Non.

— Un hochet à grelots d'argent?

— Non, non! s'est écrié madame Roubert impatientée.

— Mais quoi donc alors?

— Tous mes vieux bas!

Et elle les a retirés triomphalement de son cabas; elle les a déployés avec complaisance sur le divan. Il y en avait de toutes sortes et de toutes couleurs.

Marcelle et moi la regardions sans comprendre.

— Ah! vous croyez que je veux rire! a-t-elle repris; mais vos dentelles, vos broderies ne sont que pour l'apparence: l'enfant n'en sera ni plus à l'aise, ni plus chaudement, tandis qu'avec quatre de ces bas je lui ferai un *blanchet*.

Alors elle a montré à Marcelle comment il fallait s'y

prendre; elle a taillé, elle a bâti devant elle, et bientôt les vieux bas se sont transformés en petits jupons à taille et à manches.

J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt cette transfiguration; quand elle a été achevée, la tante Roubert a rangé sur le lit les quatre *blanchets* de laine et de coton.

— Maintenant, a-t-elle dit à Marcelle, tu n'as qu'à coudre le tout. Pour avoir été vêtu sans frais, l'enfant ne s'en trouvera point plus mal et votre bourse s'en trouvera mieux. Dans ce moment tu ne penses qu'à ce qui peut l'orner : c'est la règle; toutes les mères voudraient emmaillotter leur premier né avec des faveurs roses; mais quand l'expérience vient on songe au nécessaire, à l'épargne; on prend son rôle au sérieux, et on ne porte plus son enfant comme un bouquet. Au reste, chaque chose a son temps : à ton âge on commence par les broderies, et au mien par les *blanchets*.

Là-dessus madame Roubert a réuni les rognures, elle a pris congé, et elle est repartie.

Le soir, mon père est venu. Marcelle lui a montré sa layette, y compris cette fois les *blanchets;* elle lui a longuement expliqué toutes les précautions que nous devions prendre pour l'enfant.

— Nous voulons d'abord, dans notre chambre, une température toujours égale; le poêle et le thermomètre sont achetés pour cela. Marcelle s'est assurée, chez le voisin, le lait d'une vache que l'on viendra traire sous ses yeux. Elle ne souffrira ni langes serrés, ni balancements de berceau.

Plus tard, au retour des hirondelles, on descendra l'enfant au jardin; la natte madécasse qui ornait la table à thé sera étendue sur la pelouse pour qu'il puisse s'y rouler librement, fortifier ses membres par l'exercice, et grandir baigné dans l'air vivifiant du dehors.

Puis sont venus les détails sur les soins de chaque instant, sur la nourriture, sur l'habillement; car tout a été réglé par avance : *notre siége est fait !*

Mon père a écouté avec son sourire indulgent; mais quand nous avons eu achevé, surpris de son silence, nous lui avons demandé s'il nous désapprouvait.

— Nullement, a-t-il répondu.

— Et n'avez-vous rien à ajouter, mon père? a dit Marcelle.

— Rien, chère fille, si ce n'est une historiette que je dois avoir lue autrefois dans quelque vieux livre; la voici :

On raconte qu'il y avait en Perse un derviche renommé pour sa science et sa sagesse, à qui le prince voulut confier ses richesses avant d'entreprendre une expédition lointaine. Il ordonna de fondre, en conséquence, tout son or, et d'en faire une statue dont il donna la garde au derviche.

Celui-ci, jaloux de la rendre telle qu'il l'avait reçue, l'entoura de surveillance, et ne manqua point de la visiter plusieurs fois chaque jour. Il examinait de ses propres yeux les moindres détails, afin de s'assurer qu'elle était intacte, l'essuyait de ses mains pour la maintenir aussi brillante, et en approchait de temps en temps la pierre de touche par crainte de quelque fraude.

Enfin le prince revint, réclama son trésor, et le derviche le lui remit avec le joyeux orgueil d'avoir dignement rempli sa tâche; mais quand il fallut reprendre la statue d'or, elle se trouva si légère qu'un seul homme suffit pour la soulever. On reconnut alors que d'adroits voleurs

avaient limé le métal précieux à l'intérieur, de manière à ne laisser que l'enveloppe.

Tous les soins du derviche avaient été inutiles, *parce qu'il ne s'était occupé que du dehors.*

A ces mots, mon père m'a serré la main, a embrassé Marcelle, et nous a laissés réfléchir à sa parabole.

Nous nous sommes regardés un peu confus. Nous venions de comprendre que nous avions imité le derviche, et que, pour l'enfant qui allait nous être confié, comme lui pour sa statue, nous n'avions songé qu'à l'extérieur.

Et cependant, que de voleurs inaperçus peuvent dérober les richesses du dedans! En éducation, chaque mauvais exemple, chaque fait mal compris, chaque parole imprudente est un coup de lime qui enlève, dans le cœur de l'enfant, une parcelle d'or. D'où vient donc qu'on y songe si peu? Pourquoi seulement ces préparatifs matériels? La créature qu'on attend, n'est-ce donc qu'un corps à défendre? n'est-ce pas aussi une âme à former? Je vois bien les langes et le berceau; mais où sont les principes, la croyance? Pour être vraiment préparé à accepter la charge de cette vie naissante, ne faut-il pas pouvoir la défendre contre le mal aussi bien que contre la mort? Nous avons pensé au froid, à la fatigue, à la faim, et nous avons oublié les impressions corruptrices, les funestes instincts, les périlleuses tentations! Est-ce là tout ce que doit attendre celui qui va vous confier ce vivant trésor? Que lui répondre quand il viendra le redemander, si, comme le prince persan, *il le trouve devenu trop léger?*

Cette pensée m'a occupé tout le soir et m'a empêché de dormir pendant plusieurs heures. Ce matin j'ai communiqué mes angoisses à Marcelle : nous sommes convenus qu'il fallait réfléchir et s'éclairer. Je suis allé voir mon père pour lui demander des livres qui traitent de cette difficile question ; Justin m'en a également prêté plusieurs.

Me voici entouré de volumes. Tandis que Marcelle continue sa layette pour le corps, je vais préparer celle de l'âme. Dieu veuille que je n'oublie pas aussi les *blanchets!*

15 *février.* — J'ai lu et relu vingt traités d'éducation... Que de paradoxes il m'a fallu coudoyer ! Que d'obscurités à traverser ! mais aussi, par instants, quelles zones lumineuses ! Je me fais l'effet d'un voyageur arrivant d'une lointaine pérégrination. J'ai visité de grandes montagnes glacées où rien ne poussait, des plaines dévorantes dans lesquelles tout était desséché, des forêts sauvages où la nature abandonnée à elle-même s'épuisait en efforts inutiles et succombait à sa propre fécondité. De loin en loin seulement se sont ouvertes quelques reposantes perspectives . villages aux toits dorés par le soleil, champs de blé mûr que moire la brise, vignes tachetées de grappes vermeilles, prairies veloutées d'un vert tendre où paissent les troupeaux gardés par des enfants ! Mais maintenant que me voilà arrivé au terme du long voyage, comme le prudent Ulysse, « après avoir vu les pays de beaucoup de peuples, » je m'arrête, je me recueille, et je cherche l'enseignement.

A la suite d'une longue discussion avec moi-même, je crois l'avoir trouvé.

— Notre premier devoir, ai-je dit hier soir à Marcelle, est de préparer l'enfant à prendre sa place dans le monde. Toutes les éducations doivent ressembler à celle d'Achille : pas de mollesses énervantes pour l'âme ni pour le corps; il faut plonger son nourrisson dans le Styx et le fortifier avec la moelle des lions.

— Vous permettrez bien, austère Centaure, m'a dit Marcelle en riant, d'y joindre, comme pour le roi des dieux, quelques rayons de miel sauvage et le lait de la chèvre Amalthée.

— Je veux, ai-je repris en suivant ma pensée, que l'enfant qui va naître goûte au breuvage de la vie sans qu'on en déguise l'amertume; qu'il accoutume ses sens à supporter ce qui est; qu'il s'exerce à la patience, s'endurcisse à la douleur; que son premier effort soit une lutte, puisque son existence entière ne peut être autre chose. Hercule se préparait à ses victoires en étouffant des serpents dans son berceau.

— Sans doute a répondu Marcelle; mais à condition de ne pas assombrir une jeune âme où tout se décalque en riants reflets. La joie est la grâce de l'enfant; c'est son privilége. Mes soins conserveront à la douce créature que le Ciel me confie les heureuses impressions du premier âge; ce sont des germes que nous devons faire éclore et faire fleurir. Comme le père de Montaigne, je veux n'entourer le nouveau-né que de sons caressants et de gracieuses images.

— Surtout, ai-je continué sans m'arrêter à ce que je

venais d'entendre, qu'il s'accoutume à suivre le droit sentier passât-il sur les rocs et les précipices !

— Surtout, a répété Marcelle, qui n'écoutait aussi que sa propre voix, puisse-t-il suivre gaiement la route des hommes de bonne volonté, sans chercher les obstacles et en évitant les périls.

— Qu'importe qu'il ait le front en sueur et les pieds blancs de poussière, s'il sent son âme au-dessus des nuées !

— Qu'importe la facilité de sa tâche, s'il l'accomplit dans la paix et le contentement !

— Qu'il soit rude et loyal ! L'armure de fer défend bien ce qu'elle recouvre.

— Qu'il se montre doux et accueillant ! Le sourire est un don de bien-venue que l'on doit à tous les hommes.

— C'est ainsi qu'il deviendra fort et invulnérable comme Alcide !

— C'est ainsi qu'il sera aimable et aimé comme Abel !

Ici mon père, qui se tenait assis près du foyer, et qui jusqu'alors avait gardé le silence, s'est pris à rire.

— Que Dieu vous accorde, a-t-il dit; mais ce sera chose difficile : l'un veut faire de l'enfant un demi-dieu, l'autre un demi-homme. Remi christianise l'école de Lycurgue, Marcelle moralise l'école des châtelaines; celle-ci rêve un page vertueux, celui-là un Léoniadas dont les Thermopyles soient en lui-même. Pour vous satisfaire tous les deux, l'enfant devra être un Spartiate jouant de la mandoline.

Marcelle a souri, mais moi je suis devenu pensif.

Mon père a raison. Que deviendrait une éducation ainsi livrée à deux systèmes contraires? Et, d'un autre côté, le moyen de s'entendre? Alors même que je convaincrais Marcelle, pourrais-je substituer une opinion à une nature, transformer son être tout entier, en changer, pour ainsi dire, le métal? Comment faire que sa tendresse devienne du stoïcisme, sa gaieté expansive de la gravité? Le voudrais-je, si j'en avais le pouvoir?

Je retournais en tous sens ce problème sans y voir de solution, quand nos voisins Hubert sont venus passer avec nous la soirée.

La petite Renée les accompagnait. Pour la première fois j'ai pris garde à leurs manières avec l'enfant. Il m'a semblé qu'elles étaient tendres et calmes, mais inflexibles. Toute liberté dont Renée peut jouir impunément lui est laissée; mais, quand l'ordre est donné, il faut qu'elle obéisse.

J'en ai fait la remarque.

— Nous n'imposons jamais notre volonté dans les choses indifférentes ou de peu d'importance, m'a répondu le père; mais, pour le reste, notre expérience doit prévaloir sous peine d'être mise en doute. Employer trop souvent son autorité, c'est l'affaiblir; souffrir qu'on y résiste, c'est l'abdiquer. La grande éducatrice est d'ailleurs l'habitude. Quand l'enfant ne peut jamais échapper à l'ordre, il finit par l'accepter sans révolte. La volonté assouplie par l'exercice cède au premier appel; il se fait dans l'âme une articulation semblable à celle des membres destinés à se plier.

Cependant Renée a voulu résister une fois; elle a éclaté en pleurs et en cris. La mère est restée comme enveloppée dans son inébranlable douceur. A mesure que la voix de l'enfant s'élevait plus irritée, la sienne s'abaissait plus tranquille. Les emportements de Renée se sont perdus dans cette sérénité patiente, comme les boulets dans l'obstacle de terre molle qu'on leur oppose.

J'ai demandé s'il en était toujours ainsi.

— Toujours, m'a répondu Justin; l'enfant subit, malgré lui, la contagion de la douceur; sa colère reste court faute de réplique. Si vous voulez apaiser un furieux, ne l'imitez jamais. Au moment de la fureur, ce n'est pas la reproduction de notre image qui nous fait honte, mais le contraste qui en montre la laideur; la réprimande et l'impatience ne réussissent pas mieux : ce sont autant de souffles sous lesquels se ravive la flamme.

— Ainsi, à votre avis, le plus sûr moyen d'éducation serait l'exemple.

— Dites plutôt qu'à mon avis il n'en est point d'autre. L'âme de l'enfant est une sorte de chambre obscure où se décalque ce qui frappe ses yeux, et ces empreintes ineffaçables forment à la longue son caractère. Tout ce qui ne vient pas de notre nature primitive vient de cet enseignement perpétuel et invisible. Nos véritables précepteurs sont les faits qui nous environnent. Si vous voulez assurer la santé morale de l'enfant, commencez donc par purifier l'atmosphère dans laquelle il respire.

— Et comment?

— En vous améliorant. Les premiers efforts de l'éducateur ne doivent point se porter sur l'enfant, mais sur lui-même; son principal enseignement ne ressort point de ce qu'il dit, mais de ce qu'il fait. Vous voulez donner le goût du travail : honorez-le par vos habitudes; ne vous découvrez point plus bas devant le riche oisif que devant le pauvre laborieux. Vous souhaitez par-dessus tout un cœur sincère : montrez-le par votre horreur pour le mensonge et votre mépris pour quiconque forfait à la vérité. Vous aimez la bienveillance qui croit au bien en pardonnant le mal : retenez l'amertume de vos jugements; éteignez vos haines secrètes. Vous croyez que le sacrifice est la source de tout ce qui se fait ici-bas de courageux et de grand · dévouez-vous en silence et souriez sur la croix pour ceux que vous sauvez.

— Mais n'est-ce point trop vouloir, ai-je objecté, et peut-on exiger de l'homme tant de vertus ?

— Alors pourquoi les exigeriez-vous de l'enfant? a repris vivement Justin; ce qui vous est impossible, lui est-il donc plus facile? Pensez-vous pouvoir lui faire respecter les principes que vous ne respecterez point vous-même? Ne savez-vous pas que, pour lui, apprendre à vivre, c'est imiter.

— Alors, ai-je dit, selon vous, l'éducation de nos fils devrait être précédée d'un examen de conscience et d'un ferme propos de nous améliorer.

— En doutez-vous? L'élévation d'une créature humaine à cette suprême magistrature du foyer n'est-elle donc pas

une des grandes crises de l'existence? En abordant des devoirs nouveaux et souverains, ne doit-elle pas sentir le besoin de purifier son âme et de l'armer? Toutes les initiations sont préparées par un retour fait sur soi-même dans la solitude et la méditation; pourquoi celle qui confère la plus sainte mission terrestre serait-elle moins austère? Le juré qui va décider de la réputation, de la liberté ou de la vie d'un homme se recueille avec tremblement; que sera-ce donc pour le chef de famille qui doit décider de la destinée entière de l'enfant, et dont chaque action, chaque parole prépare son bonheur ou son infortune, son honneur ou sa honte? Quiconque entreprend une éducation doit commencer par achever la sienne. Il y a dans les familles, pour l'ordre moral comme pour l'ordre physique, une sorte de transmission fatale: l'enfant hérite du tempérament de l'âme comme de celui du corps; mais parce que les développements divers des penchants primitifs le font différer de l'être qu'il continue, l'œil inattentif n'aperçoit pas la relation. Ici le père avait seulement une faiblesse dont le fils a fait un vice; là le premier possédait une qualité que dans le second nous voyons transformée en vertu! L'atmosphère domestique a opéré ces modifications en perfectionnant ou en dépravant les dispositions premières, et l'enfant est ainsi devenu justement notre récompense ou notre punition. . . . .

. . . .

J'ai beaucoup réfléchi depuis à l'opinion de notre voisin, et maintenant je pense comme lui. Ces systèmes laborieu-

sement inventés dans le cabinet et montés pièce à pièce, sont des machines trop compliquées; elles ne peuvent être tenues en mouvement que par un effort continuel. Pris en dehors de nous, ils constituent une vie artificielle au milieu de notre vie positive; nous nous trouvons, comme les anciens rois, soumis à une étiquette écrite qui règle nos actions, violente nos goûts, dicte nos paroles. Comment ne pas l'oublier par instants! Et alors, adieu tout l'édifice! la première brèche faite, il s'écroule bientôt! Nos moyens d'éducation ne sont plus que des règles expliquées en chaire par un professeur, la classe finie, personne n'y songe. Évidemment le seul système fructueux est celui qui passe dans nos actes, s'exprime par nos habitudes et vit en nous : c'est l'exemple!

Dès lors cesse la nécessité d'un programme commun pour Marcelle et pour moi; chacun de nous doit perfectionner sa nature et non l'abdiquer; livrer ce qu'il a de meilleur en lui, et compléter ainsi ce qu'a pu donner l'autre.

Ah! maintenant tout est éclairci, et je comprends nos deux rôles : à Marcelle les douces leçons, à moi les enseignements stoïques. Ce n'est pas sans dessein que Dieu a livré l'enfant à cette double influence de l'homme et de la femme. D'accord sur le but à atteindre, ils doivent différer sur les moyens; tandis que le père montre à son fils les abîmes et les escarpements du rude sentier, la mère indique au loin les ombrages sous lesquels il pourra reposer; celui-là donne le bâton ferré qui défend le voyageur; celle-ci, le baiser mouillé de larmes qui le console; d'un côté, la

voix ferme dit : — Courage ! de l'autre, la voix douce dit : — Espère ! . . . .

J'ai rendu les livres à mon père et à Justin ; désormais c'est dans mon propre cœur que je veux lire. Un cahier était préparé pour prendre des notes ; j'avais écrit sur la première page, en lettres gothiques tracées de ma plus belle main :

PRÉCEPTES D'ÉDUCATION.

J'ai ajouté au-dessous ces deux pas :

Devenir meilleur.

Rien de plus ! Les autres pages resteront en blanc.

CHAPITRE VI

UN PREMIER ENFANT. — LA FAMILLE D'AUTREFOIS ET CELLE D'AUJOURD'HUI

20 *mars*. — Le soleil commence à percer les nuées; aujourd'hui il jetait dans notre petit jardin des lueurs si réjouissantes que je suis descendu avec Marcelle. Les arbustes commencent déjà à bourgeonner, et les violettes parfument l'air.

Nous nous sommes assis sous les tilleuls tandis que la petite Renée courait autour des massifs. En passant devant nous, elle s'arrêtait chaque fois, poussait un de ces éclats de rire sans cause, qui sont le chant des enfants, puis disparaissait de nouveau derrière les touffes de lilas.

Sa vue m'a fait penser à tout ce qu'un nouveau-né devait traverser d'épreuves avant d'arriver à cette vitalité expansive. J'ai été pris d'une sorte d'effroi, et, montrant l'enfant à Marcelle, je lui ai dit:

— Pourquoi n'est-ce point là notre fille?

— Renée! a-t-elle répétée en s'écriant; ah! je veux une fille mieux douée!

Et comme j'essayais de défendre notre petite voisine, elle s'est mise à détailler tout ce qui lui manquait.

D'abord ses yeux sont d'un bleu pâle qui donne une singulière âpreté au regard ; la bouche manque de finesse; le teint est trop vif et les cheveux ont une couleur douteuse! Puis, pour le caractère, Renée est capricieuse, nonchalante, sans élans de tendresse !

Jusqu'alors je n'avais rien remarqué de tout cela ; mais à la réflexion, j'ai dû en tomber d'accord.

Marcelle a ensuite passé en revue les enfants que nous connaissons, et n'en a pas été plus satisfaite. Tantôt c'était l'intelligence qui manquait, tantôt la grâce, tantôt le cœur, et à chaque défaut constaté chez l'un d'eux elle dotait, en imagination, notre enfant de la qualité contraire !

— Oui, disait-elle avec une confiance passionnée, je veux qu'il soit le plus beau, le plus spirituel, le plus soumis, le plus aimant!

— Pour en être bien sûre, tu refuses tout aux autres ! ai-je ajouté en riant ; mais prends bien garde au moins ; car, pendant que tu imites les merveilleuses marraines des vieux contes qui dotaient leur filleul de mille dons précieux, les mères dont tu sacrifies les enfants pourraient bien venir, à leur tour, comme les fées ennemies, jeter par vengeance quelque mauvais sort.

— Ah ! ne dis pas cela ! s'est écriée Marcelle qui a posé une main sur mes lèvres.

— Et toi chère créature ai-je repris en baisant cette main, ne porte pas si haut ton espérance ! Ne fais point

passer les chimères de ton roman de jeune fille dans ton roman de jeune mère, et n'aie pas maintenant pour fils le héros des *Mille et une Nuits* que tu avais autrefois pour fiancé ! C'est toujours parce que nous avons trop attendu que nous nous trouvons mécontents de ce qu'on nous accorde ; le rêve ôte sa saveur à la réalité ; prépare-toi à accueillir celui que tu attends, tel que Dieu te le donnera ; c'est lui qu'il faut aimer et non tes illusions.

— Tu as raison, tu as raison, s'est-elle écriée en cachant son visage rouge de honte sur mon épaule ; mais tu ne parles que de ma folie, quand tu devrais signaler mon égoïsme et mon orgueil. Pourquoi rabaisser les autres mères dans leurs enfants, sinon pour m'élever avec le mien ? D'où vient que, dans le secret de mon cœur, je me réjouis de ce qui leur manque, parce que j'espère l'avoir seule ? Ai-je donc perdu toute affection pour mes amis, et toute bienveillance pour mon prochain ?

— Non, ai-je repris en la rapprochant de moi ; mais, comme tant d'autres, tu as un instant retiré ton cœur de ce qui ne t'appartenait pas et tu n'as vu dans le monde que la place qui soutenait la pierre de ton foyer. Ceci te prouve quels piéges se cachent dans les plus saintes affections, et comment l'amour exclusif de la famille n'est parfois que l'idolâtrie de nous-même ! . . . .

30 mars. — Enfin nos espérances sont accomplies ! Il est là l'enfant si longtemps attendu ! Il repose près de sa mère endormie ! — Couple cher et sacré dont la pensée ne me quittera plus désormais, à qui je veux tout sacrifier, et

qui, pour me payer de mes sacrifices, n'aura qu'à me montrer son bonheur !

Pourquoi la vue de cette frêle créature semble-t-elle augmenter mes forces? D'où vient que la vie a pris pour moi un aspect grave et doux? J'ai le sentiment plus ferme et plus net de ma responsabilité ; je m'y complais tout bas; j'y puise une sorte de courage attendri. Jusqu'ici j'ai surtout vécu pour moi, désormais je vivrai pour un autre; je n'avais guère fait que recevoir, je vais pouvoir donner !

La petite fille qui dort dans ce berceau me devra tout, et tout aura été, de ma part, un don gratuit. C'est une perpétuelle occasion offerte à mon dévouement ; je sens que sa seule présence m'impose de nouvelle vertus, qu'elle m'élève dans l'échelle des êtres. Je vais avoir à préparer une travailleuse de plus pour le labeur du monde; je suis dépositaire d'une intelligence qu'il faut éclairer, d'une force qui doit grandir, et, chaque jour, la voix qui appela Caïn dans l'Éden se fera entendre en moi pour me demander ce que j'en ai fait.

Mais les yeux de Claire viennent de s'ouvrir ; elle pousse un léger cri. Marcelle se redresse. Le cri de l'enfant a pénétré jusqu'au fond de son sommeil ; elle le prend dans ses bras et l'approche de son sein !

Oh ! qui peut voir sans que son cœur se fonde la jeune mère allaitant son premier né? Pâle encore de souffrance, elle le regarde et sourit !

A quoi donc souris-tu, pauvre femme pour qui commence la chaîne des fatigues et des abnégations? Connais-tu bien

la voie douloureuse où tu viens de faire le premier pas, et sais-tu ce que te réserve l'avenir?

D'abord ce sont les craintes toujours renaissantes pour cette fragile existence, les veilles prolongées près du berceau, les angoisses de l'incertitude.

Mais l'enfant a survécu, il grandit! Les inquiétudes ont changé d'objet: maintenant c'est son cœur que tu surveilles! Que de larmes encore, et combien de cruelles attentes.

Tu as réussi pourtant! Le voilà prêt d'entrer dans la vie avec la couronne de la jeunesse au front et sa robe encore sans tache. Si c'est une fille, tu vas voir arriver bientôt les mélancolies sans cause, les rêveries dans la solitude; puis enfin, si Dieu nous protége, une affection partagée. Unie à celui qu'elle aura choisi, ta fille ira chercher une nouvelle famille; la maison sera vide et le foyer désert.

Si c'est un fils, que d'angoisses et de tremblements! Entends-tu ces cris des passions? Sens-tu passer leurs brûlantes haleines! C'est en vain que tu trembles, que tu l'avertis; un charme invincible l'entraîne. Daniel descendra dans la fosse aux lions, et toi, pauvre femme, tu resteras à genoux sur le bord, l'oreille contre terre, guettant chaque soupir ou chaque rugissement.

Que Dieu t'accorde un nouveau miracle! que celui que tu attends reparaisse victorieux! Ce ne sera plus l'adolescent qui gardait encore sur son front blanc et rose comme un reflet du soleil de l'enfance et sur ses lèvres la douceur du lait maternel; le hâle aura bruni ses traits;

il aura goûté à cette coupe amère dont parle Byron, et *qui ne pétille que sur les bords*. Déjà endurci par la lutte, il sentira s'éveiller en lui tous les instincts virils, et dira adieu au toit où il est né pour aller bâtir ailleurs celui qui doit abriter sa nouvelle famille.

Là une autre femme prendra la première place de son cœur, puis son fils prendra la seconde, puis les fils de ses fils !

Ainsi tout aboutit au même abandon ! Tu descendras successivement cette échelle d'amour sans te décourager, sans te plaindre. Reine découronnée, tu t'assiéras vieille et lasse au dernier rang, heureuse de vivre tant que tu les verras heureux !

O incurable dévouement des mères ! saintes protectrices trop souvent méconnues, et qui, comme les martyres chrétiennes ne sont dignement honorées qu'après leur mort ! que n'ai-je pour vous glorifier la lyre dont le son attendrissait le cœur des chênes et faisait pleurer les rochers, douces confidentes des cœurs fermés, patience des violents, consolation de ceux qui pleurent, grâce éternelle des disgraciés !

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Je m'étais chargé des affaires de mon père ; je veillais au payement de sa retraite et à la rentrée de quelques petites rentes toujours en retard. La succession inattendue d'un parent, mort au fond de la Bourgogne, vint, sinon grossir

sensiblement la fortune à administrer, au moins en accroître momentanément les embarras. Il s'agissait d'une douzaine d'arpents de terre partageables entre un grand nombre d'héritiers. Le notaire préposé à l'exécution testamentaire me réclama plusieurs pièces indispensables que j'allai demander à mon père...

Marcelle et moi le trouvâmes dans un petit logis qu'il occupait à l'extrémité du faubourg, près des grandes pépinières. De sa fenêtre il voyait les jardiniers semant sans cesse pour arracher et arrachant pour resemer. Son œil ne rencontrait qu'une jeune verdure toujours renouvelée, la promesse de forêts dont il ne voyait jamais l'ombrage, et de vergers qui ne devaient fructifier qu'ailleurs.

Il m'avait semblé que ces espérances sans réalisation le fatigueraient à la longue, et qu'il s'ennuierait de cette éternelle enfance de la nature autour de lui; mais il n'en fut rien. Suivant, par la pensée, chaque génération d'arbres enlevés aux pépinières, il voyait les uns grandir en ombrage le long des routes pour le piéton poudreux, baigner de flots de feuillées les collines arides, ou serpenter, comme une colonnade verdoyante, aux bords des ruisseaux; les autres, enrichir de leurs fruits le jardin rustique, s'étendre en espaliers sur le mur du modeste cottage, faire courir leurs pampres chargés de grappes autour des fenêtres de la cabane, répandre enfin partout la fraîcheur ou l'abondance.

—Il me semble, disait-il souvent, que je me trouve près d'une des sources d'où sortent, pour le monde, les flots de la vie; je les vois sourdre de terre, grandir, se répandre;

chacun de ces arbres qui part est à la fois un messager de Dieu et de la civilisation ; il va porter au loin, avec sa fraîcheur, son fruit ou son parfum, un don du Ciel embelli par l'intelligence humaine. Puis, en y regardant bien, que de choses dans cette collection empruntée à tous les climats ! Combien n'a-t-il pas fallu de courageux efforts et de recherches aventureuses pour la former ? Ce petit coin de terre résume une partie de l'histoire du monde. A chaque plante qu'il renferme se rattache le souvenir de quelque expédition lointaine ou de quelque nom glorieux. Pour rapporter cette vigne nos pères ont traversé les monts et arrosé de leur sang les plaines italiques ; Lucullus est allé chercher jusqu'au fond de l'Asie, avec l'aigle romaine, ce cerisier fleuri qui blanchit la terre d'une neige de printemps ; ces roses magnolias n'orneraient point ces plates-bandes si le sublime fou nommé Christophe Colomb ne s'était obstiné à découvrir un monde. Et, sans parler de ces transplantations, que de nouvelles espèces conquises par la culture ! Qu'elles innombrables générations sorties de terre à la voix de l'homme ! Chaque jour sa persévérance multiplie ces saints triomphes qui profitent à l'humanité tout entière. Quelles victoires pourraient leur être comparées ? Une racine nouvelle qui guérit la famine, une fleur inconnue qui apaise quelque souffrance, ne sont-elles point de plus glorieux trophées que ceux de tous les conquérants ? Lequel vous semble avoir rempli sa tâche d'homme ici-bas, de celui qui a fait le plus de bien ou de celui qui a fait le plus de bruit ?

Lorsque nous arrivâmes, mon père était à sa fenêtre, suivant du regard les travaux de la pépinière. Il nous fit remarquer de nouveaux défrichements, sur lesquels germaient les semis, et parla avec une sorte d'envie du sort de ces hommes qui gagnaient le pain du jour sous le ciel, au milieu des senteurs de la sève et des chants d'oiseaux.

— Parbleu ! le cousin est bien maladroit de n'avoir pas eu ici ses douze arpents de terre, lui ai-je dit en riant ; vous auriez pu vous faire le Cincinnatus de votre part d'héritage.

— J'entends, a répondu mon père, qui remarqua les papiers que je tenais à la main ; tu viens m'en parler.

Je lui communiquai la lettre du notaire en lui montrant les pièces que j'avais pu réunir et lui indiquant celles qui me manquaient. Il alla à son secrétaire et y prit une liasse de titres ; nous nous assîmes autour du guéridon pour chercher ceux qu'on réclamait.

Mais l'examen se prolongea ; chaque papier rappelait à mon père quelque souvenir et amenait quelque récit ; enfin je trouvai la dernière pièce cherchée. C'était un extrait de naissance écrit sur un gros papier verdâtre dont l'encre avait jauni, et qui portait le timbre de la vieille monarchie. Je remarquai que, d'après sa date, il avait dû être livré le lendemain même du jour où l'enfant était né.

— Oui, oui, dit mon père en souriant ; c'était une précaution de ma digne mère. Notre commerce occupait tous ses instants ; mes frères et mes sœurs étaient déjà nombreux ; l'excellente femme n'avait point de temps à perdre

avec chacun de nous : aussi, dès le lendemain de sa naissance, l'enfant était livré à une nourrice de campagne ; elle l'emportait à trente lieues de là avec une layette qui lui servait s'il devait vivre et un extrait d'âge qui permettait de l'enterrer régulièrement s'il venait à mourir. C'était une précaution de prudence qui permettait de parer à toutes les éventualités. Ma mère n'y manqua pour aucun de ses neufs enfants, et bien lui en prit, car il n'en rentra que cinq au logis ; les autres avaient *utilisé leurs extraits d'âge.*

— Ainsi, dit Marcelle, vous avez tous été renvoyés de la maison paternelle ?

— Pour n'y rentrer que vers l'âge de trois ans : c'était alors l'usage dans la bourgeoisie ; on ne rappelait l'enfant que lorsqu'il pouvait suffire lui-même à ses premiers besoins et ne point trop embarrasser la famille. Dans ce temps-là on n'avait pas encore le fanatisme

Des charmants embarras de la paternité.

Vous comprenez que chacun de ces retours de nourrice était un événement ! On soumettait le nouveau venu à un examen général ; il fallait voir comment il marchait, s'il savait dire bonjour, et jusqu'à quel point il soupçonnait l'existence des fourchettes. Ce premier moment contribuait beaucoup à le classer dans la famille. Une gentillesse pouvait donner bonne idée de son avenir, une gaucherie le vouer d'avance à quelque rôle inférieur. En tout cas, on le reléguait à la cuisine jusqu'à ce qu'il fût en âge d'aller

à l'école. Il ne quittait la compagnie des servantes que pour saluer ses parents, et recevoir, selon l'occasion, une réprimande ou une friandise. Dans les maisons bien réglées, cela se faisait avec une certaine solennité : l'enfant tirait son chapeau, demandait des nouvelles de *Monsieur* et de *Madame* (c'étaient le père et la mère), et attendait debout qu'ils voulussent lui parler.

— Et vous avez été élevé ainsi ? demanda Marcelle.

— A peu près, répondit mon père ; bien que de petite bourgeoisie, ma mère avait les saines traditions ; les affaires et le ménage d'abord ; les enfants ensuite ! Des mains de la nourrice nous passions aux mains de la vieille servante qu'on appelait *ma mie*, et qui nous distribuait les leçons de morale et les tartines jusqu'à l'âge où s'ouvrait l'école de l'abbé Sillard, chargé de nous apprendre à lire, à écrire, à chiffrer et à répondre la messe. En tout cela ma mère n'intervenait que pour les grandes occasions, c'est-à-dire quand il fallait nous faire tailler un habillement neuf dans une des vieilles houppelandes de notre défunt grand-père, punir quelque grave méfait contre les espaliers du voisin, ou nous présenter bien mouchés et en souliers neufs à quelque parent de passage.

— De sorte que vous grandissiez abandonnés comme des orphelins.

— Non, pas comme des orphelins, chère fille, mais comme des apprentis de la vie, confiés à la rude école de la réalité et obligés d'apprendre de bonne heure à se servir des choses et des hommes.

— C'est-à-dire, repris-je, qu'au lieu d'abriter votre berceau au fond de la demeure et derrière les rideaux, on vous couchait en plein champ sur la première gerbe de rencontre, comme le font les femmes de nos moissonneurs pour leurs nouveau-nés. Nul ne s'inquiétait si le soleil était trop ardent, si la piqûre de l'abeille venait interrompre votre sommeil, ou même si la vipère se dressait jusqu'à vous du milieu des chaumes.

— Sans doute, dit mon père, notre éducation, livrée au hasard, avait des dangers; les plus faibles ou les moins chanceux y succombaient; mais aussi quelles fortifiantes épreuves pour celui qui savait les surmonter! Comme nous apprenions vite à reconnaître notre route, à prendre notre place! Quel continuel exercice à l'obéissance! Dans notre ancienne société, où les classes étaient réglées par la naissance, les professions par les classes, ce rôle de l'enfant était le seul possible; sa subordination dans la famille préparait sa subordination dans le monde; on l'assouplissait pour le régiment social où son rang était d'avance marqué, et trop de tendresse eût entraîné trop d'exigence.

— Soit, repris-je; mais aujourd'hui que toutes les barrières sont tombées, que chacun se fait ses destinées, et que le premier regard du nouveau-né peut embrasser le monde entier comme son domaine, à quoi bon cet apprentissage? Ce qu'il faut enseigner à l'enfant, c'est à se faire respecter en se respectant lui-même; c'est à remplir dignement son rôle sous cette loi d'égalité qui gouverne les sociétés modernes.

— Et pour cela, ajouta Marcelle, nous devons remplacer l'autorité par le dévouement ; de maîtres que nous étions, il faut devenir des défenseurs, des gardiens et des amis ; il faut porter l'âme de l'enfant dans notre âme, comme nous l'avons porté lui-même dans notre sein ; la nourrir longuement de notre amour, la laisser se fortifier et grandir. Tant de mauvais souffles viennent du dehors ! Le moyen qu'elle échappe à la contagion si notre sollicitude n'est point toujours occupée à fermer les portes qui ouvrent sur le monde ! Quelle plus douce et plus sainte mission pour ceux qui ont donné le jour à un fils que de le garder à la fois exempt de souffrances et pur de corruption en l'enfermant dans une citadelle inaccessible ?

— Prends garde, bonne créature, prends garde, répon dit mon père en souriant ; ces citadelles ressemblent trop souvent à celles que les princes des contes de fées bâtissaient pour leurs filles ; le premier aventurier qui passe n'a besoin que d'une chanson pour faire crouler la tour et emmener la belle prisonnière ! L'élève trop gardé ne sait plus se garder seul, et l'enfant trop comblé ne remarque plus ce qu'on lui donne. Nos pères abandonnaient une trop grande part de l'éducation aux influences étrangères ; mais nous l'enfermons, à notre tour, dans trop de précautions. A force de faire le vide autour de l'enfant, de ne lui laisser voir le monde qu'à travers des vitres dont nous avons préparé la couleur, nous arrivons à le tromper sur ce qui est, à l'amollir pour l'heure de l'action. Accoutumé à ne marcher que sur nos parquets, il s'épouvante ou se laisse tom-

ber dès qu'il faut traverser le ruisseau! Nous ne devrions jamais oublier que l'important n'est pas de lui cacher la boue, mais de la lui faire distinguer, et de lui apprendre à la traverser sans se salir.

Nous ne pouvions méconnaître la sagesse de ces avertissements, et nous avions bien résolu d'en tenir compte; mais Claire était trop petite pour qu'il y eût lieu d'y songer. Sans force et sans raison, elle ne pouvait rien que par nous; ses volontés n'étaient encore que des besoins; notre seul devoir était de les deviner et d'y obéir.

Marcelle surtout y mit une sorte de probité passionnée. Profondément saisie du sentiment de sa responsabilité, elle se fit la servante volontaire de cette frêle existence; elle y subordonna tout. L'enfant devint le pivot autour duquel tourna notre vie entière.

Dans la crainte de l'abandonner un instant aux soins d'une autre, sa mère renonçait à ses plus chères habitudes. Plus de lectures, plus de promenades, plus d'intimes entretiens; le cri de Claire se faisait seul écouter au logis; il réglait notre veille et notre sommeil. Esclaves de sa faiblesse, nous avions perdu la possession de nous-mêmes.

L'enfant s'en aperçut bien vite et fit de son pouvoir ce qu'on fait de toute autorité absolue, une tyrannie chaque jour plus impérieuse. Je voulus avertir Marcelle; pour la première fois je trouvai une résistance. Se défiant de tout ce qui pouvait la distraire de l'œuvre entreprise, elle repoussa mes avertissements, m'accusa tout bas de la tenter, et s'acharna à sa servitude avec l'espèce d'obstina-

tion exaltée que les femmes mettent dans le sacrifice.

Je voulus en vain lui faire comprendre que ses obligations de mère ne l'avaient point déliée de tous les autres jougs; que les dévouements eux-mêmes avaient leurs proportions et leurs limites; qu'elle se devait aux autres et à elle-même. Rien ne prévalut sur cette tendresse égarée qui ne croyait avoir rempli son devoir qu'à la condition d'une souffrance subie !

Ce fut un premier nuage dans notre ciel, mais léger d'abord, et fréquemment entr'ouvert par de lumineux rayons. Ces jeunes années de l'enfant ont tant de promesses, tant de charmantes surprises! Aujourd'hui Claire apprenait à nous connaître, demain à nous sourire. Chaque instant forgeait un anneau qui la rattachait plus près de notre cœur; on voyait cette intelligence sortir insensiblement des limbes. L'argile façonnée n'avait point encore de voix, mais déjà le foyer de la pensée s'allumait doucement; ses reflets commençaient à transluire sur le visage et à lui donner une expression humaine.

CHAPITRE VII

CE QU'IL FAUT DONNER AU PÈRE ET CE QU'IL FAUT DONNER A L'ENFANT

Un soir que je montais l'escalier rapidement, comme il m'arrivait toujours après une longue absence, je distinguai le rire frais et vibrant de Claire, entrecoupé par la chère voix de Marcelle; toutes deux m'avaient entendu et accouraient.

Je les pris dans mes bras, et mes baisers descendirent du front de la mère à celui de l'enfant.

— Allons! m'écriai-je gaiement, Dieu nous protége! la joie est aujourd'hui au logis.

— C'est que tu ne sais pas la grande nouvelle, interrompit Marcelle, dont tout le visage rayonnait.

— Qu'est-ce donc?

— L'enfant parle.

— Est-ce vrai?

— Écoute!

Et, s'adressant à la petite fille, elle la pria de redire les syllabes déjà prononcées. Claire ne répondit d'abord que

par ces gazouillements confus et charmants du premier âge ; mais, ayant l'air de se raviser tout à coup, elle m'appela clairement et me tendit ses petites mains?

Je la pris dans mes bras tout attendri de joie. Ce premier mot balbutie me semblait comme une seconde naissance. L'enfant sortait de la phalange muette où elle était restée jusqu'alors confondue avec les créatures d'instinct pour entrer dans la phalange parlante réservée aux seuls fils d'Adam. Elle venait de faire reconnaître ses droits à la royauté de la création ! Jusqu'alors nous n'avions eu qu'une image vivante ; désormais il y avait dans notre vie une âme de plus !

Ainsi qu'il devait arriver, l'affection de Marcelle pour Claire s en trouva redoublée, et, par suite, son exclusive sollicitude. Aux soins matériels commencèrent à s'ajouter les préoccupations morales. Il fallut faire la garde autour de l'intelligence éveillée, écarter les fâcheuses influences, l'entourer, comme le berceau de Montaigne, d'harmonieux concerts et de douces visions ! La chaîne allait ainsi s'alourdissant de jour en jour ; chaque progrès de Claire, en créant une obligation nouvelle, y ajoutait un anneau ; je la voyais, à mesure qu'elle grandissait, remplir la maison et m'en chasser.

Marcelle le sentait et ne pouvait manquer d'en souffrir ; mais l'instinct de la maternité, joint aux engagements exagérés pris avec elle-même, la faisait lutter contre ses propres entraînements. Il en résultait des débats qui dégénéraient souvent en irritations ou en tristesses.

Un soir d'été, je rentrais la tête alourdie par la fatigue d'une journée laborieuse. L'atmosphère, accablante jusqu'alors, venait enfin de se détendre; une de ces brises fraîchement humides, que vous envoient les orages lointains, faisait frissonner les feuilles; les mille parfums de la campagne arrivaient par légères rafales, et le soleil couchant inondait de rayons dorés les façades blanches des faubourgs. J'arrivais le cœur gonflé de la longue oppression de la journée et sentant des ailes à mes pieds.

Autrefois Marcelle épiait ma venue et accourait à ma rencontre; mais, depuis que Claire absorbait toutes ses heures, j'avais dû renoncer à cette douce habitude. Je ne sais pourquoi j'y pensai ce jour-là; j'étais pressé de la voir, de l'emmener, de jouir avec elle de la fraîcheur de la soirée.

J'entrai vivement et je la demandai; elle était au fond de l'appartement, dans son retrait, abandonné depuis quelque temps à l'enfant. Je la trouvai la tête dans ses deux mains, tandis que Claire se tenait blottie à quelques pas au milieu de jouets épars, l'air boudeur et les joues humides.

Du premier coup d'œil je compris qu'il s'agissait d'une de ces révoltes d'enfant chaque jour plus fréquentes.

J'arrivais joyeux et soulagé; la vue de ces deux visages me refoula ma bonne humeur au dedans : ce fut comme une nuée passant sur les rayons du soleil que j'avais dans cœur! Cependant je surmontai cette impression, et, m'approchant de Marcelle, je voulus m'informer, en souriant,

de la grande querelle ; mais la mère s'indigna presque de ma légèreté et commença l'énumération de ses plaintes.

C'étaient les mille inquiétudes d'une âme que sa lucidité même égare et que sa tendresse rend plus sévère. Attentive aux moindres actes de l'enfant, dont elle déduisait toutes les conséquences, comme si la logique absolue à laquelle aucun homme n'obéit était le privilége exclusif du premier âge, elle donnait un sens à chaque parole, à chaque mouvement, et supposait une intention là où il n'y avait eu, le plus souvent, qu'un fugitif caprice. Déjà, bien des fois, j'avais voulu la prémunir contre ses habitudes d'inductions, l'engager à laisser le grain germer en lui ménageant l'eau et le soleil sans préjuger l'épi qui en devait sortir; mais tous mes efforts avaient été inutiles; ils ne furent pas plus heureux cette fois. Il fallut écouter de nouveau ce que j'avais déjà combattu si souvent. Claire était personnelle et volontaire; ses tendresses avaient toujours un intérêt; sa révolte ou sa soumission ne venaient que de la fantaisie!

Et de là Dieu sait quelles conséquences habilement tirées, et combien de craintes lointaines! J'écoutais avec une impatience contenue, car le temps s'écoulait; les rayons du soleil couchant s'éteignaient l'un après l'autre sur les rideaux de la petite fenêtre. Je profitai de la première pause de Marcelle pour tâcher de la calmer, et, comme je vis qu'elle allait répondre, je lui pris les mains en me levant.

— A demain les affaires sérieuses! lui dis-je gaiement; ce soir je veux te conduire aux pépinières; mon père nous

attend, et si nous tardons le rossignol aura fini de chanter.

— Sortir ! répéta Marcelle, et l'enfant?

— Nous l'emmènerons, répondis-je.

— N'est-ce pas bien loin?

— Je le porterai s'il est nécessaire.

Elle regarda à travers les vitres.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est que... je crains la brume du soir, mon ami ; voyez là-bas, les vapeurs commencent déjà à s'élever ; Claire pourrait en souffrir.

— Eh bien ! repris-je en m'agitant comme un homme qui a besoin d'air et de mouvement, nous la laisserons aux soins de Jeanne.

— Laisser Claire ici ! répéta vivement Marcelle ; c'est impossible ; chaque fois qu'elle me quitte, je sens qu'elle subit de fâcheuses influences ; maintenant, plus que jamais, je veux la garder près de moi et la surveiller à tous les instants.

— Voyons, repris-je plus vivement, il y a pourtant une mesure pour toute chose ; cette enfant ne peut confisquer deux existences entières à son profit ; Dieu nous l'a donnée, je suppose, comme une consolation et non comme une geôlière.

— De grâce ! interrompit Marcelle dont les yeux devinrent humides, pourquoi recommencer ce débat, mon ami ? Crois-tu donc que je ne souffre point de te refuser !

— Mais pourquoi ce parti pris des tâches impossibles ? m'écriai-je à bout de patience. Ne faudra-t-il pas qu'un jour cette enfant marche elle-même ? Pourquoi vouloir l'y

préparer en la portant toujours dans ses bras? Le seul rôle de chaque femme sur la terre est-il donc d'élever une héritière? Est-ce la loi des êtres que devant chaque créature au berceau une créature complète se tienne, l'épée flamboyante à la main, pour écarter l'esprit du mal? A quoi bon cet éternel gardien placé au dehors, quand Dieu en a mis un au dedans de chaque nouveau-né, la CONSCIENCE qui s'éveille seule, mais ne se fortifie que par l'exercice?

— Mon Dieu! je sais que nos opinions diffèrent sur ce point, reprit Marcelle dont la voix tremblait; mais... si je me trompe, pourquoi ne pas se montrer indulgent?

— Parce que votre erreur, repris-je vivement, est dangereuse pour tous trois; parce que les petits bras de Claire, jetés autour de nos cous, auraient dû rapprocher nos cœurs, et qu'ils les éloignent l'un de l'autre; que vous la tenez entre nous comme un mur; que vous en faites une fatigue, une contrainte, et qu'à ce jeu vous exposez non-seulement nos joies intimes, mais le juste sentiment de nos devoirs! Êtes-vous sûre que l'enfant, dont vous faites toujours un obstacle, ne nous deviendra pas moins chère? que ses défauts ne lasseront point plus facilement notre patience, et que d'une joie vous ne nous ferez point un fardeau?

— Pour moi, du moins, je pourrais l'assurer, dit Marcelle, que la sévérité de mon accent avait froissée, et qui passait, peu à peu, de la tristesse à l'amertume.

— C'est-à-dire, alors, repris-je, blessé à mon tour, que vous me supposez seul capable d'oublier le devoir?

— Est-ce moi qui ai exprimé des doutes?

— Mais c'est vous qui les avez laissés à ma charge. Au reste, cette soif de martyre est ordinaire à votre sexe ; vous avez besoin de sentir la couronne d'épines ; si Dieu la pose trop légèrement sur vos fronts, vous l'enfoncez vous-mêmes à deux mains ; toutes vous avez, plus ou moins *la folie de la croix !*

Marcelle tressaillit et un flot de sang lui monta au visage. C'était la première fois que, dans nos débats, un mot blessant venait sur mes lèvres. Elle me jeta un regard douloureux ; puis, se roidissant :

— Soit, dit-elle froidement ; mais alors à quoi bon cette explication ? Les sages ne cherchent point à convaincre les fous.

Et, prenant Claire par la main, elle passa avec elle dans le salon.

Je fis un mouvement pour la retenir et m'excuser ; je ne sais quel mauvais orgueil me retint ; peut-être y eut-il aussi de la rancune. J'étais venu le cœur gonflé d'espérances, et je lui en voulais de les avoir trompées.

Ce fut bien autre chose quand j'entendis les éclats de rire de l'enfant qui répondaient à la voix de Marcelle ; évidemment les jeux de la mère éveillaient cette gaieté. Bientôt le piano retentit ; Marcelle jouait de folâtres quadrilles, au grand réjouissement de Claire, qui s'efforçait de sauter en cadence et poussait de longs cris de joie. Je ne me dis pas que tout cela était une apparence, qu'on faisait du bruit autour de sa tristesse, et que l'on se montrait gai bien haut parce qu'on ne voulait pas pleurer tout bas. Je vis un défi

où il n'y avait qu'un déguisement, et j'y répondis par une bravade.

Je cherchai dans un des tiroirs du bureau un cigare oublié, dernier vestige de mes erreurs passées, et je me mis à inonder effrontément le petit retrait de tourbillons de fumée ! Marcelle continuait à jouer ses plus folles danses, je fredonnais mes airs les plus étourdis, et nous enragions sournoisement tous deux, autant de regret que de dépit.

La tante Roubert nous surprit dans cette agréable occupation ; elle parut à la porte du retrait, au moment où je venais de jeter mon cigare.

— Eh ! eh ! il me semble qu'on est bien gai ici, dit-elle ; vous chantez comme une fauvette, mon enfant.

— C'est le seul moyen de ne pas entendre le piano, répliquai-je en lançant vers le salon un regard d'humeur.

— Ah ! le piano vous prend sur les nerfs, pauvre petit ! reprit gaiement la tante en ouvrant la fenêtre pour dissiper l'âcre senteur du tabac.

Marcelle, qui accourait à la voix de madame Roubert, entendit ces derniers mots et se récria :

— Mes goûts avaient donc singulièrement changé depuis peu ; il y a quelques jours encore que mes soirées entières se passaient à écouter cette musique dont je paraissais maintenant si gêné.

— Eh bien, quoi ! cela t'étonne ? demanda la tante, qui s'était déjà établie sur la bergère et préparait son tricot ; tu ne sais donc pas que ce qu'on aime le mieux peut fatiguer

à la longue? Il faut mettre de la discrétion en toute chose, ma chère.

Je lançai un regard à Marcelle, qui le sentit plutôt qu'elle ne l'aperçut et rougit légèrement.

— Sans doute, ma tante, dit-elle, quand il s'agit de nos plaisirs, et....

— Et même quand il s'agit de nos devoirs, ajouta péremptoirement madame Roubert.

Je ne pus retenir un applaudissement. Marcelle se mordit les lèvres.

— Il me semble, reprit-elle, que, sur ce dernier point, la négligence est plus ordinaire que l'excès d'ardeur...

— Mais non pas moins à craindre, reprit ma tante; j'en ai fait l'expérience, moi qui te parle.

— Vous! m'écriai-je; où donc, et comment cela?

— Ah! c'est une vieille histoire, mon enfant, reprit-elle avec un soupir. Vous ne vous en doutez guère maintenant; mais j'ai été jeune aussi! J'avais épousé votre oncle par choix, et je n'étais jamais heureuse que lorsque je pouvais coudre ou tricoter près de lui; aussi, son bureau fermé, il venait s'asseoir sur la petite chaise de paille où j'appuyais mes pieds. Il me racontait ce qu'il avait fait dans la journée; il m'expliquait les difficultés de son administration; je ne comprenais pas toujours très-bien; mais il parlait, il était là, rien ne me manquait.

Elle s'interrompit et nous jeta un regard de côté.

— Cela vous fait rire, n'est-ce pas? ajoua-t-elle avec

une sorte d'embarras timide plus jeune qu'elle, et dont je ne l'aurais point soupçonnée.

Je protestai contre une pareille supposition; Marcelle l'embrassa en la suppliant de continuer. La vieille tante branla la tête.

— Oh! c'est que je n'ignore pas comment va le monde reprit-elle; on ne peut ni comprendre qu'on deviendra vieux, ni oublier qu'on a été jeune! — Mais n'importe.— Je vous disais donc que j'étais accoutumée à la compagnie de votre oncle; j'en avais fait, comme on dit, mon régal quotidien, et j'espérais que rien ne pourrait me l'enlever. Par malheur, je n'avais pas compté sur le zêle administratif de M. Roubert. Un beau jour il s'avisa de trouver que le travail abandonné aux derniers commis serait mieux fait par lui-même; que le bureau avait besoin de réformes; qu'il y allait de son honneur. Et aussitôt le voilà qui se met à fouiller les cartons, à revoir les écritures, à examiner les dossiers. Il arrivait chaque soir chargé de liasses qu'il compilait jusqu'à minuit. Impossible de savoir s'il avait trop froid ou trop chaud, quel plat il préférait, ni ce qu'il y avait de nouveau dans la gazette! Dès qu'il s'était assis devant ses paperasses il n'y avait plus personne; j'étais seule au logis!

Les dimanches, au moins, je voulais l'arracher à son grimoire pour promener aux bords du canal ou le long des blés. Peine inutile! Il y avait toujours des pièces à revoir, des calculs à vérifier. Je m'étais mise d'abord à bouder, puis j'avais pleuré; enfin je me fâchai tout de bon. Cela

ne pouvait continuer ainsi : je sentais qu'à force d'être chacun de son côté, lui à ses écritures, moi à mon aiguille, nous allions nous désaccoutumer l'un de l'autre. Enfin, un jour, enhardie de chagrin, je me dis : — Il y a trop longtemps que cela dure, il faut en finir. — Jamais je n'oublierai cette journée ! C'était un après-midi de la Pentecôte, vers le milieu du gentil mois de mai. Le soleil luisait sur les toits, les moineaux chantaient à s'égosiller dans les gouttières, et les cloches sonnaient la fête à pleine volées. Je regardais à travers les vitres ; je voyais tous les voisins en habits neufs qui fermaient leurs portes à double tour et s'en allaient cueillir des aubépines. En les voyant je m'étais senti d'abord le cœur gros ; mais je pris tout à coup une grande résolution. J'allai droit à votre oncle, qui avait rapproché sa petite table de la croisée et commençait à tailler sa plume. Je lui mis la main sur le bras, et je lui dis très-résolûment :

— C'est fête aujourd'hui ; nous avons travaillé toute la semaine ; il faut se reposer et aller aux champs.

— Impossible, ma bonne amie, me répondit-il doucement ; j'ai à corriger ce mémoire ; c'est un devoir qui doit passer avant le plaisir.

Mais je m'écriai :

— Il n'y a pas de devoir qui ait droit de prendre à lui seul la vie entière d'un homme et qui l'exempte de toutes les autres obligations. Vous m'avez promis votre affection et votre compagnie ; regrettez-vous maintenant votre promesse ?

— Moi, dit-il, pouvez-vous le croire, Jeanne ?

— Prouvez-moi donc le contraire en me rendant les heures qui m'appartiennent.

Il voulut m'opposer encore des scrupules de conscience ; mais je ne le laissai pas achever. Je lui dis que la prétention de faire mieux que tout le monde était moins de la probité que de l'orgueil ; que, pour être juste, il fallait faire la part à chaque chose ; et, comme il résistait, je saisis brusquement tous les papiers à brassée.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il.

— Je reprends mon mari à l'administration ! répliquai-je bravement.

Et je fourrai le tout dans mon armoire à linge, dont je retirai la clef.

— Et que dit M. Roubert ? demandai-je vivement.

— Il fit un geste de colère, reprit la vieille tante ; je le vis successivement rougir et pâlir ; mais je lui apportai son chapeau, je pris son bras, et je lui dis : — Allons ! — de si bonne humeur qu'il sourit malgré lui et la paix fut faite.

— Mais depuis...

— Depuis, répéta la vieille tante, il modéra l'excès de son zèle, et il se rappela qu'il n'était pas seulement chef de bureau.

Mon regard et celui de Marcelle se rencontrèrent, mais ce fut un éclair. Elle retourna brusquement la tête, puis se leva pour coucher l'enfant qui se plaignait depuis un instant.

Je me rappelai alors que mon père comptait sur ma vi-

site, que j'avais des lettres d'affaires à lui communiquer; et, m'excusant près de madame Roubert, je pris la route du faubourg.

J'étais dans une disposition d'esprit qui me préparait à tout prendre par le plus triste côté. Le hasard sembla favoriser ma sombre humeur; je ne rencontrai que des mendiants ou des gens ivres qui se battaient! Mon père lui-même, si serein d'habitude, était plus accablé ce jour-là. Il avait appris la ruine d'un compagnon d'enfance qui tombait de l'opulence dans la pauvreté, à l'âge où l'âme a pris ses attitudes et ne peut plus en changer.

Il me proposa une promenade comme il en avait l'habitude lorsqu'il sentait le besoin du mouvement pour calmer son esprit. Nous descendîmes aux pépinières, dont nous nous mîmes à parcourir les allées au clair de lune. Les robiniers en fleurs embaumaient l'air; le ciel était diamanté d'innombrables étoiles, et le bruit de nos pas s'éteignait sur les allées fraîchement tracées dans le défrichement. Nous fîmes le tour des semis, échangeant à peine, de loin en loin, quelques paroles, et n'entendant, dans le silence de la nuit, que le roulement des chariots attardés ou les aboiements de quelques chiens venant des fermes éloignées. Enfin l'horloge du faubourg sonna onze heures. Mon père se rappela qu'on devait m'attendre et il me congédia.

Je repris à petit pas la route du logis. Cette promenade sous le ciel m'avait apaisé; mon cœur battait plus également; ma tête était libre; je me sentais revenu à ce besoin de paix et de tendresse qui fait la joie du foyer. Je n'en

voulais plus à Marcelle; je ne l'accusais plus; mais prêt pour ma part à la réconciliation, je craignais de l'y trouver moins bien disposée; je doutais de l'accueil qui devait être fait à mon retour, et un puéril amour-propre me déconseillait les avances.

Je montai lentement les escaliers, combattu par mes désirs et par une mauvaise honte. J'ouvris doucement la porte. La lampe ctait éteinte; tout se trouvait plongé dans le silence et l'obscurité.

Un aiguillon douloureux m'entra au cœur.

— Elle ne m'a point entendu, pensai-je; elle dort sans doute.

J'arrivai doucement jusqu'à sa chambre; une lueur stellaire y répandait une pâle clarté.

En retrouvant l'aspect de cet intérieur si riche en doux souvenirs, et en sentant le parfum de vétiver qu'affectionnait particulièrement Marcelle, le flot d'amertume qui m'était monté au cœur se dissipa. Je m'avançai jusqu'au berceau de Claire dont j'entendais la douce respiration. Un rayon de lune pénétrait sous le rideau et enveloppait sa chevelure brune d'une sorte d'auréole.

En apercevant ce visage blanc et rose sur lequel les jours n'avaient encore laissé aucune trace, je me sentis attendri. — Le bonheur dans l'innocence nous manifeste plus vivement Dieu! — Je regrettai l'espèce de responsabilité dont j'avais, quelques heures auparavant, chargé cette tête enfantine. Je me reprochai d'en avoir fait un motif de débat entre Marcelle et moi; il me sembla que mes récrimi-

nations m'avaient rendu coupable envers la chère créature. Pris d'une sorte de remords attendri, je me penchai sur son berceau; j'effleurai des lèvres ses cheveux bruns. Au même instant une main saisit la mienne, et derrière le rideau blanc se dressa la douce figure de Marcelle.

— Ah! tu ne lui en veux donc pas de me prendre à toi? dit-elle avec un sourire mouillé de larmes.

— Pourvu que tu sois heureuse! répliquai-je en la regardant.

Elle étendit le bras sur le berceau.

— Oh! non, s'écria-t-elle, il faut que nous le soyons tous ensemble et l'un par l'autre. La tante Roubert m'a éclairée; j'ai compris, j'ai compris!

A ces mots, sa main monta jusqu'à mon épaule; sa tête se pencha en même temps que la mienne vers sa fille, et elle nous confondit tous deux dans le même embrassement.

CHAPITRE VIII

CE QU'IL EN COUTE POUR ÊTRE JUSTE. — DIMINUTION D'AISANCE

Cinq années se sont écoulées presque sans laisser de traces. Je ne trouve dans mon journal que des dates, de courtes constatations d'un fait, des notes pour mémoire.

Ainsi j'y vois :

« *4 avril.* — Naissance de mon fils Léon. Claire a déjà deux ans ; elle pousse des cris de joie à la vue de son frère ; elle le berce et lui sourit.

« *7 juillet.* — Touché les rentes de M. Morel ; rendu les comptes.

« *12 septembre.* — Mon père me conseille de lire tous les soirs, après le journal, une des vies des grands hommes de Plutarque pour contrebalancer l'impression que me laissent les contemporains. »

Et ainsi de suite. Je cherche en vain un épanchement, une note détaillée ; tout se réduit à ces indications : ce sont simplement des clous plantés çà et là auxquels j'ai accro-

ché mes souvenirs pour n'y plus penser dans le présent et les retrouver au besoin.

Pourquoi cette disette de confidences? N'est-ce point parce que ces cinq années ont été calmes et heureuses? Le bonheur, passé à l'état d'habitude, ne laisse point de traces : nous le respirons comme l'air sans nous en apercevoir, sans le constater; il faut qu'il nous manque pour que nous y prenions garde. Tant que notre vie a été exempte d'orages, je n'ai rien eu à écrire : le papier est un confident auquel on ne parle qu'aux heures troublées ou douloureuses.

Aussi je retrouve mon journal sérieusement repris au commencement de la sixième année, et à propos d'une cruelle épreuve.

Depuis l'achat de l'étude qui nous faisait vivre, j'avais eu pour protecteur le vieux général Rigaud, qui, retiré dans sa terre, continuait, contre les perdrix et les lièvres, la guerre faite autrefois aux étrangers. Debout dès le lever du soleil, toujours le carnier sur le dos et le fusil à deux coups sous l'aisselle, il allait de taillis en taillis, de bruyère en bruyère, bravant la pluie ou le vent, et guettant la proie comme un sauvage. Depuis dix ans, je ne l'avais jamais vu que chaussé de grandes guêtres de chamois et coiffé de la casquette en peau de veau marin. C'était dans ce costume qu'il venait me confier ses affaires, m'apporter celles de ses voisins ou m'annoncer quelque opulente clientèle, car le général avait à lui seul plus fait pour ma réussite que toute ma famille et tous mes amis. Mon père avait autre-

fois servi sous ses ordres, et il avait voulu prouver qu'il s'en souvenait en protégeant le fils. Nature rude et violente, il apportait la même énergie dans ses affections que dans ses haines. Ses conseils étaient des injonctions auxquels on se rendait, beaucoup par estime, un peu par crainte, et son protégé devenait forcément le protégé de tout le monde.

Grâce à sa recommandation, j'avais conquis peu à peu la confiance des plus riches propriétaires du pays. Le comte de Noirtiers venait encore de m'écrire pour la régie de biens considérables récemment achetés. S'il acceptait mes propositions, nos ressources allaient se trouver presque doublées... Aussi Dieu sait quels projets Marcelle et moi formions d'avance! On parlait à demi-voix d'une maisonnette louée pendant les beaux jours à la lisière des bois, d'une petite voiture où l'on se serrait, en idée, pour faire place à toute la famille, d'un voyage dans ma province lointaine! La porte des rêves avait été ouverte avec la clef d'or; tous maintenant se pressaient autour de nous en solliciteurs.

Chaque matin c'était un nouveau plan abandonné le soir pour un autre. Madame Roubert nous accusait d'imiter les chasseurs de la fable, et de disposer de la peau de l'ours qui courait encore; mais mon père souriait.

— Laissez-les, chère dame, disait-il gaiement; espérer est la moitié d'avoir. Quant ils auront épuisé leurs désirs en projets imaginaires, ils se montreront moins impatients. Ne voyez-vous pas que la satiété suit le rêve comme il suit

la réalité? La fantaisie de chaque jour les guérit de celle de la veille. Un poëte grec a dit que la vie était *le songe d'une ombre*; permettez-leur donc de songer.

— Quand ils dorment, soit! répondait madame Roubert, qui prenait toujours la figure au pied de la lettre; mais éveillé, on ne doit pas perdre son temps en suppositions. Pendant qu'ils cherchent à quoi ils emploieront l'argent de M. de Noirtiers, celui-ci a peut-être choisi un autre régisseur. Je voudrais qu'au lieu de faire des projets, Remi fît des démarches. C'est le général qui l'a recommandé, qu'il aille trouver le général; qu'il lui écrive au moins; qu'il le presse. On dit qu'il faut saisir l'occasion aux cheveux, mais ceux-ci sont toujours trop courts pour les rêveurs, qui n'allongent la main que lorsque l'occasion est passée.

— Voici qui prouve le contraire, interrompis-je en parcourant les premières lignes d'une lettre que Claire venait de m'apporter.

— Qu'est-ce donc? dit vivement Marcelle.

— Un billet du général.

— Qui donne des espérances? demanda mon père.

— Voyez...

Je lui avais tendu la lettre, et il lut :

Le comte de Noirtiers m'a répondu; il me donne carte blanche pour le choix d'un régisseur; j'irai vous voir après demain, et tout terminer avec vous. RIGAUD.

Madame Roubert et Marcelle poussèrent une exclamation de joie.

— Puisque tout dépend du général, c'est chose faite, s'écria la première.

— Que Remi écrive au moins ses conditions, ajouta prudemment la tante.

Mon père, qui avait retourné la première feuille du billet, me fit observer qu'il y avait un *post-scriptum*. Le général avait écrit précipitamment :

Je rouvre ma lettre ; vous me verrez demain ; je veux que vous chassiez le misérable forestier qui vient de m'insulter au Bois-Morel.

Ce *post-scriptum* me saisit. Robert avait été préposé par moi à la garde de futaies et de taillis dont j'avais l'administration : c'était le père nourricier de Marcelle, et je l'avais toujours trouvé sans reproche. La demande du général me surprit douloureusement. J'envoyai sur-le-champ un exprès avertir Robert que je voulais lui parler. Il arriva le lendemain de très-bonne heure.

Je crois encore le voir quand il ouvrit la porte de mon cabinet, le chapeau à la main, l'air doux et ferme comme d'habitude. Je le fis entrer vivement, et je l'interrogeai sur ce qui s'était passé au Bois-Morel.

— Rien que ce qui devait s'y passer, me répondit-il avec calme.

— Et cependant le général m'a écrit ; il se plaint d'avoir été insulté, m'écriai-je.

— Le général se trompe, dit Robert du même ton.

— Mais, enfin, qu'est-il arrivé ?

— Voici, monsieur. Je m'étais aperçu plusieurs fois que

le général chassait dans nos taillis, et je l'avais prié d'obtenir une permission de M. Morel ; mais il s'était emporté en me traitant de drôle, et m'avait déclaré qu'il reviendrait à sa fantaisie. De fait, j'entendais presque tous les jours son fusil canarder nos lapins. Les braconniers du pays ne me rencontraient plus sans me dire : « — Le gé« néral chasse dans le Bois-Morel sans que rien l'arrête ; « tu ne sais faire ton devoir que contre les pauvres gens ! » Je sentais bien que c'était la méchanceté et la jalousie qui les faisaient parler ; mais je me disais qu'au fond ils avaient raison.

— Enfin? interrompis-je avec une impatience inquiète.

— Eh bien, monsieur, reprit Robert, il y a deux jours, j'ai rencontré le général à l'entrée de la haute Garenne ; il venait de décharger ses deux coups de fusil sur un râle de genêt que son chien tenait à la gueule. Je lui ai dit en le saluant comme je le devais : « — Général, vous chassez « chez nous sans permission ; je vous déclare procès-ver« bal. » Il m'a regardé d'un air menaçant, a mis le râle de genêt dans son carnier, et s'est avancé vers la barrière où j'étais pour continuer sa chasse dans nos bois. Je lui ai dit qu'il ne pouvait passer. « — Place ! vaurien ! » s'est-il écrié. Et, comme je restais à l'entrée, il est venu sur moi ; il m'a saisi à la cravate pour me faire ranger. Je lui ai crié de prendre garde, et je l'ai repoussé. Alors il a reculé de trois pas comme un furieux ; il a pris son fusil à deux mains par le canon, et a levé la crosse sur ma tête. Je n'ai eu que le temps de parer le coup et de le désarmer.

— Ah ! malheureux ! qu'avez-vous fait? m'écriai-je ; ne savez-vous point que, pour un soldat, c'est la plus grave insulte?

— Possible, monsieur, répliqua le garde-chasse ; mais je ne pouvais pourtant me laisser assommer.

— Que faire maintenant? repris-je. Le général va venir, et voici ce qu'il m'écrit...

Je lus à Robert le *Post scriptum.*

— Le général n'est pas juste, dit-il tranquillement, après avoir écouté. Il vous demande de me punir pour avoir fait mon devoir ; il ne vous connaît pas.

Je me sentis troublé : cette confiance dans son bon droit et dans mon équité me causait un embarras mêlé de honte. Évidemment j'aurais voulu trouver Robert coupable, afin de satisfaire au ressentiment du général, sans remords ; son innocence m'irritait, et je rougissais de cette irritation. Angoissé par ces sentiments contraires, je lui reprochai de ne m'avoir point averti plus tôt de ses démêlés avec le général ; il me rappela qu'il était venu deux fois à la ville sans pouvoir me rencontrer. Je déplorai qu'il n'eût point fermé les yeux sur ces violations des droits qu'il était chargé de défendre jusqu'à ce que je fusse intervenu ; il me répondit qu'il l'avait fait et ne s'était trouvé amené à la menace d'un procès-verbal que par le hasard d'une rencontre inattendue. Enfin, à bout d'objections, je mis en doute l'exactitude de quelques détails ; il s'en rapporta simplement au récit du général lui-même.

Il y avait tant de raison et de bonne foi dans toutes ses

paroles que j'eus honte de mes subterfuges. Je cherchais des torts à cet homme pour m'éviter l'embarras de lui rendre justice ; je lui en voulais de m'avoir rendu mon devoir difficile en faisant le sien.

J'étais encore livré à ce pénible combat lorsqu'on vint m'annoncer le général. Je fis passer vivement Robert dans la pièce voisine, et le vieux chasseur parut.

Il entra dans mon cabinet comme un orage ; la cravache qu'il tordait des deux mains et les éperons bouclés par-dessus ses guêtres de cuir prouvaient qu'il était venu à cheval. Il avait le sang au visage ; ses cheveux blancs et crépus se hérissaient autour de sa tête puissante.

Je courus à sa rencontre et je lui pris les mains en lui souhaitant la bienvenue.

— Bonjour, dit-il brusquement. Vous avez reçu ma lettre?

— Hier soir, repliquai-je.

— Et j'espère que ce scélérat de garde-chasse n'est déjà plus au Bois-Morel ? ajouta-il d'un accent qui donnait à la question l'apparence d'un ordre.

— Pardon, repris-je, avec hésitation ; vous m'aviez annoncé votre visite, et je voulais d'abord vous voir...

— Pour connaître l'insulte dont j'avais à me plaindre ! acheva le général. Eh bien ! à la bonne heure ! Sachez donc... vous ne le croiriez pas si un autre vous le disait... sachez que le brigand m'a désarmé ! Moi, le général Rigaud ! désarmé par un garde-chasse ! Malheureusement mes deux coups étaient tirés, sans quoi je l'aurais tué comme un chien

La voix du général était tremblante de colère; je m'efforçai de le calmer et je voulus le faire asseoir; mais il continua à se promener dans mon cabinet sans vouloir rien entendre.

L'acte de Robert, grossi par le préjugé militaire, lui semblait une humiliation dont il eût voulu pouvoir tirer vengeance par les armes. Toute l'intolérance développée par trente années de guerre et de commandement s'était réveillée dans cette âme violente; le besoin de vengeance ne laissait place à aucun autre sentiment. Il me répéta impérieusement que Robert ne pouvait rester au Bois-Morel, et qu'il *comptait bien* ne plus le retrouver à son retour.

J'essayai de mettre en avant la probité du garde-chasse, et ses enfants réduits à la misère s'il était renvoyé; mais je ne réussis qu'à exaspérer le général.

— Au diable! que me fait tout cela? s'écria-t-il. Quand j'étais à l'armée et qu'un soldat manquait à son supérieur, on le faisait fusiller sans s'informer de sa famille et de son honnêteté! Dieu me damne! on dirait que vous me préférez ce maraud!

Je me défendis par des protestations de dévouement; mais le général m'interrompit en revenant à sa demande avec l'obstination passionnée de la rancune. Je me trouvai enfin acculé à la douloureuse obligation d'être injuste ou de paraître ingrat. J'avais le cœur serré et je bégayais sans pouvoir trouver une franche réponse. Le général, qui s'aperçut de mon trouble, me demanda avec une hauteur amère si j'hésitais.

L'accent et le regard me blessèrent; je répondis avec plus de fermeté que j'avais été le premier coupable en donnant à Robert de sévères instructions contre le braconnage sur les dépendances du Bois-Morel.

— Je suis alors à vos yeux un braconnier? interrompit le vieux chasseur ironiquement.

— Le général ne peut le croire, repris-je; mais un garde-chasse ne sait point faire ces distinctions; il suit à la lettre sa consigne.

— Et celle de ce drôle était de m'insulter?

— Non, général, mais de garder le Bois-Morel. De votre aveu, il vous avait averti à plusieurs reprises, et même, l'autre jour, vous n'auriez point eu à vous plaindre de lui si vous n'eussiez voulu franchir la barrière. Votre propre récit confirme le sien.

— Vous l'avez donc vu?

— Ce matin... Il est même encore ici, et je ne doute pas que le général ne consente à recevoir ses excuses.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria-t-il; en venant demander satisfaction de l'insolence d'un rustre, je ne croyais pas avoir besoin d'insister; j'espérais avoir ici autant de crédit que M. Robert.

— Général! interrompis-je, vous ne pouvez douter que mon désir soit de vous satisfaire; mais, de grâce, ne me demandez pas plus que je ne dois faire. Ayez pitié de ce malheureux! Songez qu'il a cru faire son devoir, que sa femme a été pour la mienne une seconde mère... Si vous ne voulez point pardonner pour lui, que ce soit pour

nous! Soyez assez généreux pour me laisser être juste.

— Soit, monsieur, dit brusquement le général; vous êtes libre et je ne vous demande plus rien.

Il avait repris sa casquette, et il sortit sans vouloir m'écouter davantage.

Je courus chez mon père, à qui je contai tout ce qui venait de se passer; seul il pouvait forcer M. Rigaut à l'entendre et peut-être l'apaiser. Il se rendit à son hôtel: on répondit que le général n'était point rentré; il retourna un peu plus tard: le général, lui dit-on, était reparti! Mais, en se retirant, il aperçut sa silhouette bien connue derrière un rideau entr'ouvert; évidemment on refusait de le recevoir!

Je me décidai alors à écrire une longue lettre dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pouvait convaincre ou toucher: on ne répondit pas; j'écrivis de nouveau: la lettre me revint cachetée.

Une plus longue insistance était inutile; je ne pouvais douter que tout ne fût rompu entre le général et nous.

J'en eus bientôt une preuve certaine : il me fit réclamer ses papiers et ses titres, qu'il confia à un de mes concurrents, et j'appris qu'il lui avait également fait obtenir la régie des biens du comte de Noirtiers.

CHAPITRE IX

LES ÉPREUVES

Tous nos châteaux en Espagne étaient à bas. Marcelle répéta bien haut qu'elle n'en regrettait aucun ; mais, en le répétant, sa voix tremblait un peu ; la tante Roubert parla de faire des réformes dans le ménage, et mon père garda le silence.

Je me sentis mécontent au milieu de ces visages tristes ou préoccupés ; j'avais fait mon devoir, j'en souffrais, et je ne trouvais autour de moi ni un éloge pour récompense, ni un espoir pour consolation. J'en éprouvai un découragement qui tourna bientôt à l'aigreur. Mon père m'avertit.

— Prends garde, dit-il ; dans la vie comme à la guerre, il faut que le chef sache porter seul la tristesse des défaites ; c'est à lui de donner des encouragements, non d'en attendre. Le père de famille est la colonne sur laquelle tout s'appuie. Jusqu'à présent rien ne t'a fait obstacle ; la prospérité t'amollissait ; voici la lutte qui commence ; ceins tes reins et prépare ton courage.

Il était temps, en effet, car je n'étais encore qu'au début

de l'épreuve. Ma brouillerie avec M. Rigaud n'était point restée secrète, et j'avais évité d'en faire connaître les motifs de peur de paraître accuser; ma discrétion même tourna contre moi. La malveillance s'en arma comme d'une présomption défavorable et me donna tous les torts. Je vis grossir ce nuage de blâme et de défiance qui vous cache peu à peu le soleil de la prospérité. Le nombre des clients allait diminuant; ceux qui me restaient avaient moins d'abandon; il semblait que je dusse leur savoir gré de leur constance; j'étais devenu leur obligé.

Pour comble de disgrâce, les amis de la famille me rapportèrent soigneusement chaque supposition injurieuse, chaque mensonge irritant. On ramassait à terre toutes les flèches empoisonnées, et, pour que je susse bien qu'elles m'étaient destinées, on me les enfonçait l'une après l'autre dans le cœur avec mille soupirs de tendresse et de pitié.

Cependant nos ressources s'amoindrissaient; je voyais Marcelle rétrécir de jour en jour nos dépenses et regarder avec une inquiétude croissante vers le lendemain. La tante Roubert ne donnait plus de conseils; mais j'avais observé qu'elle arrivait toujours son cabas plein et qu'elle le remportait vide. Plus de musique aux réunions du soir; la causerie elle-même était languissante; chacun semblait oppressé d'une préoccupation secrète. Le plus souvent les longs silences n'étaient interrompus que pour rappeler un détail de ménage oublié ou réprimander la joie trop bruyante d'un enfant. Si, distrait par Justin, j'oubliais quelques instants nos inquiétudes, un soupir de Marcelle, une remarque de

madame Roubert m'y ramenait brusquement. Je me roidissais en vain ; toute mon ardeur se glaçait devant des visages mornes ; je sentais la défaillance venir.

Le tête à tête avait perdu ses expansions. Marcelle tombait dans de longues distractions dont je me vengeais par un silence boudeur. Notre foyer n'était plus ce rendez-vous de gaieté, de tendresse et d'épanchements causeurs que je me promettais autrefois pour récompense du soir ; en y arrivant fatigué du travail de la journée, j'y trouvais la tristesse et le silence. J'essayais bien, de loin en loin, quelques doux encouragements, mais qui dégénéraient presque aussitôt en plaintes ou en reproches. Aigri par la lutte, je n'avais point l'indulgence patiente qu'il faut au consolateur.

Oh ! les sombres heures d'hiver passées ainsi autour de la lampe des veillées, les yeux sur un livre que je ne lisais pas, tandis que Marcelle cousait, la tête baissée ! Quel flux et reflux d'amertume dans mon cœur étouffé ! Comme je sentais gronder une sourde colère contre celle qui, pour me rendre l'espérance, n'avait qu'à sourire et à parler ! Est-ce donc là ce qui m'avait été promis ? En prenant à deux la tâche de vivre, n'avions-nous pas fait les parts ? A moi le labeur qui assure le pain de la journée, à elle la chanson qui lui donne de la saveur. Malgré la fatigue, je continuais à creuser mon sillon ; pourquoi l'oiseau chanteur se taisait-il ?

Le printemps revint sans rien changer à notre situation.

Un soir que Marcelle était descendue au jardin avec

Claire et Léon, j'allai les rejoindre et je m'assis sur le banc où elle travaillait. Elle me fit place avec un de ces vagues sourires qui ne semblaient plus qu'un souvenir; nous échangeâmes quelques réponses et quelques questions sans intérêt; puis chacun, comme d'habitude, reprit sa rêverie, et nous retombâmes dans le silence.

Les enfants ne tardèrent pas à le troubler en réclamant les jeux oubliés au logis; la mère refusa : ce fut un désappointement, mais dont l'impression dura peu. Après une plainte et un larme, tous deux s'éloignèrent.

Craignant que le sable des allées ne fût entraîné par les pluies d'hiver, je l'avais relevé et amoncelé sous le berceau de tilleul. Je vis bientôt Léon et Claire y accourir avec un faisceau de fleurs fanées recueillies sous la fenêtre d'un voisin, et transformer en parterre la butte jaunâtre. Leur chagrin était déjà oublié; tous deux extasiaient devant leur ouvrage et battaient des mains en poussant de grands cris de joie.

Marcelle releva la tête.

— Qu'ont-ils donc? demanda-t-elle.

— Ce qui nous manque, répondis-je : la facilité au bonheur. Privés tout à l'heure des jeux qu'ils désiraient, tu les as vus s'éloigner tristement; un peu de sable et quelques bouquets flétris les ont consolés.

— Heureux âge! répondit la mère en soupirant.

Je lui saisis la main.

— Grande leçon plutôt, Marcelle, lui dis-je doucement. Pourquoi n'avons-nous pas la sagesse des petits enfants?

S'il ne nous reste qu'un peu de sable aride, ne pouvons-nous aussi le fleurir avec les pauvres joies que foulent nos pieds? Ah! que Dieu me rende encore le travail plus rude, si telle est sa volonté; que le foyer se rétrécisse davantage; que la table devienne plus frugale; qu'on m'impose la blouse du paysan, pourvu que je voie les visages des êtres aimés rayonner autour de moi, pourvu que je puisse me faire un festin de leurs sourires et me vêtir de leur joie! Saint contentement du pauvre! c'est toi que je demande à mains jointes et à genoux! Donne-moi la gaieté de la femme, les libres rires des enfants, et prends en échange, s'il le faut, tout ce qui me reste!

Ma voix avait sans doute quelque chose qui remua le cœur de Marcelle, car elle se laissa aller sur mon épaule et fondit en larmes; mais ce fut comme l'ondée de pluie qui dégage le ciel assombri et après lequel reparaît le soleil. Ses yeux essuyés, je vis briller sur ses traits la sérénité épanouie que je cherchais en vain depuis si longtemps.

— Ne t'afflige plus, me dit-elle, je penserai que tu es là, que mes enfants sont heureux, et rien ne me semblera triste.

A partir de ce jour, en effet, elle redevint ce qu'elle était autrefois. Sortie de l'abattement dans lequel son âme avait semblé se voiler, elle reprit son activité causeuse et riante.

Tous les échos joyeux du logis se réveillèrent; le piano fut rouvert; les fleurs reparurent dans nos corbeilles, les

chants retentirent de nouveau. A chaque économie qu'exigeait notre budget toujours plus restreint Marcelle opposait un redoublement de bonne humeur ; elle apprenait à redescendre en riant l'échelle de la réussite, à maintenir les exigences au-dessous des ressources. Le sort avait beau redoubler ses coups, sur chaque meurtrissure elle mettait une larme égayée par un sourire et un baiser.

Ainsi soutenu, je me repris à la vie, mais en la bornant de plus en plus. Trop de mécomptes m'étaient venus du dehors pour ne point m'éloigner des hommes. Je fermai à double tour la porte du logis et j'y concentrai toutes mes sympathies. Au delà du cercle du foyer, où venaient s'asseoir avec nous Justin, Laure et leur fille, tout me semblait étranger. Avec ma tendresse pour la famille croissait ma haine contre le reste du monde ; comme le ver à soie, je filais autour de moi l'enveloppe dans laquelle je voulais mourir.

A chaque échec je m'y retirais plus profondément, et à chaque injustice je devenais plus défiant du genre humain. Désabusé de la bienveillance, je n'attendais rien que de Dieu et de moi-même.

Sur ces entrefaites, l'homme d'affaires chargé, à ma place, des intérêts du comte de Noirtiers, mourut. Madame Roubert accourut pour me l'apprendre, en m'avertissant que le comte lui-même venait d'arriver, et en m'engageant à le voir.

— Il n'y a que la parole pour s'entendre, dit-elle ; deux hommes mis face à face en savent souvent plus l'un sur l'autre en dix minutes que pendant six mois de correspondance.

J'éprouvais une grande répugnance à m'offrir ainsi à M. de Noirtiers, après mon premier échec; la tante de Marcelle haussa les épaules.

— Pour Dieu ! mon cher ami, n'embrouillons pas la question, dit-elle; votre amour-propre réclame, mettez-le à la porte. Il s'agit, n'est-ce pas, de faire agréer de légitimes services? Pourquoi faut-il qu'on vous demande ce que vous avez envie d'offrir?

— Mais si le comte est prévenu?

— Vous lui prouverez qu'il a tort.

— S'il interprète mal ma démarche?

— Vous la lui expliquerez.

— S'il refuse de me croire?

— C'est une chance; mais vous aurez fait votre devoir.

— S'il se montre dédaigneux ou insolent?

— Alors ce sera un imbécile, et vous le lui direz.

Marcelle se joignit à sa tante, mais en m'engageant à me faire d'abord recommander par plusieurs amis du comte, près desquels je pouvais avoir accès.

Je continuai à me débattre contre ces sollicitations avec une impatience obstinée. Tant de traverses m'avaient aigri dans ces derniers temps que je me défiais de tous les hommes; je n'espérais rien de leur sympathie.

L'heure de sortir vint sans que j'eusse consenti à la démarche qui m'était conseillée. Je pris mes dossiers et je partis brusquement sans avoir rien promis.

Cependant, au fond, je me sentais ébranlé, non par un

retour à la confiance, mais par la crainte d'encourir le blâme de Marcelle et de madame Roubert.

— Si je néglige ces inutiles sollicitations, me disais-je tout sera porté à ma charge; il sera bien établi que le comte n'attendait que ma visite pour me confier l'administration de ses biens; qu'on ne doit s'en prendre qu'à moi si un autre à été choisi; que, cette fois, comme toujours, ce n'est point l'heureuse chance qui m'a fait défaut, mais moi seul qui ai manqué à l'heureuse chance.

Ces réflexions surmontaient un instant mes résistances, et je me disais :

— Allons!

Mais presque aussitôt le doute élevait la voix, et je l'entendais murmurer en moi-même :

— A quoi bon? Ne sais-tu donc pas que chacun ici-bas s'intéresse seulement à soi; que les services rendus sont des avances dont on entend toucher les intérêts; que ceux dont tu iras demander l'appui s'inquiètent peu de ta réussite dont ils n'ont rien à attendre; que, solliciter, c'est moissonner le mépris?

Et alors je revenais à mes hésitations; mon pas se ralentissait; pris de défaillance et de dégoût, je voulais renoncer à tout, fuir vers mon étude, m'y renfermer comme le Timon de Shakspeare dans son désert.

Je continuai ainsi jusqu'au faubourg, flottant entre deux résolutions contraires et ne sachant à laquelle m'arrêter.

J'avais atteint un carrefour traversé par tous les chariots des campagnes voisines qui revenaient du marché La voie

était encombrée; je dus attendre un instant sur les bas côtés qui servaient de trottoir.

Je me sentis tout à coup tiré par mon habit et je me retournai.

Une petite fille d'environ quatre ans était derrière moi, portant au bras un panier rempli de légumes et de fruits. Elle était pauvrement, mais proprement vêtue, et tenait levée vers moi sa figure souriante.

— Que veux-tu, mon enfant? lui demandai-je en me baissant pour l'entendre.

— Monsieur, dit-elle de sa petite voix claire et gaie comme le chant d'un oiseau, c'est que je viens de chez madame Richard qui m'a donné tout ceci pour maman... Elle est bien bonne pour nous, madame Richard... Mais il faut que je passe de l'autre côté de la place.

— Tu demeures donc dans le faubourg?

— Oui, et comme maman a peur pour moi des charrettes et des chevaux, elle m'a dit que quand j'arrivais ici, il fallait prier une grande personne de me prendre dans ses bras pour me passer de l'autre côté.

— Et tu viens me prier de le faire?

— S'il vous plaît, monsieur, dit-elle en me tendant ses petits bras.

Je lui pris la main.

— Et tu ne crains pas de t'adresser ainsi au premier passant? demandai-je.

Elle me regarda de ses grands yeux ouverts.

— Craindre!... quoi, monsieur? demanda-t-elle étonnée.

— Qu'on ne te refuse.

— Oh! c'est impossible, répondit-elle avec un sourire; maman dit que ceux qui sont grands et forts se montrent toujours bons avec les petits.

Je la regardai : ses traits rayonnaient de confiance et de paix. Je la pris dans mes bras avec émotion; je la portai de l'autre côté du carrefour, et je ne la laissai qu'à l'entrée de sa rue.

Elle me remercia par un salut de tête, accompagné d'un éclat de rire amical et d'un de ces baisers que les enfants apprennent à envoyer de la main. Je la vis suivre en courant les maisons, et disparaître enfin dans l'une des plus chétives.

Je repris ma route, troublé et comme attendri.

— Pauvre mère! pensai-je; elle vit sans doute à grand'peine, assurée au plus de la nourriture du lendemain, et cependant elle n'a point perdu confiance. Forcée d'envoyer sa fille au loin recueillir une aumône, elle la livre à la protection de Dieu; elle lui apprend à croire au bien, à tendre ses bras sans crainte vers tout ce qui porte un visage humain! Et moi, privilégié de la terre, comblé de dons gratuits, pour quelques espérances trompées je ferme mon cœur à la société, et je n'espère plus en sa bonté!

La leçon était trop claire; elle fut comprise. Retournant brusquement sur mes pas sans plus de discussions avec moi-même, je commençai les visites que Marcelle m'avait conseillées.

Mon changement de dispositions eut l'effet qu'il devait

avoir : j'apportais une confiance qui excita la bonne volonté ; je trouvai celle-ci plus ou moins ardente, mais toujours assez visible pour me donner du courage. Il me sembla que plusieurs de ceux que je visitais me savaient gré d'avoir cru à leur bienveillance et à leur crédit. De loin, j'avais supposé les hommes durs et dédaigneux ; à l'expérience, je les trouvai, pour la plupart, polis et serviables.

Dès le surlendemain, j'appris que le comte, pressé par de nombreuses sollitations, m'était redevenu favorable ; je me présentai alors hardiment, et notre entrevue eut tout le succès que j'en pouvais espérer. L'affaire se termina, séance tenante, à ma complète satisfaction, et je fus investi de la régie que j'avais désirée.

M. de Noirtiers me demanda seulement de passer les mois de vacances aux *Viviers* (c'était le nom de sa terre), afin que je pusse veiller au partage des récoltes dont une moitié lui revenait.

Je me serais réjoui de ce séjour si l'habitation du général n'eût été voisine et ne m'eût exposé à le voir. J'étais très-embarrassé de l'attitude que je devais prendre en ce cas, et la peur de sa rencontre m'imposa d'abord une véritable contrainte. Je n'osais m'engager dans les avenues communes aux deux propriétés sans les fouiller d'abord du regard et sans m'assurer que le hasard ne m'amenait point en face de mon ancien protecteur. Bien des fois une forme entrevue dans les fourrés ou le bruit d'un coup de feu dans les bruyères me fit rebrousser chemin par la pensée qu'il était proche.

Cette préoccupation finit par m'ôter toute liberté ; je la laissai d'abord me dominer, puis j'en eus honte, et, en y pensant, ces précautions inquiètes et fuyardes me semblèrent peu dignes : elles me donnaient l'air d'un coupable ou d'un ennemi.

Au fond, je sentais que toute ma prudence n'était que faiblesse ; je m'effrayais d'une épreuve dans laquelle je craignais de manquer de bonne grâce ou de bon sens, et je m'efforçais d'y échapper en m'imposant une gêne de toutes les heures.

Réduite ainsi à ses véritables proportions, ma timidité me parut ridicule ; je me dis que le courage ne consistait point seulement à braver les sérieux dangers, mais les milles contrariétés vulgaires ; qu'au lieu de l'économiser pour les grandes occasions, qui se présentaient rarement ou jamais, il fallait le dépenser en détail, aborder de face et le front haut les choses journalières. Je me rappelai que le monde était plein de gens qui consentaient à affronter la mort et ne pouvaient supporter les taquineries d'un voisin. Héroïque une fois dans la grande bataille, on est lâche tous les jours dans les infimes combats de la vie. Je me le répétai si souvent que mon esprit finit par raffermir mon caractère ; je cessai d'éviter la rencontre du général, et je m'en remis complètement au hasard.

L'épreuve ne se fit point attendre. Un matin, que je me rendais aux champs un livre à la main, j'entendis un bruit de pas au tournant du sentier ; je relevai la tête : le vieux chasseur venait à moi, son fusil sur

l'épaule. La route était si étroite qu'il fallait lui faire place pour qu'il pût passer; je me rangeai d'abord en me découvrant, puis, emporté par un mouvement de cœur :

— Dieu vous garde en santé et vous donne une heureuse chasse, général ! dis-je avec un accent où devait se révéler la franchise du souhait.

Il tressaillit, me jeta un regard rapide, mais se contenta de me rendre mon salut, et passa.

Le sang me monta au visage ; l'humiliation et le dépit me retinrent immobile à la même place, suivant des yeux le général qui disparut derrière les massifs d'aubépines. Cette avance repoussée réveilla d'abord toutes mes irritations d'autrefois. Je m'en voulais d'avoir salué, d'avoir souri, d'avoir parlé ; mais ce ne fut que l'émotion d'un instant. Redevenu de sang-froid, je me dis que j'avais fait mon devoir et que ce n'était point à moi de le regretter.

A la réflexion même, ce qui venait de se passer me raffermit dans mes nouvelles résolutions ; l'injustice obstinée du général rendait mon rôle plus beau ; j'y trouvai une nouvelle raison pour persister.

Pendant trois années, je pris à tâche de me montrer voisin toujours plus complaisant, et de maintenir les droits du comte avec une déférence pour le général, que celui-ci ne put s'empêcher de comprendre. Ces procédés, qui l'embarrassèrent au premier instant, finirent sans doute par l'adoucir ; il montra moins de roideur lorsque le hasard nous mit en face l'un de l'autre.

Cependant tout s'était encore borné à l'échange de quel-

ques politesses banales, lorsque M. de Noirtiers m'ordonna une coupe dans ses bois. Je devais marquer moi-même les arbres qui pouvaient être abattus sans nuire à l'ensemble; je me rendis à la campagne, et je fis venir les bûcherons.

Le second jour de mon arrivée, j'étais occupé à faire mon choix dans la futaie, quand le garde champêtre, qui passait pour sa tournée journalière, s'arrêta et engagea la conversation sur les abatis projetés. Je lui indiquai les parties du bois que la hache devait atteindre; il me montra l'extrémité d'un massif qui s'avançait en rideau dans les prairies.

— Et la corne des Brûlais, demanda-t-il, est-ce qu'on n'y touchera mie?

Je répondis négativement.

— Eh bien! le général a du guignon, reprit-il; je gage qu'il aurait donné mille écus pour voir à terre ces arbres-là?

— Pourquoi donc? demandai-je.

— Pardi! rapport à sa maison, reprit le garde champêtre. Autrefois il voyait les collines et la rivière à plus de deux lieues; à cette heure les Brûlais lui masquent tout... Autant dire qu'on a crevé les yeux de son château. Aussi a-t-il eu un procès avec l'ancien propriétaire; mais les juges lui ont donné tort.

J'ignorais complétement cette circonstance; elle me fit suspendre le martelage que j'avais commencé. J'allai au massif des Brûlais; je me rendis compte des percées à ouvrir pour rendre à la demeure du général ses perspectives,

et j'écrivis au comte, afin de lui demander l'autorisation nécessaire.

Dès que je l'eus reçue, je mis les bûcherons à l'œuvre. Moi-même je restai sur le terrain, dirigeant la coupe et pressant le travail. Le troisième jour, il ne restait plus que quelques arbres à abattre. Je venais de les marquer pour la hache, lorsqu'une voix s'écria derrière moi :

— Merci ! monsieur Remy.

Je me retournai : c'était le général.

— Ceci est une vengeance, ajouta-t-il ; mais je la subis sans me plaindre.

— Pardon, balbutiai-je, embarrassé ; je ne comprends pas...

— Oh ! ne cherchez point de subterfuge, reprit-il en souriant ; le comte m'a écrit et j'ai vu le garde champêtre. Je sais pourquoi on abat les arbres des Brûlais : vous avez voulu me rendre mon horizon d'autrefois.

— Et puis-je espérer d'avoir réussi, général ? demandai-je.

Il me prit la main.

— Vous en jugerez vous-même, dit-il avec son ancien ton de franchise amicale ; car je suis venu vous chercher, et je vous emmène dîner...

Depuis ce jour, le général n'a cessé d'être pour moi ce qu'il avait été primitivement, et son amitié reconquise m'a amplement dédommagé du tort qu'avait pu me faire son ressentiment.

CHAPITRE X

CE QUE COUTE LA PROSPÉRITÉ. — HISTOIRE D'UN PORTRAIT MAL ENCADRÉ

De nouvelles acquisitions du comte de Noirtiers et plusieurs riches clientèles obtenues par son entremise, avaient accru notre aisance d'année en année. J'avais eu besoin d'un cabriolet pour mes courses à la campagne, et, par suite, il avait fallu gager un domestique, louer une remise et une écurie. Nous ajoutions chaque mois à notre logement quelque meuble ou quelque ornement; enfin nous nous aperçûmes qu'il avait mille incommodités jusqu'alors inaperçues : le quartier était pauvre, la maison de médiocre apparence, l'escalier obscur et le jardin trop rétréci. Après de longues hésitations, nous parlâmes de le quitter pour aller habiter la ville neuve.

L'affaire fut délibérée en conseil de famille. Madame Roubert parla contre le projet; elle prétendit qu'avec les nouvelles pièces jointes à notre appartement nous devions nous trouver suffisamment au large, que deux déménagements équivalaient à un incendie, et que les vieux meubles dé-

placés se transformaient, le plus souvent, en planches vermoulues et en clous rouillés.

— De mon temps, dit-elle, on naissait, on vivait et on mourait sous le même toit, sans s'inquiéter du changement de fortune ; l'argent acquis était placé en terres, ou dans le commerce ; on ne l'employait pas à s'acheter des infirmités sous le nom d'habitudes, et personne n'était assez douillet pour ne pouvoir dormir dans le lit de son père. Aussi les familles se continuaient ; les logis, au lieu de se désigner par un numéro, se désignaient par un nom ; chaque rue formait une grande famille où l'on se connaissait de père en fils, et les villes n'étaient pas, comme aujourd'hui, des auberges dans lesquelles les voisins se succèdent sans se connaître.

Je voulus défendre le présent en expliquant à la tante de Marcelle les avantages de cette mobilité moderne qui travaillait à une grande unité, et ne détruisait les associations particulières qu'au profit de la sociabilité générale.

— Tout ce que vous voudrez, répliqua madame Roubert qui interrompit mes développements humanitaires, mais il n'en est pas moins vrai que maintenant vous voulez manger le gibier dès qu'il est pris ! On n'aime plus à faire de provisions. Il semble, cher ami, que votre génération soit en chambre garnie sur la terre du bon Dieu : dès que les revenus augmentent on change d'hôtel. Voyez ! vous même, qui êtes un des plus raisonnables, hier votre logement vous suffisait ; aujourd'hui voilà qu'il vous serre les coudes ! On dirait que la prospérité est une hydropisie

et qu'elle fait grossir ; là où vous vous trouviez à l'aise, vous ne pouvez plus vous retourner.

Marcelle s'efforça, à son tour, de justifier notre changement ; elle prouva à sa tante que les conditions avaient cessé d'être les mêmes. Les enfants grandissaient, des affaires plus étendues me créaient de nouvelles obligations ; tout devait d'ailleurs se borner à un déplacement, et nous ne voulions rien changer à notre vie.

Mon père, jusqu'alors étranger au débat, l'interrompit par un sourire.

— Ne croyez pas cela, ma fille, dit-il à Marcelle ; chaque lieu a son atmosphère qu'on ne peut emporter avec soi ; quiconque prend d'autres habitudes se transforme lui-même.

— Mais au moins peut-il conserver ses affections ?

— Pourvu qu'elles fassent partie de sa vie nouvelle.

— Quoi ! vous pensez que l'inégalité des positions sépare les cœurs.

— Comme la différence des langages sépare les esprits. Là où les joies et les peines ne sont plus communes, les épanchements doivent bientôt cesser. Le moyen d'être ami quand on ne peut espérer ou se plaindre ensemble, quand les préoccupations de chaque instant vous séparent, quand le roi rêve à sa couronne et le berger à son troupeau ? La parité des besoins est la première condition pour le mariage des âmes ; tout homme qui déménage sa vie laisse forcément derrière lui, avec ses vieilles habitudes, ses vieilles amitiés.



Malgré mon respect pour la sagesse de mon père, je ne voulus point croire à ses prévisions. Quelle que fût ma nouvelle demeure, j'étais certain de conserver pour la famille Hubert la même affection que par le passé. Un voisinage moins prochain pouvait rendre nos relations plus rares, mais elles resteraient certainement aussi familières.

Cependant, à l'annonce de notre départ, Justin et sa femme ne purent retenir une exclamation douloureuse.

— Je m'y attendais, dit le premier ; mais je repoussais toujours cette pensée comme la menace d'un malheur qu'on ne peut éviter.

Laure, saisie et muette, serrait sa fille contre ses genoux en nous regardant, des larmes dans les yeux ! Marcelle jeta un bras autour de son cou, tandis que je prenais la main de Justin, et nous répétâmes à l'envi tout ce qui pouvait leur rendre cette séparation moins pénible.

Ils se prêtèrent à nos consolations avec une tendresse souriante. Ames toujours sereines, l'une échappait à l'amertume par la force, l'autre par la soumission !

Après la première expression de regret que leur avait arrachée la surprise, ils ne montrèrent ni tristesse ni dépit ; mais, se mettant à l'unisson de nos préoccupations nouvelles, ils écoutèrent avec intérêt toutes nos confidences, discutèrent avec nous nos projets, et s'associèrent franchement à cet entrain joyeux et un peu bruyant qui accompagne toute réussite.

L'heure du déménagement venue, madame Hubert aida Marcelle à remplir les malles et à faire les paquets

pendant que Justin se chargea de ma bibliothèque, qui, grâce à lui, arriva intacte dans notre nouvelle demeure.

C'était une maison récemment bâtie, dont l'élégance et le confort nous avaient d'abord séduits, mais ne tarda point à nous embarrasser. Notre modeste ménage, transporté dans le charmant logis, y produisit l'effet d'une verrue sur un beau visage; il y avait entre le cadre et le tableau un désaccord dont l'œil de madame Roubert lui-même fut choqué.

— Dieu me pardonne! votre ameublement gâte tout, dit-elle; c'est comme une guenille à un balcon doré. Si vous avez le moindre sentiment du beau, vous jetterez votre mobiller par les fenêtres.

Sans accepter l'expédient, nous reconnûmes qu'il fallait se résigner à un sacrifiee, et, après avoir consulté nos ressources, nous nous décidâmes à vendre notre ménage.

Les Hubert en achetèrent une partie, pour avoir, disaient-ils, des souvenirs de notre chère intimité. Tout n'allait point, en effet, se borner, comme nous l'avions cru, à une perte de voisinage. Au moment où nous prenions possession de notre nouveau logement, Justin était nommé, avec un faible avancement, à un nouvel emploi qui le forçait à quitter le pays. Il devait habiter un bourg de peu d'importance dans un canton éloigné, sans espoir d'en sortir de longtemps.

La séparation fut cruelle, bien qu'adoucie par la résignation des deux exilés. On pleura et l'on promit de s'écrire souvent. A vrai dire je perdais avec Justin un grand exem-

ple, en même temps qu'un excellent ami. Son indifférence pour les jouissances inférieures de la vie m'empêchait de me baisser vers elles ; pour continuer à lui parler et à le comprendre j'étais forcé de me tenir à son niveau.

Ces adieux avaient retardé l'installation de notre nouveau ménage ; nos amis partis, il fallut s'en occuper.

La vente du vieux mobilier avait produit peu de chose ; mais, en revanche, l'achat de celui qui devait le remplacer nous coûta fort cher. Marcelle apporta dans ses acquisitions le goût distingué qu'elle mettait dans tout. Commentant à sa manière la maxime de Platon, que *le beau est le reflet du bon*, elle choisit ce qu'elle put trouver de plus élégant et de plus ingénieux. A la vue des mémoires, je fus un peu effrayé ; mais elle me prouva que l'excellent n'était jamais trop cher, et je compris que nous nous ruinions par économie !

Au reste notre maison se trouva charmante. Le peu de vieux meubles conservés avaient été ensevelis dans les coins les plus sombres ou cachés derrière leurs brillants successeurs. Ce n'était partout que mousselines, damas, velours, torsades ! Marcelle s'ébattait au milieu de tout cela avec l'aisance gracieuse que savent mettre les femmes à s'établir dans le luxe ; on eût dit qu'elle avait toujours frôlé la soie et ne s'était jamais promenée que sur des tapis d'Aubusson.

Quant à moi, j'étais singulièrement embarrassé. Tout ce qui m'entourait avait une splendeur qui m'imposait. Puis il fallait se rappeler les consignes données par la gouver-

nante du palais ; défense d'appuyer les pieds aux barreaux des siéges ; défense de déposer son chapeau sur la table de citronnier ; défense d'oublier un livre sur le canapé de velours ; défense de s'asseoir sur la causeuse, dont les élastiques étaient trop faibles pour mon poids ; défense de toucher par distraction aux glands des rideaux, dont j'effilais, disait-on, les franges... ; défense !... défense !... défense ! Je ne lisais que ce mot contre les murs, sur les meubles, à ma tête, à mes pieds ! Oh ! combien je regrettais mon vieux fauteuil de cuir éraillé, dont je pouvais, aux heures de méditations, arracher impunément le crin par quelque accroc béant ! Quels soupirs en ressongeant à ma petite table de sapin que mon canif entaillait en liberté quand l'esprit rebelle faisait attendre ses réponses ! Cependant je finis par m'accoutumer à ces gênantes délices. Si l'indépendance y perdait quelque chose, en revanche le regard se plaisait dans ces semptuosités charmantes. Peu à peu, je ne sais quelle ivresse vous gonflait le cœur ; on se sentait fier de ce luxe, on se savait gré d'être entouré de tant de velours et de clous dorés, on en avait beaucoup meilleure opinion de soi et un peu plus mauvaise opinion des autres.

Bien entendu que cela ne vint pas tout de suite, mais par imperceptibles doses, sans qu'on s'en aperçût. La vanité ressemble aux miasmes des maremmes : on respire son poison sous un ciel aussi bleu que le saphir, et dans une brise qui semble n'apporter que des parfums !

Au milieu de ce faste, pourtant, quelques restes du vieux ménage déparaient encore le nouveau. J'en voulais surtout

à un portrait de Marcelle donné par madame Roubert, et dont les baguettes de bois noici grimaçaient au milieu de nos larges cadres à dorures sculptées. Chassé du salon, puis de la chambre à coucher, il s'était enfin réfugié à la paroi la moins éclairée du petit boudoir où nous nous tenions d'habitude.

Un soir que le soleil couchant le frappait d'un rayon oblique, je fus plus choqué de son aspect que je ne l'avais encore été jusque-là. C'était l'œuvre d'un de ces artistes nomades qui vont de ville en ville, préparant des galeries d'ancêtres aux plus humbles familles. Rien n'arrêtait le regard sur l'image d'une ressemblance triviale; on n'y retrouvait pas même la plaisante maladresse habituelle à ces peintres ordinaires de la bourgeoisie; la toile, sans accent, trahissait le pinceau vulgaire condamné à une consciencieuse médiocrité; le visage était terne, le vêtement roide, l'attitude contrainte; l'ensemble avait enfin je ne sais quoi d'étriqué et de pauvre qui formait constraste avec l'entourage.

J'en fis tout haut la remarque, et Marcelle me rappela qu'elle avait déjà proposé d'envoyer ce portrait rejoindre, dans les combles, plusieurs vieilles toiles de famille. La question était de savoir comment le remplacer.

Nous hésitions entre une étagère gothique, un miroir de Venise ou une gravure, et je tenais encore à la main le portrait décroché du mur lorsque mon père entra.

La difficulté lui fut soumise; il prit le cadre de bois noir sans répondre, et se mit à regarder l'image qu'il entourait.

— Vous cherchez où est Marcelle, n'est-ce pas? lui demandai-je en souriant.

— Non, répondit-il, je cherche un souvenir.

— Comment?

— Cette peinture ne vous vient-elle point de madame Roubert?

— En effet, dit Marcelle.

— Vous étiez seulement fiancés, et Remy avait souvent regretté de n'avoir pas au moins votre portrait, lorsqu'on annonça l'arrivée d'un peintre dans notre petite ville. C'était à l'époque du procès soutenu par votre tante, et qu'elle a gagné depuis. La gêne se faisait sentir au logis; il fallait calculer la dépense par journée; le prix d'une toile et d'un cadre comme ceux-ci eût dérangé le budget de l'année.

— Oh! je me le rappelle.

— Si je ne me trompe, c'est alors que madame Roubert se mit à tricoter des chemises de laine pour nos mariniers: elle se levait plus tôt, se couchait plus tard, et ce fut le travail de son aiguille qui paya le travail du pinceau.

— Ah! je l'ignorais, m'écriai-je.

— Mais tu sais au moins ta joie quand tu trouvas le portrait suspendu au mur de ta petite chambre, continua mon père; je n'ai point oublié avec quel transport tu vins me l'annoncer. Je te vois encore devant la toile, me tenant par un bras: — Mais regardez-donc, mon père, comme ce sont ses traits!... Comme voilà bien son air calme, sa démarche un peu timide...; et elle a choisi précisément la robe que j'aime..., et elle a fait peindre là, dans le fond, le petit vo-

lume que je lui ai donné... — Tu t'approchais de la peinture, tu lui riais, tu aurais voulu la serrer dans tes bras! Dans ta distraction tu n'avais pas seulement remarqué les baguettes noires; le portrait était embelli de ton amour et assez richement encadré dans ta joie!

— Croyez... que je n'ai rien oublié de tout cela, répliquai-je en baissant les yeux avec embarras.

— Je l'espère, reprit-il doucement; mais il te semble sans doute que cette image n'est plus ici chez elle; que, du haut de son cadre indigent, elle contemple avec surprise tout ce qui l'entoure, qu'elle ne peut rien reconnaître et qu'elle sera mieux là-haut avec ses anciens amis?

Marcelle et moi, nous nous regardâmes.

— Non, m'écriai-je après une courte hésitation, il ne sera point dit que le luxe aura chassé d'ici les souvenirs! Reprends ta place, cher portrait qui me parles du passé! Que Dieu me châtie si je puis jamais avoir honte de toi! Reste pour me rappeler le temps des espérances modestes, pour me dire que j'ai été jeune, pauvre et heureux!

Dès le lendemain, Marcelle et moi nous réunîmes dans le boudoir tout ce qui nous restait de notre vieux ménage d'autrefois, afin de faire compagnie au portrait, et nous réservâmes exclusivement cette pièce pour nos réunions intimes. Chacun y retrouva son siége favori et y reprit ses vieilles habitudes. Emporté malgré moi, pendant la semaine, dans le tourbillon du monde, où mes nouvelles relations m'appelaient, je revenais jouir là, tous les dimanches, des faciles joies qui m'avaient suffi si longtemps. J'avais espéré

que ce retrait, fermé à tout visiteur étranger, serait pour moi comme la cellule secrète où le pâtre persan, devenu ministre du calife, allait revoir ses rustiques habits, et que j'y retrouverais des réminiscences qui me serviraient de sauvegarde.

CHAPITRE XI

LES ÉCONOMIES DE CEUX QUI NE VEULENT SE PRIVER DE RIEN. — UNE LEÇON D'AMITIÉ

Les circonstances nous emportaient malgré tout! Obligés de fréquenter les propriétaires les plus opulents du pays, nous nous vîmes insensiblement amenés à vivre comme eux. Nos enfants, mêlés aux leurs, durent adopter le même luxe de costume; notre table, où il fallut, de loin en loin, les inviter, devint plus délicate. J'ai dit que mes courses continuelles aux biens que j'étais chargé de régir avaient exigé l'achat d'un cabriolet; il devint nécessaire, pour nos visites aux châteaux voisins et pour nos soirées d'hiver, d'y joindre une calèche. Nous glissions, malgré nous, sur cette pente ruineuse, grossissant toujours les frais pour conserver les bénéfices. Le flot d'argent qui tombait dans ma caisse ne faisait que la traverser. Au fond, nous n'étions pas plus riches, nous dépensions seulement davantage.

La tante Roubert nous rappelait bien parfois que quiconque n'épargnait point était pauvre, puisqu'il se trouvait à la merci du lendemain. Elle nous recommençait à chaque visite l'histoire de la cigale et de la fourmi. Nous tombions

d'accord de tout ; mais le moyen de réforme nous échappait.

Cependant la dépense toujours croissante finit par nous effrayer. On se réunit en conseil de famille pour discuter sérieusement le budget. Comme ministre des finances, Marcelle apporta tous ses comptes et se soumit à notre examen.

Le premier chiffre qui nous frappa fut celui du loyer. Madame Roubert rappela ses anciennes objections ; mais Marcelle répondit par la doctrine du *fait accompli!* Elle reconnaissait sa faute et n'en défendait que la conséquence; on pouvait condamner librement le passé pourvu qu'on ne touchât point au présent.

Vint ensuite l'article de la calèche et du cabriolet. Ce fut à mon tour de prouver que je ne pouvais me passer du second, et que la première étant achetée n'imposait plus qu'une charge insignifiante.

On passa donc à la table. Marcelle fit observer qu'il fallait nécessairement y recevoir ceux dont j'étais le patron ou l'obligé, que c'était souvent le seul lieu de rendez-vous et le plus sûr moyen de traiter les affaires. A l'en croire, les dîners auraient dû faire partie des frais de bureau.

On arriva à la toilette ; mais ici encore on devait subir le joug. Il était impossible de s'habiller autrement que ceux dont on faisait sa compagnie. L'élégance de Claire et de Léon n'était point un choix, c'était une nécessité. Marcelle déclara qu'elle déplorait plus que personne le luxe des modes nouvelles. Si sa fille portait des robes de soie, c'était bien contre son gré; si son fils était vêtu de velours, elle

en gémissait; mais ne fallait-il point éviter qu'on les remarquât; et le plus sûr moyen de les dégoûter de la simplicité n'était-il pas d'en faire pour eux une humiliation?

On parla alors des domestiques; je n'eus point de peine à faire comprendre que le garçon m'était indispensable, et Marcelle en fit autant pour les deux servantes. La seule économie qui parût possible fut une diminution de gages!

Les principaux chiffres relatifs au jardin, aux voyages, aux embellissements intérieurs, aux soirées d'hiver, aux correspondances, furent également examinés et maintenus. Mon père conclut, en souriant, qu'il en était des budgets domestiques comme de ceux de l'État, et qu'on les discutait seulement pour reconnaître qu'il n'y avait rien à y changer; mais Marcelle voulut prouver le contraire en proposant plusieurs économies de détail.

On pouvait d'abord supprimer notre abonnement à deux journaux et renoncer à tout nouvel achat de livres. Nous avions jusqu'alors employé des ouvriers de confiance dont on n'avait pas discuté les salaires; grâce à la concurrence, on obtiendrait ailleurs de plus douces conditions. Marcelle avait déjà quitté sa blanchisseuse et changé son ancienne couturière; elle aurait le courage de continuer ces réformes. Les leçons données aux enfants par des maîtres particuliers étaient chèrement payées; on pouvait réduire la dépense en envoyant Claire et Léon aux externats les mieux fréquentés. Tous ces changements devaient réaliser une notable économie, et en amèneraient une foule d'autres qu'on ne pouvait énumérer.

Madame Roubert avait écouté en tricotant; elle plia les épaules.

— Gage qu avec toutes tes réformes tu ne gagnes pas cent écus, dit-elle.

Marcelle se récria.

— Mettons plus, reprit sa tante : cinq cents francs, si tu veux ! Ne voilà-t-il pas une belle épargne pour faire la dot de ta fille et la position de ton fils?

— Sans compter, ajouta sérieusement mon père, que vous, qui ne pouvez réformer le superflu de votre table, vous voulez enlever le pain quotidien à votre esprit. Il vous faut le même luxe, et vous l'exigez à moindre prix de ceux qui le fournissent; vous trouvez enfin plus facile d'économiser sur les instituteurs de vos enfants que sur vos voitures et vos chevaux !

Marcelle changea de visage et voulut se défendre; mon père lui prit la main :

— Ne t'excuse pas, chère fille, dit-il en la baisant au front; la réflexion t'a manqué, non la bonne volonté; mais combien d'autres font ce que tu proposes ! Depuis la grande dame qui, en carême, dînait comme d'habitude, mais faisait jeûner sa maison pour le rachat de ses péchés, combien de gens ont voulu les bénéfices sans les charges de la réforme ! C'est une des conséquences de la prospérité trop avidement savourée . elle altère en nous le sentiment de la justice; elle nous amollit; nous nous accoutumons à laisser aux autres le fardeau et à le grossir sans mesure. Croyez-moi, enfants, n'économisez rien si l'économie doit être prise sur

le salaire du travailleur et non sur vos plaisirs ou sur vos vanités.

Il fallut s'arrêter à ce parti et faire face aux ruineuses habitudes par lesquelles nous nous étions laissés envahir.

Au reste, la dépense d'argent n'était point la pire ; celle de liberté, de temps et de santé, me pesait bien davantage. Les visites à faire ou à recevoir ne nous laissaient plus aucun moment à nous-mêmes. Il avait fallu renoncer aux veillées de famille ; mon père et la tante Roubert ne nous voyaient plus qu'en passant.

Je sentais que nous nous désaccoutumions de l'intimité. Pour satisfaire au monde nous négligions nos devoirs ; tout ce qu'on accordait aux connaissances, on le prenait aux amis. La correspondance avec les Hubert, d'abord active, s'était bien vite ralentie de notre côté. Justin, livré aux mêmes méditations, continuait à m'écrire de longues lettres dans lesquelles il discutait toujours les grands problèmes qui nous avaient passionnés autrefois ; mais je lui répondais en courant comme un homme qui a trop d'affaires pour s'occuper de son âme et de l'humanité. Laure, de son côté, racontait à Marcelle leurs promenades, leurs lectures, les progrès de sa fille, et lui demandait sur nos enfants et nous des détails qu'on n'avait jamais le temps de lui donner.

Le souvenir de ces tendres amis allait ainsi se perdant dans le tourbillon de notre vie mondaine. Peu à peu, et sans que nous en eussions nous-mêmes conscience, leur tendresse devenait un embarras ; nous ne la portions déjà plus comme une couronne, nous la traînions comme une

chaîne. Honteuse infirmité de l'âme humaine, que toute continuité fatigue, et où rien ne dure ! Nous formons le plus doux, le plus bel attachement ; nous lui donnons tout, nous en recevons tout ; il semble devenu une part inséparable de notre vie, et, pendant cette ferveur même, l'oubli tisse silencieusement sa toile dans un coin de notre cœur. Vienne une distraction forcée, une absence qui détourne notre attention de cette sainte amitié ; quand nous la chercherons de nouveau, elle aura subi le sort de ces épitaphes que la mousse gagne lentement et finit par effacer !

Nous n'en étions point encore là avec les Hubert, mais nous y tendions. Aucun d'eux pourtant ne semblait le soupçonner. Leurs lettres avaient toujours la même expansion. A leurs yeux, notre négligence constatait notre servitude ; ils ne s'en plaignaient pas, ils la plaignaient.

Leur seul murmure était contre la séparation ; ils ramenaient sans cesse l'espérance de nous revoir, ne fût-ce qu'une heure : c'était leur entretien favori, le rêve de la promenade et du foyer ! Une circonstance inattendue sembla devoir le réaliser.

Le comte de Noirtiers se trouva retenu par la goutte à son château. Il ne pouvait songer à me rejoindre, comme d'ordinaire, aux *Fresnaies* pour m'indiquer les travaux de l'année, et c'était chose longue et difficile à traiter par lettres ; il m'écrivit son embarras en me proposant, pour tout arranger, de venir passer chez lui, en famille, une partie des vacances.

Les Hubert en l'apprenant poussèrent des cris de joie.

La route qui conduisait au château de Noirtiers ne passait qu'à quelques lieues de leur bourg; il suffisait d'un détour pour que nous pussions nous réunir. Les chambres étaient déjà préparées à notre intention; du matin au soir on ne parlait plus d'autre chose; Justin avait fermé ses livres et Laure oubliait les leçons de Renée.

Cette chaleur d'espérance nous jeta dans une véritable perplexité. Le comte nous pressait; sa voiture devait venir nous prendre en poste; une halte au milieu du voyage dérangeait tous nos plans. Le détour à faire pour se rendre au bourg habité par nos amis était d'ailleurs de plusieurs lieues; on nous parlait de routes de traverse difficiles et embrouillées; j'entrevoyais des embarras de tout genre : aussi, après en avoir délibéré avec Marcelle, il fut convenu que nous nous excuserions sur la nécessité d'arriver à jour fixe au château de Noirtiers. L'entrevue, si elle pouvait avoir lieu, devait être remise à notre retour.

Cette possibilité, que nous n'avions mise en avant que comme une consolation, fut accueillie comme une promesse. Justin et Laure ne cherchèrent point à examiner si notre empressement égalait le leur. Incapables de soupçonner des amis, ils ajournèrent le bonheur qu'ils s'étaient promis avec la bonne grâce indulgente et tendre à laquelle ils nous avaient accoutumés.

Mais l'embarras n'était que reculé pour nous. Lorsqu'il fallut repartir de chez le comte, les mêmes motifs qui nous avaient déjà déterminés nous engagèrent à éviter le détour proposé. Nous prétextâmes cette fois la santé de Claire, qui

nous préoccupait réellement depuis quelque jours, et, voulant racheter notre manque de parole, nous écrivîmes tous deux cette fois plus longuement et avec plus de tendresse.

Au fond, nous étions mécontents de nous-mêmes. Nous évitions de prononcer les noms de Justin et de Laure. Pour ma part, j'avais hâte de dépasser le village où nous eussions dû quitter la grande route pour les visiter. Quand notre postillon le nomma en nous le montrant de loin, je ne pus me défendre d'un battement de cœur. Il était encore temps de revenir sur notre résolution; comme César, j'étais arrivé aux bords du Rubicon! mais je me roidis comme lui contre les remords, et je laissai les chevaux galoper.

Nous atteignions déjà les premières maisons, quand nous aperçûmes un petit chariot découvert qui accourait vers nous dans un tourbillon de poussière; tout à coup un cri part, le chariot s'arrête, le nuage de poudre retombe, et j'aperçois monsieur et madame Hubert qui se précipitaient à terre.

Le saisissement me coupa d'abord la parole; Marcelle se remit plus tôt que moi. Laure l'avait prise dans ses bras, puis quittée pour ses enfants, puis de nouveau embrassée. Toutes deux pleuraient et riaient à la fois; les questions se succédaient, se croisaient sans laisser place aux réponses; enfin la première émotion se calma, et l'on put s'entendre.

A la réception de notre lettre, monsieur et madame Hubert avaient eu la même pensée. Puisque nous ne pouvions venir jusqu'à eux, c'était à eux de venir jusqu'à nous. Il

ne serait point dit que, par leur faute, ils se seraient privés du bonheur de revoir des amis! La petite charrette de l'épicier avait été aussitôt louée; on était parti, abandonnant tout le reste, et depuis trois heures on voyageait sous le soleil. Ils étaient couverts de sueur et blancs de poussière, mais remerciaient Dieu, puis qu'ils avaient pu arriver à temps pour nous embrasser au passage!

Tant d'indulgence et une amitié si dévouée m'attendrirent. Je comparai, avec confusion, notre conduite à celle de Laure et de Justin. La crainte de légers embarras nous avait fait renoncer à les voir, et eux avaient tout bravé pour venir. Je rougis en comparant notre brillant équipage à leur petit chariot poudreux, et, pris d'un sincère remords, je m'écriai :

— Non, vous ne serez point venus en vain nous chercher jusqu'ici, et nous ne nous séparerons pas après cet embrassement de passage. Chers et précieux amis! tout est moins pressé que de vous voir. Que Laure prenne ma place; je remonte avec Justin dans le chariot; nous voulons vous reconduire.

— Et vous nous resterez? s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

— Jusqu'à demain.

Justin me prit les mains, tandis que Laure se jetait dans les bras de Marcelle.

— Ah! ma fille pourra donc vous embrasser, s'écria-t-elle; vite, vite, en route; c'est du bonheur que nous lui volons.

Le voyage fut charmant : nous suivions des chemins infréquentés, où le bruit des roues s'éteignait sur l'herbe. Hubert avait repris nos entretiens d'autrefois : c'était toujours le même dévouement aux hommes, avec la même sérénité patiente. Ramenée par lui dans son ancienne atmosphère, mon âme se réveilla aux grandes aspirations, et, lorsque nous arrivâmes, j'avais retrouvé quelques-uns de mes enthousiasmes de jeunesse.

Renée accueillit nos enfants comme Laure et Justin nous avaient accueillis nous-mêmes. La journée ne parut point durer une heure. Nous dînâmes sous une tonnelle, dans un jardin cultivé à la paysanne, où l'on entendait le bourdonnement des ruches mêlé au gazouillement d'un ruisseau. La veillée se prolongea sous les étoiles ; enfin il fallut se séparer.

Les chambres auxquelles on nous conduisit étaient évidemment les plus belles du logis ; mais Claire et Léon, accoutumés au luxe de la ville et du château de Noirtiers, ne furent frappés que de la pauvreté de l'ameublement ; moi-même j'en éprouvai une sorte de serrement de cœur dont je fis part à Marcelle ; elle me regarda avec surprise.

— Ne reconnais-tu donc pas tout ce qui t'entoure ? demanda-t-elle ; ce sont les premiers meubles de notre jeune ménage rachetés par Justin avant son départ.

J'examinai plus attentivement, et je les reconnus en effet.

Ainsi, ce qui venait de choquer mes regards les avait autrefois charmés, et là où mes enfants n'apercevaient

qu'indigence, nous avions trouvé longtemps la richesse! A quoi donc avait servi la prospérité, sinon à nous rendre le bonheur plus difficile?

Cette idée me saisit, et je restai rêveur près de la fenêtre. Quand Claire et Léon furent couchés, Marcelle vint me joindre; je vis qu'elle aussi était émue.

— Ah! que de leçons en un jour, lui dis-je à demi-voix, et combien le passé fait honte au présent! Que nous reste-t-il des bonnes résolutions de notre jeunesse? Des cœurs refroidis et des besoins factices; l'indépendance des sentiments sacrifiée à la dépendance des choses, la vie transportée du dedans au dehors, l'éclat et le bruit substitués à l'intimité et à la réflexion. Oh! s'il se peut, n'oublions jamais cette journée, Marcelle; défendons-nous assez bien des vanités et de la mollesse pour retrouver sans dédain l'humble mobilier des jeunes années, et tâchons de nous rappeler désormais que tout chemin est assez court, toute voiture assez douce et tout temps assez beau, quand ils conduisent vers un ami!

CHAPITRE XII

RÉFORME. — CHACUN REPREND SON ANCIENNE PLACE. — CLAIRE ET LÉON. — CE QU'ON PEUT VOIR A TRAVERS UNE CHARMILLE. — LES CAUSERIES DU SOIR. — CHOIX DE LECTURES. — LES LIVRES D'ENFANT.

Notre entrevue avec la famille Hubert porta ses fruits. Remis en présence du passé, nous avions mieux senti quel changement s'était fait dans notre vie. Au fond, nos nouvelles habitudes venaient bien moins du choix que des circonstances; nous comprîmes sans peine que la place du travailleur n'était point au milieu de ces inutilités somptueuses, que le cœur n'y perdait pas moins que la bourse, et qu'il était pressant d'en sortir.

Nous avions cru la réforme difficile; il suffit de la vouloir assez sérieusement pour l'accomplir. Ce monde que nous nous figurions impossible à quitter s'aperçut à peine de notre absence. Nous reconnûmes alors que nous y avions été plutôt admis que désirés. Par politesse, on avait laissé l'homme d'affaires passer de l'étude au salon; mais on le laissa repasser, sans y prendre garde, du salon à l'étude. J'avais préparé toutes mes forces pour résister aux ob-

jections et aux prières; j'en fus pour mes préparatifs.

Ce désappointement m'humilia assez pour fortifier ma résolution. Quand je vis qu'on me retenait si peu, je mis mon amour-propre à me retirer plus vite. Marcelle, qui partageait tout bas mon dépit, ne manqua pas de m'encourager. La calèche fut vendue, les grands dîners supprimés, le domestique averti de se placer ailleurs, les soirées interrompues. Nous gardâmes seulement la maison où les clients avaient l'habitude de venir.

Tout cela se fit d'abord un peu par sagesse et beaucoup par humeur. Retombés dans le calme de la vie intérieure, nous éprouvâmes, au premier moment, une sorte de langueur ennuyée : les plaisirs du monde ont ce danger; ils ne peuvent satisfaire et dégoûtent des autres. Accoutumé aux liqueurs enivrantes, on ne trouve plus de saveur à l'eau des sources!

Il fallut quelque temps pour nous réhabituer au foyer domestique. Lui-même devait d'ailleurs se reconstituer. La vie du dehors avait insensiblement altéré les relations de famille; on s'était vu plus rarement, on avait à renouveler connaissance, à reprendre une ancienne place.

La tante Roubert retrouva bientôt sa petite chaise basse où elle se remit à tricoter; mon père recommença ses promenades de la porte à la fenêtre, écoutant, sans en avoir l'air, tout ce qui se disait, et jetant, de loin en loin, à travers l'entretien, un mot qui était une lumière, un sourire qui semblait une récompense. Les enfants furent plus difficiles à ramener.

Un peu négligés pendant la phase mondaine que nous venions de traverser, ils avaient cherché en dehors de nous leurs distractions. Détourné par le monde et les affaires, j'avais entrevu, plutôt que pénétré, ces deux natures; le frère et la sœur ne s'étaient guère présentés à moi qu'aux heures du repos, le sourire sur les lèvres; j'avais besoin de les voir plus longuement et de plus près.

Nous avions au fond du jardin un berceau particulièrement consacré à leurs amusements et à ceux des enfants du voisinage admis dans leur familiarité. Un jour que nous étions assis, mon père et moi, sous une tonnelle qui n'en était séparée que par une cloison de verdure, et d'où nous entendions tous leurs ébats, mon père cessa tout à coup de prendre part à notre entretien. Je suivis son regard qui plongeait à travers la charmille dans le berceau voisin, où j'aperçus Claire et Léon; tous deux venaient de quitter le groupe d'enfants qui les rappelait.

— Non, non, répondait Léon (évidemment en désaccord avec le reste de la troupe); j'aime mieux jouer tout seul.

— Parce qu'on ne veut pas faire ta volonté? demanda une voix.

— Oui.

Il s'éleva une protestation générale.

— Voyez-vous le nouveau César! reprit celui qui avait déjà parlé; il faut qu'il soit le maître partout. Obéissez donc, vous autres, au conquérant des Gaules et au vainqueur de Pompée!

Un éclat de rire retentit; Léon haussa les épaules et se rapprocha de nous en faisant tourner la corde qu'il tenait à sa main.

Claire, qui l'avait suivi par habitude, lui demanda ce qu'il allait faire.

— M'amuser! répliqua Léon, qui s'approcha des tilleuls.

— Mais comment?

— Tu vas voir.

Tout en parlant, il commençait à attacher sa corde à deux arbres plantés l'un vis-à-vis de l'autre.

— Tu veux faire une balançoire! s'écria Claire; il ne faut pas, Léon; on nous le défend.

Son frère continua, comme s'il n'avait pas entendu; elle renouvela son opposition et répéta tous les motifs invoqués par sa mère.

Léon sifflotait un air de contredanse en achevant son escarpolette, sur laquelle il s'assit en triomphe et qu'il commença à faire voltiger parmi les feuillages. Sa sœur recula épouvantée.

— Léon, descendez tout de suite! s'écria-t-elle; vous allez vous étourdir.

— Pourquoi pas, si j'y trouve mon plaisir? répondit le petit garçon en élargissant de plus en plus la projection de la balançoire.

— Arrêtez! répétait Claire..... la corde va casser.

— Elle est trop solide pour cela, ma chère.

— Mais si vous tombez?

— Cela me regarde.

—Non, je ne veux pas, reprit la sœur, qui frappa du pied presque en pleurant. Léon, finissez tout de suite; maman vous a dit que c'était trop dangereux.

—Eh bien! après? répliqua Léon en se dressant à force de poignets pour se mettre debout sur l'escarpolette. Quand on s'exposerait à un peu de mal... pour s'amuser...

—Et si maman le savait! Léon, vous ne pensez pas qu'elle peut venir!

—Si elle vient, elle grondera..... elle me punira, dit le petit garçon dont les phrases étaient entrecoupées par les oscillations rapides de la balançoire; j'aime mieux ça que d'obéir.... Il n'y a de plaisir que lorsqu'on fait sa volonté.... Vois, vois comme je monte haut.

A chaque balancement il allait, en effet, se perdre dans les feuilles, et l'effroi de Claire augmentait à mesure. Elle passa des avertissements aux prières et des prières aux larmes; mais Léon trouvait évidemment à la tourmenter un méchant plaisir. Moitié par bravade, moitié par enivrement, il accélérait toujours davantage les mouvements de l'escarpolette avec mille taquineries mêlées d'exclamations joyeuses.

—Regarde, regarde, criait-il en riant; me voilà encore plus haut.... avec les petits oiseaux!... Veux-tu des fleurs de tilleul? Tiens, je les abats avec mes pieds. —Et comme témoignage, il faisait pleuvoir sur la chevelure de Claire une neige de pétales parfumés. — Voilà que je touche aux grandes branches.... Les feuilles me caressent les joues.... Ah! si tu savais quelle odeur douce... et quelle fraîcheur!...

J'aime encore mieux cela que d'aller à cheval au galop.....

A mesure qu'il parlait, les pleurs de Claire devenaient moins bruyants; ses yeux suivaient les courbes décrites par la balançoire. Insensiblement à l'épouvante succédaient l'intérêt et la curiosité; l'assurance de Léon finissait par la rassurer. Elle cessa de lui rappeler la défense de sa mère pour l'interroger.

— Tu es bien sûr qu'il n'y a pas de danger? demanda-t-elle en essuyant ses yeux et se rapprochant.

— Ne vois-tu pas que la corde est trop forte pour casser? répondit son frère qui ralentit les oscillations.

— Et..... tu dis..... que c'est bien amusant!

— On se sent voler dans l'air comme les hirondelles.

Elle se rapprocha davantage.

— Mais on peut aller aussi doucement qu'on veut, pas vrai?

— Tiens, regarde, dit Léon qui s'était rassis et n'imprimait plus à la corde qu'un léger mouvement.

Elle l'arrêta d'une main.

— Me promets-tu de ne pas balancer plus fort que je ne demanderai, Léon? dit-elle avec une sorte d'hésitation un peu honteuse.

— Ah! tu veux bien essayer maintenant, reprit son frère en riant; eh bien! moi, je ne veux plus.

— Je t'en prie.

— Non, non, maman l'a défendu, continua-t-il en imitant avec ironie le ton qu'avait pris sa sœur un peu auparavant, et faisant mine de détacher la corde des tilleuls.

— Rien qu'un moment, Léon, reprit Claire avec insistance.

— Impossible, reprit-il, cela t'étourdirait.

— J'irai bien doucement.

— N'importe, tu pourrais tomber.

— Puisque tu dis que c'est si amusant.

— Oui, mais tu as donc oublié que c'est désobéir.

— Ah! vous êtes insupportable, Léon! s'écria-t-elle avec dépit; toujours vous me refusez, toujours vous me contrariez : c'est méchant à vous, allez, bien méchant.

Ses yeux s'étaient remplis de nouvelles larmes; Léon éclata de rire et alla la prendre par la main.

— Allons, viens, dit-il; tout à l'heure elle pleurait parce que j'ai attaché la corde, et maintenant voilà qu'elle repleure parce que je veux la détacher. — Oh! ces filles, elles nous prêchent l'obéissance jusqu'à ce qu'elles aient envie de désobéir! — Voyons, es-tu assise! — Oui. — Maintenant le reste va tout seul.

Il imprima à la corde une impulsion qui lui fit décrire un cercle assez large pour que Claire s'y cramponnât des deux mains avec un cri. Mais le premier moment de surprise passé, elle se rassura; les rires succédèrent aux exclamations d'effroi. Bientôt, exaltée par le chatouillement d'un péril qu'elle se sentait le courage de braver, elle demanda à Léon de précipiter le mouvement de l'escarpolette, et sa hardiesse ne fit que grandir.

Les yeux brillants, le visage enflammé et sa chevelure défaite flottant au vent, elle poussait des cris de joie en

répétant toujours : — Plus fort ! plus fort ! jusqu'au moment où, effrayé moi-même de son audace, je crus devoir intervenir.

Les deux enfants, surpris dans l'ardeur de la désobéissance, en demeurèrent d'autant plus déconcertés. Je me contentai d'une rapide réprimande, après laquelle je les renvoyai à Marcelle. Mais, resté seul avec mon père, je le regardai d'un air soucieux. Il plia les épaules.

— Tu avais besoin de mieux connaître les deux enfants, dit-il ; remercie Dieu qui vient, selon l'expression de l'Évangile, « de t'accorder un signe. » A toi maintenant de le comprendre.

— Hélas ! il est trop clair pour laisser aucun doute, repris-je ; le signe, comme vous l'appelez, a été double : il a révélé chez Léon, avec la tyrannie qui impose le joug aux autres, l'audace qui le refuse pour soi-même ; chez Claire, avec la droiture native qui comprend le devoir, la mobilité qui le fait mettre en oubli. Celui-là annonce le despote ou le révolté ; celle-ci l'esprit changeant et la volonté impuissante. Que faire pour approprier à la vie ces deux natures dont l'une reçoit toutes les impulsions, tandis que l'autre veut les donner toutes ? Comment atteler au chariot de la nécessité cette chèvre capricieuse qui va où l'attire chaque touffe d'herbes, et ce sanglier qui suit la ligne droite de sa passion à travers les fondrières et les halliers ?

— Observe, tu l'apprendras, répondit mon père. Au milieu du bruit et des éblouissements du monde, tu n'avais eu le temps ni d'écouter ni de voir ; revenu à ton foyer, tu

apprendras à le régler. Ce qui t'arrive aujourd'hui est l'histoire de la plupart des hommes : à force de n'habiter que les dehors, ils demeurent étrangers à toute chose ; les êtres près desquels ils vivent sont pour eux des livres fermés dont ils ne connaissent que le titre et le format. — Comment n'ignorerait-on pas sa famille quand on s'ignore le plus souvent soi-même ?

Je tâchai de me rappeler ces paroles. L'heure de la surveillance sérieuse était venue pour Claire et pour Léon. Le nouvel aspect sous lequel tous deux s'étaient révélés à moi fut comme une première clarté ; en regardant jusqu'au fond de ces caractères, je sentis quels devoirs m'étaient imposés et quelles difficultés m'attendaient.

Marcelle, à qui je communiquai mes remarques, partagea mes appréhensions. Il fut décidé que les deux enfants seraient tenus plus rapprochés de notre âme, dans une communauté plus constante de sentiments, d'occupations et de plaisirs. Le cercle de la famille s'élargit pour les admettre ; on leur y réserva non-seulement une place pour s'asseoir, mais une part d'importance et d'entretien.

La veillée se divisa en deux portions, dont la première leur fut presque exclusivement consacrée. Jusqu'au moment où ils venaient nous tendre leurs fronts pour l'adieu du soir, Marcelle et moi nous nous faisions petits afin de mieux entendre et d'être mieux entendus ; toute liberté était laissée à la causerie. Devenus leurs interlocuteurs, nous nous efforcions de reprendre, dans cette heure de camaraderie, tout ce que nous avait fait perdre, dans la journée,

le rôle obligé de maître : c'était alors que les cœurs s'ouvraient, que l'on se laissait aller à dire tout haut ce que, dans les heures précédentes, on avait pensé tout bas ; les deux enfants se confessaient à leur insu, non-seulement dans leurs aveux, mais dans leurs espérances. L'important était de ne jamais s'armer plus tard contre eux de ces confidences involontaires, de conserver à cette heure libre son caractère de *trêve de Dieu* entre les deux éternels ennemis, l'élève et l'éducateur.

Nous nous y appliquâmes avec un soin tout particulier. Admis chaque soir, sans défiance, dans l'intimité du frère et de la sœur, nous pûmes pénétrer peu à peu tous les mystères de ces natures encore confuses, voir où se formait le point obscur qui, dans l'avenir, pouvait se grossir en orage, et le prévenir en dissipant la nuée menaçante.

Nous avions pour cela, outre les enseignements indirects de la causerie, ceux plus frappants qui résultaient des lectures du soir.

On a tout dit sur l'importance de ces repas intellectuels faits ensemble au foyer domestique, et destinés à créer, par la communauté des émotions, un même tempérament moral Mais le choix des aliments demande ici une singulière prudence ; de toutes les hygiènes, celle des âmes est à la fois la plus importante et la plus difficile. Pour elle, ne pas aider la nature, c'est la corrompre ; car tout ce qui ne fortifie pas énerve, tout ce qui n'assure pas la santé appelle la maladie. Rien n'est indifférent dans cette culture délicate où la moindre graine malfaisante tombée au coin

le plus caché du cœur, lève subitement, grandit et étouffe la moisson !

Par malheur, pour nous aider dans cette tâche, les livres manquaient. Je fouillai en vain ma bibliothèque et celle de mon père ; partout je trouvai l'art séparé de la morale quand il n'en était pas ennemi ! Amoureux exclusif de la beauté, je le voyais, comme Phidias, attaché à la forme, sculptant indifféremment le vice ou la vertu en splendides images, toujours à la recherche de ce qui plaît plutôt que de ce qui convient, et moins occupé d'améliorer que de séduire.

Si je réussissais à trouver, de loin en loin, quelques pages sans taches, Claire et Léon ne pouvaient les comprendre qu'avec un commentaire. Il fallait expliquer ce qu'on ne pouvait leur lire, suppléer à leur ignorance, les guider par la main à travers mille allusions ou mille finesses, et transformer ainsi, malgré soi, un divertissement en leçon.

Averti par leur ennui distrait, je renonçais alors aux chefs-d'œuvre dont les perspectives s'enfonçaient trop loin pour leurs regards, et je revenais aux horizons bornés des œuvres enfantines.

Mais alors c'était moi que l'impatience gagnait à mon tour. Engagé avec eux dans ces routes banales où les aspects se répètent sans cesse, dont les rencontres sont d'avance connues, et qui conduisent au bien par le lieu commun et l'ennui, je m'arrêtais malgré moi, mécontent du livre, et inquiet du plaisir qu'y prenaient les enfants. Tout à l'heure ils étaient fatigués de regarder trop haut, maintenant je m'irritais de les voir regarder si bas.

J'interrogeais en vain tous ceux qui auraient pu m'éclairer; nos amis Hubert eux-mêmes ne m'indiquèrent que peu de volumes. « Ne cherchez pas une bibliothèque pour l'enfance ni même pour la jeunesse, m'écrivait Justin; sauf quelques rares et brillantes exceptions, les écrivains d'élite ont dédaigné la gloire de former des hommes. Le monde intellectuel *a ses bonnes d'enfants* auxquelles les jeunes esprits sont abandonnés. On leur demanderait en vain la perspicacité qui devine les instincts, la finesse qui les dirige, l'élévation qui les ennoblit. Les préjugés sont leurs lumières, les habitudes leurs principes, et elles enseignent la morale comme le maître à danser enseigne l'élégance; excusables, du reste, parce que, semblables aux Juifs qui crucifiaient le Christ, la plupart d'elles *ne savent ce qu'elles font!* Un jour viendra sans doute où de plus dignes conseillers seront donnés aux générations naissantes. On comprendra, je l'espère, que, pour le premier allaitement des âmes comme pour celui du corps, aucune nourrice n'est trop robuste, trop saine, ni trop diligente. Alors les grands esprits et les grands cœurs ne dédaigneront pas de se faire les pères nourriciers de l'avenir, et ils *laisseront aussi venir vers eux les petits enfants.* »

Lorsqu'à force de recherches je réussis pourtant à former une petite collection de volumes que j'aurais pu donner à Claire et à Léon, comme des amis sûrs qu'on ne surveille plus, un nouveau scrupule m'arrêta.

Parmi ces livres, les uns renfermaient des enseignements présentés sous une forme directe et positive; les autres ra-

contaient des aventures d'où la leçon ne ressortait que secondairement. Ceux-ci s'adressaient au sentiment par l'imagination, ceux-là à la conscience par la raison. L'un et l'autre avaient leurs avantages comme leurs inconvénients. La lecture des premiers était plus difficile, et la fatigue pouvait en annuler l'effet; dans les seconds le charme romanesque de la forme faisait souvent oublier le but. En laissant aux enfants la liberté du choix, il était évident que chacun d'eux éliminerait les volumes les moins attrayants pour ne prendre que ceux qui flattaient sa fantaisie. Au lieu d'un contre-poids, la lecture deviendrait ainsi une excitation; elle exagérerait ce qu'elle devait équilibrer.

En s'adressant à des facultés différentes, ces livres se complétaient l'un par l'autre et ne pouvaient être impunément séparés. Le difficile était de les faire accepter, sinon avec un goût égal, au moins avec une suffisante sympathie. Le seul moyen pour cela était de ménager les lectures, d'en faire non un droit, mais une récompense.

J'eus le bonheur de le comprendre et d'y tenir la main. Grâce à cette sobriété, Marcelle et moi nous pûmes prolonger les distractions de l'hiver; nous pûmes davantage. Dans la variété des leçons que renfermait notre collection, il était presque toujours facile d'en trouver une appropriée aux besoins du moment. Chaque faute commise dans la journée recevait ainsi sa réprimande détournée, et le précepte ou l'exemple était d'autant mieux senti qu'il arrivait au moment de trouble qui précède le repentir.

Au reste, les remords du frère et de la sœur différaient

comme leurs caractères. Chez Léon, le regret, toujours combattu par l'orgueil, conservait la mauvaise grâce d'une révolte; il luttait pied à pied, ne convenant de son tort qu'à demi, restait irrité contre l'occasion de sa faute, et en voulait quelque temps à ceux qu'il avait offensés. Mais, au fond, cette mauvaise humeur elle-même constatait le vif sentiment de sa culpabilité; moins mécontent de lui, il eût été plus content des autres. Si la roideur de son caractère lui ôtait le charme du repentir, elle lui en laissait tous les bénéfices. Il n'avouait point la faute, mais il évitait d'y retomber.

Claire, au contraire, s'accusait avec tant de bonne foi et s'abîmait dans de tels repentirs que le reproche finissait toujours par des consolations. On eût vainement essayé à garder contre elle sa colère: l'humilité et la sincérité de sa pénitence vous désarmaient; agenouillée si bas, on ne pouvait songer qu'à la relever. Tout finissait bien vite par un pardon attendri et des promesses suppliantes; mais la même mobilité qui l'avait ramenée l'égarait de nouveau; facile au regret, elle ne l'était pas moins à la récidive; la faute pleurée devenait bientôt une faute oubliée, et elle y retombait pour la pleurer encore! Aussi la disgracieuse rudesse de son frère me rassurait-elle plus que sa soumission. Des défauts qui le faisaient souffrir et lui aliénaient les cœurs devaient le conduire, tôt ou tard, à un effort victorieux, tandis que ceux de Claire, qui n'amenaient qu'un rapide orage après lequel elle se sentait plus heureuse et mieux aimée, me semblaient à jamais incurables.

CHAPITRE XIII

LEÇONS PRATIQUES DE LA TANTE ROUBERT. — HISTOIRE DE M. LE MARQUIS DE NIHIL ET DE SA SŒUR, MADEMOISELLE DE NIHILETTE. — PROMENADE D'HIVER.

Notre nouveau genre de vie avait, comme je l'ai dit, ramené à notre foyer mon père et la tante Roubert. Tous deux avaient repris, dans notre intérieur, le rôle du chœur dans les tragédies antiques : mon père était la voix poétique de la sagesse; madame Roubert la voix plaisante du bon sens.

Elle trouva un jour Marcelle qui faisait lire à Claire et à Léon une historiette remplie de détails rustiques qu'elle s'efforçait de commenter pour leur instruction; la vieille tante laissa aller jusqu'au bout; mais, quand le livre fut refermé et le couple d'enfants parti, elle interrompit brusquement son tricot.

— Tu veux donc apprendre tout à tes enfants? demanda-t-elle.

— Nullement, répliqua Marcelle; mais je ne veux pas que le monde soit pour eux une série d'hiéroglyphes dont

ils chercheront en vain le sens. Il faut qu'ils comprennent ce qui se fait dans la société où ils vivent, qu'ils connaissent la part de travail de chacun, afin qu'ils en sentent l'utilité et qu'ils s'en montrent reconnaissants.

— Très-bien, reprit madame Roubert; mais veux-tu que je te dise... Il me semble que tu t'y prends comme un manchot à ramer des pois.

— En quoi donc?

— En ce que tu te donnes beaucoup de mouvement pour rien. Que signifie toute cette histoire où l'on raconte à tes enfants ce que c'est qu'une charrue; comment on rouit le chanvre, et le moyen de faire des fromages mous? Gage qu'ils n'y ont pas compris un mot, malgré tes planches de dessins et tes petits bonshommes?

— Ils saisiront mieux à une seconde lecture.

— C'est inutile; je me charge de leur enseigner tout cela de manière à en remontrer à l'auteur du livre.

— En leur expliquant?

— Non, en leur montrant! Tu sais que je n'ai guère lu, moi. De mon temps, la bibliothèque d'une femme de ménage se composait de la *Journée du Chrétien*, du *Parfait Cuisinier*, et d'un *Recueil de Chansons*. Mais on apprenait ce que les imprimés n'enseigneront jaamis : à regarder! Maintenant vous renfermez tout en volumes et dans de petites boîtes ; on met le monde sous verre pour les enfants; on leur apprend à jouer au petit ménage avec la création! Conduisez-les plutôt la voir! Montrez-leur la charrue dans le sillon, le chanvre à la mare et la laitière

à l'étable. Ce sera bien plus simple, vois-tu, et, selon mon idée, plus chrétien; car les livres sont l'ouvrage des hommes, au lieu que les choses sont l'ouvrage du bon Dieu!

Le premier jour de congé, madame Roubert tint sa promesse; elle vint chercher les enfants, et partit avec eux pour la ferme qui lui fournissait son beurre et son lait.

Nous pûmes juger, le soir même, par tout ce que nous racontèrent les enfants, du résultat de cette première excursion dans le monde pratique. Léon avait essayé à labourer sous la direction du fermier; Claire commençait à savoir traire, et tous deux avaient vu faire les meules de froment et battre l'avoine.

La tante avait réussi à attirer leur attention sur ce qu'ils avaient aperçu par un conte qu'ils répétèrent plusieurs fois en se reprenant et se complétant l'un l'autre.

C'était l'histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, tous deux élevés noblement à ne rien faire, si ce n'est de la tapisserie et des nœuds d'épée.

Or M. le marquis de Nihil et mademoiselle de Nihilette ayant atteint quatorze et quinze ans furent conduits loin de Paris, au château de leur tuteur, car tous deux étaient orphelins. Comme c'était la première fois qu'ils apercevaient la campagne, ils furent bien surpris de voir des routes sans pavés, des terres où l'on cultivait autre chose que des tulipes, des moutons qu'on ne conduisait point par des rubans roses, et des arbres qu'on n'avait pas taillés en forme de perruques.

Mais ce fut un bien autre émerveillement quand ils ar-

rivèrent chez leur tuteur, où ils apprirent qu'il fallait semer du blé pour manger des pains mollets, qu'on n'avait point de lait sans herbe et que le vin ne coulait pas des ceps de vigne à la clef, comme il coule du tonneau. Tous deux se promenaient avec stupéfaction au milieu des grandes prairies que n'encadrait aucune balustrade de fer, et le long d'une belle rivière où il n'y avait ni quais ni boutiques.

Ils arrivèrent ainsi un matin, en se communiquant leurs réflexions, jusqu'au bord d'une petite crique dans laquelle flottait une jolie barque verte dont l'avant se courbait en cou de cygne. Le marquis de Nihil, qui se rappelait avoir passé la Seine, au-dessus de Saint-Cloud, dans un bateau presque pareil, y entra sans balancer, et mademoiselle de Nihilette le suivit, par respect pour son aîné. Mais le canot était mal attaché à la rive, la secousse délia la corde, et voilà qu'il se mit à descendre la rivière avec le courant.

Vous devinez l'étonnement et l'effroi de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette ! Celle-ci se mit à crier, comme c'était son habitude, toutes les fois que les choses n'allaient pas à sa fantaisie, et le marquis mit la main à la garde de son épée comme devait le faire, lui avait-on dit, tout gentilhomme contrarié ; mais, voyant que la barque n'en descendait pas moins au fil de l'eau, il se décida à prendre de préférence un aviron qu'il aperçut sur les bancs.

Par malheur, M. le marquis de Nihil, qui connaissait très-bien le blason et qui dansait le menuet dans la perfec-

tion, ne savait point de quel côté prendre une rame ; aussi toutes ses tentatives furent inutiles. Il ne réussit qu'à faire tourner deux ou trois fois le bateau sur lui-même et à le conduire au milieu du courant.

Celui-ci les emporta alors plus rapidement, et, comme la rivière s'élargissait, ils perdirent tout à fait l'espoir d'obtenir du secours de l'une des rives.

M. le marquis se borna donc à laisser là sa rame et à s'asseoir à l'avant de la barque, l'air triste et penaud, tandis que mademoiselle de Nihilette continuait de pleurer à l'arrière, pour faire quelque chose.

Ils arrivèrent ainsi à une grande île qui divisait la rivière en deux bras, et, comme la barque s'arrêta dans les saules, ils furent naturellement portés à terre, où tous deux sautèrent, à leur grand contentement.

Après avoir attaché la corde du bateau à un arbre, ils se mirent à parcourir l'île dans l'espoir d'y trouver un bureau de poste où ils pourraient écrire à leur tuteur de les envoyer chercher ; mais ils en firent le tour sans rencontrer autre chose que des troupeaux de vaches et de brebis, des poules qui picoraient dans l'herbe, et une maison où il n'y avait personne.

Tous deux furent persuadés qu'ils venaient d'aborder une île déserte, comme celles qu'avait autrefois visitées le capitaine Cook, et qu'ils étaient condamnés à y vivre sans autre ressource que leur génie.

Cette perspective épouvanta mademoiselle de Nihilette ; mais M. le marquis, jaloux de soutenir l'honneur de son

nom, montra plus de courage et s'efforça de la rassurer.

— Ne vous désespérez point trop, mademoiselle ma sœur, dit-il gravement à la jeune pensionnaire ; j'ai quelque idée qu'avec de la patience et de l'industrie nous pourrons pourvoir à notre subsistance. Ces vaches doivent fournir le lait en abondance ; il est probable que les poules de cette île pondent à peu près comme celles des pays civilisés, et j'ai aperçu dans la maison abandonnée un sac de cette farine blanche avec laquelle la gouvernante de notre tuteur prétend qu'on peut faire du pain. Voyons donc à profiter de ces misérables ressources, et ne balançons pas à nous servir nous-mêmes, puisque les valets et les servantes sont restés au château.

Mademoiselle de Nihilette tomba d'accord que c'était le seul parti à prendre ; mais, quand il fallut en venir à l'exécution, on ne pouvait avoir de lait des vaches sans les traire, et, outre qu'aucun d'eux ne savait comment s'y prendre, ces grandes bêtes cornues les épouvantaient. Cependant M. le marquis finit par faire de nécessité courage ; il tira résolûment son épée à poignée d'acier, s'avança vers la vache la plus rapprochée, et la menaça de mort si elle refusait de livrer son lait ; mais la vache tourna tranquillement sur lui son regard doux et absorbé en continuant à ruminer ; si bien que M. de Nihil fut obligé de remettre son épée au fourreau.

Il ne fut pas plus heureux avec les poules, qui s'éparpillèrent en gloussant à son approche.

Quant à mademoiselle de Nihilette, qui était entrée dans la

maison, elle allait de la porte à la fenêtre sans plus de succès. Elle avait bien retrouvé le sac de farine aperçu par son frère, mais elle ignorait comment on pouvait en faire du pain ; elle voyait bien un large quartier de lard fumé suspendu à la poutre, mais elle se demandait ce que ce pouvait être. Le foyer était d'ailleurs refroidi, et elle ne connaissait d'autre moyen de rallumer les feux éteints que d'appeler sa mie Catherine.

Pendant ce temps, les heures s'écoulaient et la faim se faisait sentir. M. le marquis commençait à avoir une moue piteuse qui nuisait singulièrement à sa dignité, tandis que mademoiselle de Nihilette s'était remise à pleurer et à se moucher, ce qui, dans les circonstances difficiles, était, comme nous l'avons déjà dit, sa ressource ordinaire. Enfin le grand jour commençait à tomber; tous deux sortirent de la maison, comme le loup sort du bois, et recommencèrent à chercher quelque chose qui pût se manger.

Ils aperçurent bien des noyers et des châtaigners chargés de fruits; mais les châtaignes étaient cachées dans leurs enveloppes hérissées et les noix dans leurs coques vertes, de sorte qu'ils ne purent les reconnaître; leur récolte se borna à quelques merises tombées que les poules s'occupaient à picoter et qu'ils leur disputèrent.

Ils achevaient ce repas d'anachorète lorsqu'une exclamation poussée derrière eux leur fit retourner la tête. Plusieurs hommes et plusieurs femmes venaient de débarquer à quelques pas : c'étaient les fermiers de l'île, qui arrivaient de couper les foins sur les prairies de la grande terre.

M. le marquis de Nihil leur raconta son aventure, et, malgré leur respect, deux ou trois fois ils éclatèrent de rire ; mais ils méritèrent bien vite leur pardon pour cette irrévérence en reconduisant le frère et la sœur à la ferme, où la maîtresse du logis leur servit un excellent goûter, uniquement composé de ce que renfermait l'île, leur prouvant que, *pour profiter des ressources, il ne suffisait pas de les avoir, mais qu'il fallait encore avoir appris à les connaître et à s'en servir.*

Cette historiette, racontée bien plus au long par la grand'tante, avec force âneries de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette, avait excité les enfants à tout regarder et à tout comprendre. Ils ne voulaient pas se trouver, le cas échéant, dans la position de M. le marquis ni de sa sœur ; ils y mirent leur point d'honneur. Il fallut les initier à tous les détails de la ferme, leur en expliquer les travaux, leur montrer ses richesses.

Cette seule excursion les avait plus instruits que tous les petits traités pratiques dont nous les avions jusqu'alors fatigués. Je remerciai vivement madame Roubert, qui promit de n'en point rester là.

Elle voulait les conduire aux moulins de la vallée, chez les forgerons des faubourgs, à la fabrique de papier d'un de nos parents, partout enfin où s'accomplissait quelqu'une de ces transformations de la matière qui sont en même temps la tâche de l'homme, son encouragement et sa gloire. Elle sentait instinctivement, sans chercher à l'expliquer, que la véritable école de l'enfant était là, au milieu de la

sainte et grande bataille de l'industrie humaine contre les forces brutes de la nature. Destiné par Dieu à devenir un soldat du travail, il doit s'y aguerrir dès ses jeunes années, s'accoutumer à l'action, prendre le pas de l'humanité en marche, et concourir, pour sa part, à cette conquête jamais achevée de l'héritage d'Adam.

En même temps que ces enseignements développaient le sens pratique de Léon et de Claire, je m'efforçais d'éveiller leur sens religieux; quand leurs yeux s'étaient arrêtés quelque temps sur les œuvres de l'intelligence, je tâchais de les fixer plus haut sur l'œuvre divine.

Nos promenades m'en fournissaient de continuelles occasions. Je leur montrais la verdure en fleurs, les moissons, les troupeaux, source éternelle de vie qui coule toujours et ne s'épuise jamais; je leur faisais sentir cette palpitation qui vibre derrière toute chose et annonce une puissance cachée; j'ouvrais leur cœur à une reconnaissance attendrie devant ce merveilleux spectacle dont nous devenons le centre partout.

Mais tous deux ne comprenaient qu'à demi. Encore noyés dans ces limbes de l'enfance où l'intelligence n'est qu'un crépuscule, et où l'être ne se dégage qu'à moitié de la matière, ils ressemblaient à des statues dégrossies, dont la tête déjà ébauchée commence à refléter une âme, tandis que le reste du corps demeure enseveli dans le bloc : ce n'était que lentement, à force de soins et de patience, que ce voile grossier pouvait tomber pièce à pièce et faire sortir du rocher deux êtres complets.

Nous étions entrés dans un hiver triste et froid qui avait retenu Claire et Léon, pendant plusieurs semaines, au logis. Voyant un matin que la neige avait cessé de tomber, et que de pâles lueurs entr'ouvraient par instants le ciel grisâtre, je me décidai à sortir avec eux.

Nous suivîmes des rues humides pour atteindre la campagne qui était blanche et déserte. Les maisons couvertes de neige bosselaient çà et là le vallon, à peine reconnaissables aux légers flocons de fumée qui s'en échappaient. La terre des sentiers où nous marchions était durcie par la gelée; un vent âpre, qui venait des montagnes, nous coupait le visage, et les ouvertures lumineuses que j'avais remarquées dans le ciel s'étaient déjà refermées; tout y avait pris la teinte rigide de l'acier.

Les deux enfants, souffrant du froid et glissant à chaque pas, me suivaient assez tristement; leurs regards ne rencontraient de tous côtés que solitude et aridité. De grands arbres étendaient çà et là leurs rameaux dépouillés comme des membres desséchés; les pointes du roc perçaient seules le suaire blanc dont la terre était enveloppée; on n'entendait aucun bruit dans le paysage mort et glacé!

Nous arrivâmes ainsi, presque sans parler, jusqu'à des pierrières abandonnées. La pluie les avait transformées en étangs dont la surface gelée formait alors un miroir raboteux et trouble, sur lequel nous aperçûmes le cadavre d'un cheval à demi dépecé par les bêtes fauves ou les oiseaux de proie. Ses côtes décharnées laissaient passer le jour; la neige avait rempli la cavité des yeux, et ses dents

dénudées semblaient se serrer encore convulsivement.

Claire recula en poussant un cri; Léon se contenta de s'arrêter; mais ses yeux demeurèrent fixés sur les restes du noble animal avec une pitié mêlée d'horreur.

— Allons-nous-en, dit Claire, qui prit la main de son frère et voulut l'entraîner loin de la pierrière.

Mais celui-ci résista. Évidemment ce qu'il y avait de hideux dans ce spectacle le troublait et le retenait en même temps; il éprouvait une curiosité combattue de dégoût. Après m'avoir interrogé sur les causes probables de la mort du cheval, puis sur les motifs qui avaient pu faire transporter son cadavre dans la vieille pierrière, il jeta un dernier regard à cette carcasse à demi dépouillée, et se remit en marche la tête basse.

Quelque triste réflexion le préoccupait visiblement; après un assez long silence, je lui demandai à quoi il pensait.

— Je pense à la mort, dit-il en relevant les yeux. Pourquoi Dieu qui nous aime a-t-il fait la mort? Pourquoi a-t-il fait l'hiver? Vois comme tout est triste autour de nous! Ces arbres noirs et sans feuilles, ce pauvre cheval dont se nourrissent les corbeaux, je ne puis les voir sans me demander : « A quoi bon? »

— C'est-à-dire que tu veux juger les desseins suprêmes, répliquai-je doucement; c'est une infirmité ordinaire à tous les hommes grands ou petits; mais ne vois-tu donc pas que partout la cause première t'échappe? Comprends-tu mieux ce qui te plaît que ce qui te déplaît? L'inconnu nous

enveloppe; notre rôle devant Dieu n'est pas de juger, mais d'accepter. Sais-tu mieux, dis-moi, pourquoi chaque chose vit que pourquoi elle meurt? Est-tu sûr seulement qu'elle meurt? Le monde, qui te paraît un cimetière de générations entassées poussière sur poussière, n'est en réalité qu'un laboratoire divin où tout se transforme sans cesse et se renouvelle. Les feuilles tombées de ces arbres, la chair arrachée à ce cadavre ne sont point anéanties; elles sont mêlées à une nouvelle vie : celles-là ont formé la sève qui s'amasse dans les plantes; celle-ci le sang qui circule dans les oiseaux de proie. Rien ne périt dans l'œuvre de Dieu, mais tout change de forme, tout va emporté par le fleuve de vie dont nous ne sommes que d'imperceptibles atomes. Tu as vu, pendant les chaudes journées de l'été, l'eau s'élever en vapeur et le lac décroître entre ses berges. Pour le poisson qui habite son lit à demi desséché, l'onde n'existe plus, elle a péri; mais pour toi, qui vois plus loin, elle s'est seulement condensée en nuages que le vent emporte, qui iront répandre loin de là ces ondées de pluie dont la terre sera fécondée, puis retourneront aux ruisseaux souterrains qui entretiennent le lac lui-même, et lui ramèneront ainsi l'eau que le soleil lui avait empruntée. Ceci n'est qu'un exemple; l'histoire du lac est celle de la création entière. Tout y obéit aux lois de la transformation établie par le souverain Maître; tout ce que renferme la terre et le ciel devient agent de sa volonté. Nous sommes devant cette immense machine comme toi-même, l'autre jour, devant celle de la filature qui mettait tout en mouvement. Nous

ne pouvons en comprendre l'ensemble, mais nous voyons le résultat, et il suffit pour nous prouver la suprême intelligence qui préside. Plus tard, quand chaque observation nouvelle viendra confirmer ce que je t'ai dit, tu en sentiras mieux l'importance. L'horreur de la mort s'amoindrira pour toi, parce que tu sauras qu'elle n'est qu'une apparence : la séparation de ce qui appartient au monde visible et de ce qui appartient à Dieu. Alors aussi la vue de cette grande œuvre du Créateur, loin de t'attrister dans ses détails, te sera un apaisement et une consolation; tu te laisseras emporter sans résistance dans le flot de vie; ta personnalité s'amoindrira au milieu de son immensité; mieux convaincu de ce que ton existence a de transitoire, tu accepteras plus tranquillement ses épreuves... Mais je m'aperçois que je ne parle plus pour toi, je parle pour moi-même; en te répondant je me suis laissé aller à un monologue.... Tâche de te rappeler ce que tu as pu comprendre; le reste s'éclaircira plus tard. Il en est des idées comme des semences: beaucoup tombent là où il n'y a pas encore de terre et dorment longtemps stériles; mais à la longue quelques grains de poussière peuvent la recouvrir par hasard, le germe brise son enveloppe et produit une moisson!

CHAPITRE XIV

DEUX PAGES DU MÉMORIAL. — LA VISITE A LA BONNE NANETTE. — CE QUE DEVIENT LA BOURSE DONT LA FANTAISIE TIENT LES CORDONS. — LA PRODIGALITÉ DES PAUVRES GENS.

Les années se succèdent, et je ne trouve sur les feuilles de mon *Mémorial de famille* que de courtes notes relatives à des événements journaliers restés sans souvenir et sans conséquence : — perte d'argent, refroidissements d'amis, plaintes contre les enfants, inquiétudes d'avenir, dissentiments passagers avec Marcelle! — La vie commune continue sans sérieux changements : ce sont toujours les mêmes joies et les mêmes chagrins. On se tient en vain sur ses gardes, les nuages arrivent du même point de l'horizon; chacun vieillit dans son infirmité. Claire fleurit comme un rosier; Léon pousse comme un jeune pin; mais celui-ci continue de ne tenir compte de la foudre ni du vent, celle-là de flotter à toutes les brises! Je trouve dans mes notes vingt récits qui témoignent de leurs caractères; j'en choisis deux qui suffiront : ce sont des pages détachées au hasard dans le *Mémorial*.

6 *mai*... — Vite, Félicité, venez m'aider; aujourd'hui maman me laisse régler moi-même ma toilette; nous allons voir ma nourrice à la campagne... Chère Nanette! sera-t-elle heureuse!... Comme je vais l'embrasser!... Oh! le beau jour! Félicité, voyez donc! le soleil vient de reparaître, et les petits oiseaux chantent pour moi.

Je suis accoudé sur mon bureau, tandis que Claire cause ainsi avec la femme de chambre de sa mère; nous ne sommes séparés que par une petite cour, et sa voix m'arrive sans obstacle à travers la fenêtre entr'ouverte. Je l'entends rire, chanter, répéter sans cesse à Félicité : — Plus vite, et l'arrêter pour remettre en question ce qu'elle allait faire.

Au reste, je comprends cette turbulence de joie. Voilà près d'un an que cette visite est projetée et toujours remise, au grand dépit de tout le monde. Nanette est prévenue; elle attend « sa petite, » comme elle dit, en parlant de Claire.

Nanette ne l'a pourtant point allaitée, mais elle lui a été une seconde mère. C'est dans ses bras que l'enfant a appris à parler; nuit et jour elle a veillé sur elle, sans réclamations, sans ennui, répondant à ses pleurs par des carresses, et berçant ses jeunes souffrances dans les rires ou les chansons. Mariée aux champs à un pauvre ouvrier de village, l'excellente femme est restée aussi dévouée à Claire. C'est toujours la même *servante de tendresse*, comme on disait dans le vieux langage; elle ne peut parler de « la petite » sans avoir les yeux mouillés de larmes; elle est reconnais-

sante, comme tous les bons cœurs, bien moins de ce qu'elle a reçu que de ce qu'elle a donné.

Je ne pense jamais à elle sans être frappé de notre exigence et de notre ingratitude pour les gens que nous tenons à gages. Leurs défauts nous irritent et nous leur imposons les nôtres; nous condamnons sans pitié leurs vices et nous ne leur permettons même pas de croire que nous en ayons; nous recevons leurs secours journaliers sans remarquer ce qu'ils peuvent y mettre de sensibilité, oubliant que ceci est un *don gratuit*.

Pendant que je pensais ainsi à Nanette et à la reconnaissance trop souvent refusée à ses pareilles, Claire et Félicité continuaient leur conversation entrecoupée de débats.

La première, à qui on laissait ce jour-là, ainsi qu'elle venait de le dire, la responsabilité de sa toilette, avait commencé par demander une simple robe de toile peinte. Elle en serait, disait-elle, plus libre, et n'aurait à craindre ni la poussière, ni l'herbe humide, ni les changements de temps. Mais les tiroirs ouverts par Félicité avaient, peu à peu, modifié ses intentions; elle venait d'apercevoir une mantille de dentelle qu'elle n'avait encore portée qu'une fois. N'était-ce pas l'occasion de s'en servir? Il faisait si beau et la mantille était si jolie! Lorsqu'elle l'eut essayée, elle ne put se résoudre à la quitter et déclara que, *réflexion faite*, elle la gardait.

Félicité fit observer qu'il fallait alors renoncer à la robe d'indienne; on chercha dans de nouveaux tiroirs, et j'en entendis faire la revue. Claire se passionnait successive-

ment pour chaque robe, et trouvait une raison péremptoire pour la préférer à la précédente. Elle s'arrêta enfin à une douillette de soie donnée par madame Roubert. Félicité objecta bien que c'était un vêtement d'hiver ; mais on lui répondit que le mois de mai n'appartenait précisément à aucune saison. Si les matins étaient assez chauds pour qu'on portât une mantille de dentelle, les soirs étaient assez froids pour justifier la douillette de taffetas ! Les brodequins, la coiffure, les rubans renouvelèrent le même débat, et il se trouva toujours que ce qui plaisait à Claire était de saison. Je la vis enfin sortir de sa chambre couverte de soie, de tulles, de festons, et bigarrée comme un arc-en-ciel.

Au mouvement de surprise échappé à Marcelle, qui était venue me rejoindre, elle s'excusa en déclarant qu'elle avait voulu être belle pour faire honneur à Nanette. Elle venait de se donner à elle-même cette nouvelle justification ; car, comme tous ceux qui cèdent à l'impulsion de la fantaisie, elle avait une excuse toute prête pour chaque faiblesse, et, *réflexion faite,* son caprice se trouvait toujours un calcul de haute raison.

Ni Marcelle ni moi ne relevâmes cette innocente fourberie. On monta dans le char-à-bancs, et on se mit en route par un de ces soleils adoucis qui consolent de l'hiver sans faire encore peur de l'été.

Léon ne pouvait tenir en place. Il exécutait sur son banc, sur le timon, et jusque sur la croupe des chevaux, mille exercices gymnastiques, dont la mère s'épouvantait

sans qu'il tînt compte de son effroi ni de ses défenses. Quant à Claire, sa toilette resplendissante semblait lui imposer à elle-même ; sa joie contenue ne se trahissait que de loin en loin par quelques éclats de rire sans cause. Il fallut le grand air, la vue des fleurettes ondulant à flots dans les prairies et l'irrésistible appel des grands horizons ouverts pour l'arracher à son silence compassé. Elle se mit alors à parler de Nanette ; elle la savait pauvre et chargée d'une nombreuse famille ; aussi lui apportait-elle toutes ses épargnes dans une bourse de soie tricotée en son intention. Faute d'économie, la somme était malheureusement légère; mais elle se promettait d'être plus prévoyante désormais.

Pendant qu'elle racontait à sa mère ses projets de thésaurisation pour l'avenir, une pauvre femme s'approcha du char-à-bancs, que j'avais arrêté un instant afin de laisser souffler les chevaux. Elle était courbée par l'âge, et priait de cette voix plaintivement distraite que donne l'habitude des refus. Claire s'interrompit avec un mouvement de pitié, fouilla vivement dans sa bourse et donna à la mendiante une petite pièce d'argent.

Mais, un peu plus loin, nous rencontrâmes de nouveau un vieillard infirme, puis des orphelins couverts de haillons, et elle voulut chaque fois s'associer à notre aumône.

— Nanette, qui est si bonne, n'en sera point fâchée, dit-elle en jetant un regard d'intelligence à sa mère.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au bourg où l'attelage devait se reposer. Nous reconnûmes qu'on y célébrait la fête pa-

tionale aux petites boutiques de toile garnies de jouets d'enfants, de pains d'épices et de gravures enluminées qui couvraient la place plantée d'ormeaux.

Il fallut en faire le tour avec Claire et Léon. Celui-ci s'arrêta devant les tirs à l'arbalète, où je lui permis de constater sa maladresse, tandis que sa sœur se laissait attirer par une loterie en plein air dont les cristaux coloriés et les porcelaines dorées charmaient l'œil des fêteurs. Le banquiste, debout sur un tabouret, secouait son sac plein de numéros, en affirmant que pour une seule mise on pouvait gagner la plus riche pièce de sa boutique.

— Oh! maman, quel bonheur si j'apportais à Nanette un de ces beaux vases! dit-elle en se tournant vers sa mère.

Celle-ci objecta l'improbabilité d'une pareille chance.

— Je puis toujours essayer, répliqua Claire, de plus en plus fascinée; cela coûte si peu!

Et, sans attendre la réponse, elle tendit au banquiste le prix demandé.

Le sort sembla vouloir justifier cette tentative : un de ses numéros sortit; à défaut du vase, elle eut un petit verre d'enfant orné de nervures émaillées. Elle le reçut avec des cris joyeux, lança un regard de triomphe sur sa mère, et reprit plusieurs cartons.

Cette fois, le hasard la trahit; mais elle vit gagner plusieurs lots qui allumèrent sa convoitise; aussi ne balança-t-elle point à doubler sa mise, puis à la tripler. Sa mère l'avertit en vain à demi-voix; emportée par ce mirage d'un

gain désiré, elle continua jusqu'à ce que ses doigts ne sentissent plus dans la bourse qu'une dernière pièce d'argent. Elle l'avait retirée à demi, mais la honte l'arrêta ; elle la laissa retomber au fond, cacha sa bourse vide et nous rejoignit avec sa mère.

Une heure après, nous arrivions chez Nanette, que nous trouvâmes en souliers, coiffée de blanc et jupe retroussée comme la Baucis de La Fontaine quand elle reçoit les dieux. On devine les cris de bonheur et les embrassements ! Nanette ne pouvait en finir avec « sa petite; » elle la regardait tout émerveillée, elle la mesurait de l'œil, elle lui savait gré d'avoir grandi, elle poussait un cri d'admiration à chacune de ses paroles, elle lui apportait ce qu'il y avait de meilleur au logis et pleurait de reconnaissance en la voyant boire et manger. Cette idolâtrie naïve me gênait et m'attendrissait à la fois. Je n'avais pas le courage de protester contre son exagération et d'ôter à cette tendresse dévouée le bonheur de s'épandre librement.

Claire s'y prêtait d'ailleurs avec une reconnaissance émue qui me rassurait. Évidemment dans cette flatterie sincère elle sentait moins la louange que l'affection.

Avertie de notre arrivée, Nanette avait mis, selon la diction populaire, « les petits plats dans les grands plats. » Elle se rappelait tous nos goûts, et chacun trouva son mets favori au goûter qu'elle nous avait préparé. Depuis un an elle attendait l'annonce de cette visite, et ne s'était occupée que de tout ménager pour rendre l'accueil digne de ses bons désirs. Les plus beaux fruits de son jardinet avaient

été soigneusement gardés, le miel le plus pur de sa ruche mis en réserve, la fine fleur de son froment conservée. A chaque friandise offerte elle rappelait, avec des rires triomphants, les précautions prises et les longues attentes. En apportant les dernières poires d'hiver, macérées par la froidure, et les pommes ridées qui exhalaient un parfum d'ambre, elle déplora que les belles châtaignes triées pour nous dans sa récolte n'eussent pu échapper aux gelées. Son mari avait, par bonheur, *forcé* quelques fraisiers en pots sous un châssis de paille, et elle nous les servit emperlés de leurs fruits d'un rose pâle.

Toute cette abondance était entrecoupée de révélations involontaires qui en centuplaient le prix. A nos questions sur les ressources du pauvre ménage elle répondait par le récit ingénu de leurs épreuves. C'était un travail dont le mari n'avait pu se faire payer, des orges grêlés à la floraison, une couvée dont la belette avait fait sa proie, la maison passée aux mains d'un nouveau propriétaire et le loyer augmenté! Il y avait, entre l'importance donnée à ces petites pertes, qui trahissait l'étroitesse des ressources et la profusion dont on usait pour nous recevoir, un contraste dont Nanette n'avait point conscience, mais qui nous amenait à chaque instant les larmes au bord des paupières. La pénurie des moyens faisait ressortir d'autant la prodigalité du cœur.

Nous pûmes croire que Claire le sentait comme nous au redoublement de ses caresses. Elle suivait Nanette partout, l'embrassait sans cesse, l'interrogeait sur les moindres dé-

tails, et la nourrice, qui ne pouvait comprendre que l'enfant payait seulement une dette, s'extasiait et s'attendrissait des amitiés de « sa petite. »

Au moment du départ elle la conduisit vers sa grande armoire qui occupait le fond de la maison, ouvrit le tiroir où étaient renfermés les actes importants, le loyer de l'année, les quittances du percepteur, en retira un petit paquet soigneusement enveloppé de papier brouillard, et, appuyant sur chacune des joues de Claire un baiser retentissant :

— Prends, lui dit-elle à demi-voix : c'est tout ce que j'ai pu acheter avec le reste de l'argent gagné par ma quenouille... J'espérais davantage, mais il a fallu payer des remèdes pour le petit dernier...

En parlant ainsi, elle enlevait le papier, et montrait une jolie tasse de porcelaine dorée, au fond de laquelle le pinceau du décorateur avait peint une petite pensée ! Claire jeta d'abord un cri de surprise et de reconnaissance ; mais presque aussitôt je la vis rougir ; elle se retourna vers sa mère, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle venait de comparer la conduite de Nanette à la sienne, et un remords cuisant lui avait traversé le cœur.

La paysanne poussa une exclamation en demandant ce qui la chagrinait.

— Rien dont vous deviez vous inquiéter, nourrice, dit Marcelle, qui avait compris ; vous venez seulement de lui apprendre ce qu'on peut faire avec la persévérance, lorsqu'on subordonne ses goût à ses sentiments. C'est en vous

privant de tout ce qui était fait pour vous plaire, chère femme, que vous avez pu l'accueillir avec tant de générosité : chaque chose ici lui rappelle un besoin restreint ou un désir sacrifié. Elle saura maintenant que, pour pouvoir donner aux autres, il faut savoir surtout se refuser à soi-même.

— Jésus! c'est bien facile, répliqua Nanette; il n'y a qu'à penser au moment où l'on donnera; ça vous fait une espérance de joie qui rit si fort dans le cœur qu'on n'entend rien autre chose. Gage que c'est l'habitude de « la petite. »

Claire se jeta dans ses bras.

— Oh! non! s'écria-t-elle avec une explosion de larmes; j'ai été ingrate et oublieuse. Pardonne-moi, pardonne-moi!

La nourrice, stupéfaite, rendait à l'enfant ses caresses et s'efforçait de la consoler sans comprendre. Enfin celle-ci put s'expliquer; elle raconta l'histoire de la bourse de soie verte déjà trop légère en partant, et vidée en route faute de résistance aux tentations : elle s'accusa amèrement de ne savoir point refermer son cœur sur une résolution; elle demanda pardon à Nanette avec de tendres étreintes, et lui promit de mieux se garder elle-même une autre fois.

Les regrets de Claire avaient une sincérité et une expansion auxquelles on ne pouvait résister. Bien que l'expérience fît craindre les rechutes, on se laissait attendrir par la bonne grâce du repentir. L'enfant prodigue avait beau retomber dans ses égarements : à chaque retour on tuait le veau gras.

Nanette surtout ne pouvait faire attendre le pardon pour une faute qu'elle voulait à peine reconnaître, et quand Claire, soupirante et honteuse, glissa sous son tablier la petite bourse où il restait une seule des pièces épargnées, elle la reçut avec la même gratitude et le même attendrissement que si le trésor eût été complet.

J'espérai pourtant que la leçon ne serait point complétement perdue pour Claire, qui se sépara de Nanette sans savoir qu'avant de partir Marcelle l'avait amplement dédommagée.

CHAPITRE XV

LÉON BLESSÉ. — A QUOI PEUT SERVIR LA MALADIE DE CEUX QU'ON AIME. — LA FAMILLE HUBERT NOUS REVIENT. — RENÉE LA SAVANTE ET MADAME ROUBERT.

14 *février*. — En rentrant ce matin, j'ai entendu la voix de Léon qui s'élevait au-dessus de celle de Marcelle avec une expression de colère. Je suis monté rapidement, et je l'ai trouvé au milieu du salon, les habits déchirés, le visage meurtri, les cheveux souillés de boue. Sa mère, debout devant lui, le regardait avec un mélange de douleur et d'indignation. En me voyant, elle s'est élancée à ma rencontre.

— Viens ! s'est-elle écrié, viens voir de quelle manière ton fils sait obéir !

Et elle m'a raconté comment, au lieu de se rendre chez son professeur qui l'attendait, il avait rejoint des garçons de son âge aux bords de la rivière, s'était embarqué sur une barge sournoisement détachée du poteau, et que le batelier avait dû reprendre de vive force après une lutte dont je voyais les conséquences.

Pendant le récit de Marcelle, le coupable, que ma présence avait paru déconcerter, gardait la tête basse et roulait sa casquette sans rien dire; mais il y avait dans son embarras et dans son silence moins de honte que de dépit.

Ce qui venait de se passer avait pourtant toute la gravité d'une récidive. Trois fois déjà on avait dû punir la même faute, et les défenses expresses faites par moi-même, quelques jours auparavant, rendaient la désobéissance plus audacieuse.

Marcelle commençait, contre cette insoumission obstinée, des reproches mérités, mais inutiles; je l'interrompis en ordonnant à Léon de monter chez lui. J'avais vingt fois reconnu le danger des réprimandes immédiates : faites et reçues dans la colère, elles sortaient presque toujours des justes limites, compromettaient l'autorité et amoindrissaient le respect. Je craignais d'ailleurs la spontanéité de ces débats qui obligent à improviser le châtiment sans que la réflexion ait pu le mettre d'accord avec la faute ni en calculer le résultat. Je savais qu'en éducation surtout le maître devait avoir toujours raison s'il ne voulait que l'élève lui crût toujours tort, et, autant qu'il m'était possible, j'ajournais les résolutions jusqu'à l'heure du sang-froid.

Resté seul, je me mis à parcourir le salon en m'efforçant de penser à autre chose; mais, malgré moi, de chaudes bouffées me montaient au cerveau; mes veines brûlaient; j'avais des tressaillements à l'idée de ces révoltes répétées; je me sentais endurcir par la douleur et l'indignation.

J'entendais la voix des instincts sévères qui m'avertissait de prendre garde, que toute corruption commençait ainsi par l'impatience des jougs de la famille, que l'éducation devait ressembler à ces arbres de Noël offerts aux enfants de l'autre côté du Rhin, et qu'au-dessus des dons destinés à leur plaire devait se dresser la *verge d'exemple* destinée à les punir !

Puis des voix plus douces murmuraient tout bas qu'il fallait pardonner à la chaleur du sang et à l'ignorance de l'enfant, que sa révolte n'était souvent que le jet d'une sève trop vive ou l'étourderie d'une âme qui ne se possédait pas encore elle-même, qu'il ne fallait pas plus préjuger l'homme dans l'écolier que dans le gland mesurer le chêne !

Ballotté entre ces plaidoiries contraires, je continuais à arpenter le salon presque aussi agité et toujours plus perplexe, quand des cris m'arrachèrent tout à coup à ces incertitudes.

J'avais reconnu la voix de Marcelle et de madame Roubert ; je courus vers l'escalier où je trouvai la servante effarée.

— Qu'y a-t-il? demandai-je vivement.

— C'est... c'est M. Léon ! bégaya-t-elle.

— Eh bien ! M. Léon?

— Monsieur doit savoir... Il est monté... Madame l'a suivi pour l'enfermer... Il a crié qu'il ne le voulait pas, et... comme madame a tourné la clef, il s'est suspendu à la fenêtre pour descendre par le petit toit de l'écurie.

— Enfin ! interrompis-je palpitant...

— Enfin, je crois... qu'il est tombé.

Je n'en écoutai pas davantage ; je me précipitai vers la cour, où je trouvai Marcelle et sa tante penchées sur l'enfant. Il avait à peu près perdu connaissance. Je l'enlevai dans mes bras et le portai sur le canapé du salon, pendant que la servante courait chercher le médecin.

Elle le rencontra par bonheur à quelques pas du logis et nous le ramena presque aussitôt.

Il constata que la chute n'avait occasionné aucune fracture, mais que le contre-coup qui s'était fait sentir au cerveau pouvait être mortel. Cependant, après la saignée, l'enfant rouvrit les yeux et parut se reconnaître ; ce que le médecin constata comme un symptôme favorable. Il nous aida à le mettre au lit, écrivit ses prescriptions et promit de revenir le soir.

Lorsque nous le revîmes, Léon avait complétement repris connaissance, mais se plaignait d'insupportables douleurs. Vers le milieu de la nuit, la fièvre se déclara avec transport au cerveau ; l'enfant ne nous reconnaissait plus, et ses divagations prirent un caractère alarmant. Passagères et languissantes d'abord, elles devinrent bientôt continues, ardentes, presque furieuses.

Ce délire parut céder aux moyens énergiques employés par le médecin, mais pour reparaître un peu plus tard. Les heures, puis les jours se succédèrent dans cette lutte terrible entre la mort et la guérison ! A chaque nouvel effort de l'art il y avait un point d'arrêt dans le mal momenta-

nément vaincu ; puis il semblait revenir de cette surprise et reprendre tous ses avantages.

Les alternatives d'espérance et de découragement se multiplièrent ainsi sans interruption pendant huit jours. — Oh ! les cruelles heures passées près de l'alcôve où se débattait pour nous ce douloureux problème ! Quelle lenteur dans l'aiguille de la pendule qui marquait les heures ! quelle impatience contre le moindre bruit du dehors ! quels tressaillements au hurlement nocturne d'un chien dans les faubourgs ! quelle angoisse en interrogeant de l'œil la physionomie du médecin ! quelle subordination de tous les intérêts de la vie à notre inquiétude, et comme le monde entier avait disparu devant le danger de notre enfant ! Fortune, plaisirs, renommée, que n'aurions-nous pas alors donné pour sa guérison ? Que nous importait tout ce qui n'était pas lui ?

J'ai bien souvent songé depuis à ces tortures, et je me suis demandé pourquoi nous ne tirions pas meilleur parti de leur souvenir. Dans les contrariétés vulgaires de la vie, quand notre humeur aigrie s'exagère les moindres chocs, pourquoi ne point rappeler à notre mémoire ces grandes épreuves ?

Que ne vous évoquons-nous alors, terribles heures d'attente où, l'oreille penchée vers un mourant, nous sentons notre cœur trembler à chaque aspiration ; suprêmes anxiétés de l'insomnie, épouvantements du délire, désespoirs de l'agonie ! Oh ! comme auprès de vous tout paraîtrait frivole, et que les meurtrissures journalières

occuperaient peu devant vos cicatrices! Soldats des grandes batailles qui avons connu les convulsions de luttes mortelles, se peut-il que nous nous émouvions pour le bruit d'un moucheron qui passe? O vous tous qu'un froissement de vanité ou une perte d'argent empêche aujourd'hui de dormir, rappelez-vous les nuits passées près du mourant que vous aimiez!

Un soir que nous étions tous deux assis aux pieds du lit de Léon, Marcelle fut saisie de cette idée.

— Combien j'ai été ingrate envers Dieu! murmura-t-elle. Quand tout florissait de santé autour de moi, au lieu de le remercier, je me plaignais; je cherchais les défauts de mon bonheur. Comme je voudrais reprendre maintenant les plus mauvaises heures du passé!

— Souvenez-vous de ce souhait pour l'avenir, dit doucement mon père, qui se tenait debout derrière nous.

Ce mot d'avenir fit secouer la tête à Marcelle; ses yeux creusés par les veilles s'arrêtèrent sur Léon, dont la forme vague se dessinait dans l'ombre de l'alcôve.

— Ah! s'écria-t-elle en joignant les mains et avec un flot de larmes, c'est ma faute! c'est ma faute! Si je ne l'avais point enfermé, la colère ne l'eût point poussé à cet essai de fuite insensée! Pourquoi ai-je voulu contrarier ses goûts? Que n'ai-je tout permis, tout supporté? L'autorité m'a aveuglée et rendue tyrannique; je lui ai demandé de sentir ce que je sentais, de vouloir ce que je voulais; je me suis occupé de le faire meilleur quand je n'aurais dû que le conserver! Mon Dieu! rendez-le-moi, et je renonce au

droit de le conduire. Qu'il vive seulement, et j'abandonne le reste à votre volonté !

Elle s'était laissée glisser sur le tapis étendu devant le lit du malade et la tête appuyée sur ses mains. Mon père la saisit par le bras en la forçant à se relever.

— Dieu n'écoute pas une pareille prière, dit-il avec une fermeté grave ; car la douleur n'exempte point du devoir. Il ne vous a point accordé un fils seulement pour que vous l'aimiez, mais pour que vous en fassiez un homme. Ce qui lui importe, c'est moins de vivre que d'en être digne. Le souverain Maître n'autorise jamais à abdiquer entre ses mains les royautés qu'il nous a confiées. Le Christ a porté la couronne de sauveur sans se plaindre ; gardez courageusement celle de mère, dût-elle vous déchirer le front. Debout, ma fille ! Essuyez ces yeux, raffermissez votre cœur : c'est notre manière de combattre qui nous donne droit à la victoire.

Sa voix avait une douceur impérieuse à laquelle il fallait obéir. Marcelle maîtrisa sa douleur et se rapprocha du chevet de Léon. Il avait les yeux grands ouverts, les taches ardentes qui pourpraient ses joues avaient disparu, et un faible sourire se dessina sur ses lèvres détendues.

La mère poussa un cri et se pencha vers lui.

— Ne pleure pas, mère ! dit-il en lui jetant ses deux bras autour du cou ; je suis guéri... et je ne veux plus te désobéir !

La crise qu'attendait le médecin s'était faite ; l'enfant revenu à lui avait tout entendu , et , pour la première

fois, il avouait sa faute et exprimait le désir de changer.

Ce fut le point de départ d'efforts interrompus, mais réels. Marcelle devint plus patiente et Léon plus tendre : cette redoutable épreuve les avait rapprochés.

J'ai souvent pensé depuis à cet effet des douleurs domestiques. Ce ne sont pas seulement des occasions d'entretenir le dévouement, mais de réveiller les affections. Le cœur reçoit une secousse qui le débarrasse brusquement des petites amertumes accumulées par les débats journaliers; l'être pour lequel on a craint cesse de nous sembler reprochable; la maladie le réhabilite.

Tout ne changea pas cependant à partir de ce jour. Les convertions subites et complètes sont œuvre surhumaine: on ne fait point de saint Paul sans l'éclair et la voix mystérieuse de la route de Damas! L'action de l'homme sur l'homme est lente, incertaine; elle suscite les bonnes résolutions sans pouvoir les maintenir. Pliée un instant sous l'effort, la nature revient bientôt à sa première attitude. Il faut s'attendre aux intermittences du mal que l'on croyait guéri, se résigner simplement à distancer les rechutes, demander au temps d'amortir peu à peu le venin d'Adam! Une des plus dangereuses erreurs est de croire que les défauts de l'enfant se corrigent par recette, comme on guérit la fièvre. Nous prenons trop au sérieux ces historiettes où une seule leçon suffit pour changer un caractère. L'éducation reste pour nous dans le domaine romanesque; nous attendons toujours le coup de baguette des fées; de là les désappointements et les désespoirs!

Marcelle et moi nous y restâmes exposés. Malgré les sincères efforts des deux enfants pour s'améliorer, bien des nuages traversèrent encore notre ciel; mais, quand notre mécontentement s'exaltait outre mesure, je m'efforçais toujours de rappeler les heures passées près du lit de Léon. La comparaison du présent au passé nous calmait en ramenant notre chagrin à sa juste proportion, et nous nous réunissions pour remercier Dieu de ne nous infliger que les épreuves ordinaires de la famille et de nous épargner l'*irréparable !*

21 *juin.* — Nos amis Hubert sont ici. Justin vient d'être appelé dans une ville voisine avec de l'avancement, et a voulu, en allant rejoindre sa nouvelle résidence, passer quelques jours avec nous.

La longue absence n'a rien changé dans nos esprits, ou plutôt nous avons marché dans le même sens et du même pas, si bien que nous nous retrouvons arrivés au même point.

C'est le privilége des amitiés qui ne se fondent pas sur la ressemblance des intérêts, mais sur la communauté des principes, de n'avoir rien à craindre de la séparation ni du temps. Les champs peuvent être éloignés l'un de l'autre; quand le fond se ressemble et qu'on y a enfoui la même semence, ils produiront, au même instant, la même moisson.

Sur toutes les questions c'est encore aujourd'hui, entre nous, le bon accord d'autrefois. Ce que Justin désire, je l'attends; ce qu'il demande, je le veux. Nos cœurs sont

comme deux aiguilles aimantées qui tournent d'un seul mouvement et vers le même pôle.

Chaque fois que nous arrivons à le constater, c'est une nouvelle joie; plus nous nous voyons, plus nous nous reconnaissons. — Douce concorde des volontés fraternelles! Quel charme dans ce long tête-à-tête des âmes! Comme la croyance à deux devient plus ferme et le sentiment partagé plus précieux!

Nos enfants sont ravis de Justin et de Laure; ils trouvent en eux l'indulgence éclairée qui nous manque parfois. Claire, qui va être une jeune fille, s'oublie des heures entières sous la charmille avec madame Hubert; elle lui raconte ses chagrins et lui confie ses rêves. Marcelle s'étonne et était tout près de s'affliger d'une confiance qu'elle eût voulu obtenir; je lui ai fait comprendre que l'austérité de son rôle de mère s'y opposait. L'autorité gêne chez une confidente; nous la voulons égale ou du moins désintéressée: se confesser à son maître, c'est toujours se livrer. On ne peut être accepté à la fois pour conseiller et pour Providence. Permettez cette camaraderie de cœur à l'enfant et contentez-vous d'être sa force et son recours. Qu'importe qu'il raconte ailleurs ses fugitives émotions pourvu qu'à la première blessure il accoure dans vos bras? Il peut se confier aux autres; mais il ne compte que sur vous!

Renée est ici avec ses parents. Son premier abord m'a péniblement surpris. Elle est petite, maigre, très-noire, presque laide! Laure et Justin nous l'ont présentée sans en rien dire, et pendant les deux premiers jours j'y ai à

peine pris garde ; mais l'autre matin je l'ai entendue parler allemand à son père ; j'ai su qu'elle savait également l'anglais et l'espagnol. Marcelle l'a forcée à se mettre au piano, et nous nous sommes aperçus qu'elle avait dépassé de bien loin sa mère. Elle a également appris tout ce qu'à son âge on peut savoir en géographie, en physique, en histoire ! Claire est dans l'émerveillement de tant de science. Moi je m'étonne encore plus de tant de modestie.

Celle-ci n'a pourtant pu fléchir la tante Roubert. Quand on lui a parlé de tout ce que savait Renée, elle a secoué la tête. La tante Roubert n'a jamais su redresser ses préjugés sur ce point ; elle garde une défiance presque hostile contre ce qu'elle nomme les femmes savantes. A l'en croire, les études littéraires sont inconciliables avec les travaux du ménage ; on ne peut mettre l'orthographe et pratiquer le *point devant*, parler une autre langue que celle de sa mère et soigner convenablement un rôti !

— J'en ai déjà vu de vos petites merveilles, disait-elle hier à Marcelle ; ça vous parle des révolutions de la Chine avec des bas troués, ça lit des vers et ça ne connaît pas la recette pour les confitures, ça vous décrit le costume des sauvages d'Afrique et ça ne saurait pas tailler un béguin ! Ne me parle point de femmes pareilles, ma fille ; c'est bon, tout au plus, pour faire des portières de l'Académie française.

Malgré ces préventions, elle traite Renée comme tout le monde, c'est-à-dire avec une bonté quelque peu rude et familière, car madame Roubert se compare elle-même à un

groseillier épineux : pour avoir ses fruits il faut s'exposer aux égratignures.

— Du reste, la jeune fille n'en paraît nullement embarrassée ; elle rit de ses boutades et est toujours la première à porter son cabas ou à lui avancer un tabouret de pieds. Aussi la brave tante l'aime-t-elle au fond.

— Après tout, disait-elle avant hier, cette petite a du bon ; ce n'est pas sa faute si on lui a appris plus de grammaire que de cuisine.

Elle a voulu, en conséquence, lui faire sentir les inconvénients de son éducation. Elle nous avait invités hier à dîner chez elle avec les Hubert, et elle a prié Renée de venir, dès le matin, pour l'aider à tout préparer. Malgré le ton ironique de l'invitation, celle-ci a accepté.

Madame Roubert tenait à se montrer aux yeux de notre savante dans toute la splendeur de sa royauté ménagère. Renée l'a trouvée cuirassée d'un tablier à poitrail, les manches retroussées jusqu'au coude et pétrissant un *tôt-fait !*

Or, de l'aveu des plus fins connaisseurs, le *tôt-fait* peut être regardé comme la plus haute expression du génie culinaire de la tante Roubert : c'est son Austerlitz !

Elle a donc fait signe à Renée de s'approcher, et, après lui avoir expliqué les mérites et les difficultés spéciales de son plat favori, elle a loyalement procédé devant elle à sa confection, sans lui déguiser aucun détail.

— Voyez-vous, ma chère, a-t-elle dit en mêlant maternellement les préceptes de morale aux explications pratiques, la première science de la femme est de tirer parti de

toute chose... — Gardez les blancs d'œufs pour une autre occasion... — Il ne s'agit pas seulement dans la vie de conjuguer le verbe *je m'habille* ou *je babille*, mais d'assurer aux siens l'aisance et la santé... — Ne mettez pas trop de jus de citron... — Quand on a pour principe d'être utile... — La pâte se lève... — Il suffit de garder la paix de la conscience... — On met le tout dans le moule de cuivre... — et l'on vit heureux... — sous le four de campagne!

Renée écoutait et regardait en souriant, un peu perdue dans ce mélange de philosophie et de cuisine; mais la première a porté malheur sans doute à la seconde, car, chose inouïe! au moment où la tante Roubert, jugeant que la cuisson devait être à point, a soulevé le couvercle avec une sérénité confiante et a voulu montrer aux yeux de son élève la pyramide dorée, elle n'a trouvé qu'un édifice écroulé et noirci par le feu! Son Austerlitz était devenu son Waterloo!

Le désappointement a été aussi cruel qu'inattendu! Les heures s'étaient écoulées d'ailleurs, et, malgré son nom trompeur, le *tôt-fait* aurait demandé, pour être essayé de nouveau, plus de temps qu'on ne pouvait lui en consacrer. La tante de Marcelle avait à sortir pour plusieurs achats, à surveiller la servante, ministre novice dont elle redoutait l'inexpérience, à ôter les housses du salon et à dresser le couvert! Elle parlait déjà, avec une répugnance résignée, de recourir aux moyens extrêmes et de s'adresser au pâtissier voisin, quand Renée a proposé doucement de rempla-

cer le plat manqué par un mets de sa façon. Madame Roubert a fait un soubresaut.

— Quoi ! que dites-vous là, ma chère ? a-t-elle demandé. Vous sauriez faire quelque chose qui se mange ? vous, une savante qui parlez toutes les langues de la tour de Babel !

— C'est un pudding de ménage qui réussit toujours et peut être prêt en quelques instants, a répondu la jeune fille.

— Pudding ! a répété madame Roubert, d'un air un peu railleur ; ah ! fort bien ! c'est un mets étranger, qui se prépare en anglais ! Eh bien ! miss Hubert, voyons ce que vous savez faire ; la bonne vous donnera les ingrédients nécessaires.

Mais Renée a déclaré qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait et elle s'est mise à l'œuvre sans retard.

Lorsque madame Roubert est rentrée une demi-heure après avec les achats, elle a trouvé le pudding prêt à être servi !

Il avait une apparence qui a frappé son œil connaisseur. Après l'avoir examiné en tous sens et en avoir aspiré le parfum, elle a fait un petit signe de tête.

— Il n'y a rien à dire de sa mine, a-t-elle repris ; je voudrais seulement savoir maintenant, comme le renard de La Fontaine : *Si son ramage se rapporte à son plumage.* Au reste, je vois que vous n'êtes pas sans dispositions, ma chère enfant ; venez m'aider à dresser le dessert.

Mais ç'a été un nouvel embarras ! La servante avait brisé une des corbeilles de porcelaine indispensables au service

et on n'en a trouvé, dans le buffet, que les morceaux! Madame Roubert, soumise à la symétrie traditionnelle, se trouvait fort empêchée, lorsque Renée, habituée par sa mère aux expédients des humbles ménages où la richesse du goût cache la pauvreté des ressources, a déclaré que tout pouvait s'arranger. Elle a couru au jardin dont la verdure et les fleurs gracieusement mêlées aux fruits ont aidé à parer la table, en déguisant le vide laissé par la corbeille absente. Le linge damassé qui faisait l'orgueil de la tante Roubert, les vieux cristaux, la faïence coloriée, l'argenterie de forme antique ont été élégamment disposés; Renée y a ajouté toutes les amusantes fantaisies des hors-d'œuvre, depuis le beurre en coquilles jusqu'aux radis en bouquet. La tante Roubert était dans l'émerveillement! Mais ç'a été bien autre chose quand tous les plats servis à la fois ont couvert la table et transformé, comme elle l'a dit, « son dîner bourgeois en festin de Balthazar. »

— Ah! la petite masque! s'est-elle écriée en embrassant Renée avec une sorte d'attendrissement; et dire qu'elle cachait tout ça!

Le pudding a été déclaré excellent d'une commune voix, et la tante Roubert n'a pas hésité à raconter l'histoire de son *tôt-fait* avec la noble franchise qui prouve :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Depuis, son opinion sur Renée est singulièrement changée. Elle m'a avoué à demi-voix, au dessert, qu'elle l'avait jugée trop sévèrement, et que nos amis n'avaient pas né-

gligé, autant qu'elle le supposait, « les connaissances essentielles. » Cependant elle récriminait encore contre « le don des langues, » qu'elle prétendait n'être utile qu'aux apôtres. Enfin, on s'est levé de table pour regagner le petit salon de travail. En attendant le thé, chaque dame a pris sa couture ou sa broderie, et madame Roubert a cherché les mitaines qu'elle tricotait. Par malheur, dans le bouleversement général, elles étaient tombées à terre et une aiguille avait glissé hors des mailles. C'est une des petites misères domestiques auxquelles la digne tante est le plus sensible. Elle a poussé un cri de désolation et est allée chercher ses lunettes; mais au retour elle a aperçu son tricot aux mains de Renée.

— Ah malheureuse! que faites-vous là? s'est-elle écriée.

Renée lui a tendu les mitaines en souriant; elle y a jeté les yeux; les points avaient été relevés et le dessin continué!

Elle a regardé Renée d'un air stupéfait, puis se tournant vers moi avec un cri d'admiration :

— Elle tricote! s'est-elle écriée. Ah! mes amis! je me rétracte; rien ne lui manque, c'est une éducation complète!

Complète, en effet, car plus nous avons connu Renée, plus nous avons été frappés de tant de culture intellectuelle jointe au sens des choses pratiques. Grâce à Justin et à Laure, elle est montée vers la science comme les humbles pèlerines de nos champs montent vers les saintes chapelles, à pied et dans la simplicité de son cœur! Aussi est-elle, à mes yeux, l'idéal de la femme que notre génération doit

préparer pour la génération qui naîtra d'elle. Elle sait comprendre et accepter ; elle a regardé au plus haut des nuées sans se désaccoutumer de voir à ses pieds ; elle est la lumière et l'humilité, le conseil et la soumission. Ah ! le rêve de ma vie eût été d'avoir une telle fille ; mais, puisque ce glorieux bonheur était promis à un autre, béni soit Dieu de l'avoir donné à un ami !

CHAPITRE XVI

LES TROIS BANCS RUSTIQUES ET LA PLANCHE DE RÉSÉDA. — MON PÈRE S'AFFAIBLIT. — DERNIERS MOMENTS. — VIDE LAISSÉ DANS NOTRE INTÉRIEUR. — TESTAMENT DE MON PÈRE.

Depuis quelque temps mon père a plus de peine à franchir la distance qui nous sépare; ses forces s'amoindrissent, son activité diminue; naguère encore c'était toujours lui qui nous visitait; aujourd'hui, c'est nous qui l'allons chercher dans son faubourg.

Tous les soirs, nous nous y rendons en famille. Hier, la tante Roubert nous a suivis; elle voulait, disait-elle, faire goûter ses conserves au père Remi; mais, lorsque nous sommes revenus, elle m'a pris à part.

— Savez-vous, m'a-t-elle dit, qu'il est bien changé depuis que je ne l'avais vu.

— Il affirme pourtant qu'il n'est point malade, ai-je répondu.

Elle a haussé les épaules.

— Est-ce que ces vieux héros y entendent rien, a-t-elle

repris; ça souffre sans se donner la peine de se plaindre; et, aussi longtemps que ça n'est pas mort, ça se déclare bien portant! Mais, croyez-moi, voyez le plus souvent possible le père Remi!

Cette recommandation m'a saisi; je n'ai pu dormir cette nuit, et, dès le matin, j'étais à la pépinière.

J'ai trouvé mon père déjà debout, non en pantoufles et en robe de chambre, mais avec son costume ordinaire : redingote boutonnée jusqu'au cou, forts souliers de marche, cravate noire un peu lâche et chapeau de feutre à bords larges. Il a conservé l'habitude militaire de ne faire qu'une toilette, afin d'être toujours prêt.

Nous sommes descendus ensemble dans les jeunes plantations; mais j'ai remarqué que sa marche était plus lente, sa respiration plus difficile. Il s'est arrêté au semis de chênes, et nous nous sommes assis sur un banc que je n'avais point encore vu; j'en ai fait l'observation.

— C'est une attention de M. Germain, a dit mon père, et le troisième siége rustique dressé par lui en mon intention. D'abord je faisais le tour de la pépinière, et je ne m'arrêtais que là-bas sous les quatre tilleuls; puis, les années s'accumulant, j'ai borné mes courses au grand bassin; aujourd'hui je ne puis dépasser la jeune chênaie! ce sont autant d'avertissements; le vieux soldat est fatigué, et, en approchant du but, il raccourcit les étapes.

J'ai voulu détourner mon père de ces tristes idées; il s'y est arrêté avec intention.

— Pourquoi m'étonnerais-je de ce qui est la loi commune,

a-t-il repris; crois-tu donc que soixante-dix ans de vie ne m'aient pas suffi pour apprendre à mourir? Arrivé aux bords de la fosse, je regarde derrière moi, et je trouve ma carrière remplie! J'ai versé mon sang pour la grande famille nationale dans laquelle j'étais né; je me suis uni à la femme dont j'avais souhaité l'amour; j'ai mangé dans la paix le pain de l'honneur, et je laisse mon nom sans tache à un fils qui me continue! Que puis-je attendre encore, et que pourrait me donner la terre désormais? Je finis ma route entre les tombes et les berceaux, l'âme tournée vers le monde inconnu où le Maître m'attend.

Comme il a vu mon émotion, il n'a rien ajouté, et nous sommes revenus, à petits pas, vers le logis; mais en arrivant il m'a montré devant le seuil ses plates-bandes de réséda qui commencent à verdir.

— Tu vois, a-t-il ajouté en souriant, que je n'ai pas renoncé à toutes les récoltes; autrefois seulement, je plantais pour les siècles; maintenant, je sème pour la saison.

. . . .

La santé de mon père décline de jour en jour; je voudrais en vain me faire illusion plus longtemps! Marcelle s'en est aperçue comme moi; mais sans oser me le dire. Lorsque nous revenons de la pépinière, la route se fait dans un long silence; nos regards s'évitent; nous avons peur de nous montrer réciproquement notre commune préoccupation, et cette peur même nous trahit.

Ce qui nous avertit que le terme approche, ce n'est pas seulement une langueur progressive et un détachement tou-

jours plus marqué des intérêts de la vie; c'est surtout l'espèce d'onction qui attendrit son accent; c'est l'ineffable douceur qui humecte son regard; on dirait que cette âme, prête de prendre son vol, se retourne vers nous déjà purifiée du limon terrestre, et nous parle la langue du ciel!

Claire et Léon eux-mêmes sont frappés de cette espèce de transfiguration; leur turbulente jeunesse se contient et fait silence; ils restent plus longtemps près du vieillard; ils l'écoutent avec un trouble respectueux, tandis qu'il semble profiter de ces dispositions pour graver plus profondément dans leurs cœurs les Tables de la loi.

Ainsi qu'il me l'a dit souvent, il veut rattacher quelques grandes leçons à cet émouvant souvenir des dernières heures; faire de sa mort un *memento* suprême, et dresser la statue du devoir sous la sauvegarde de sa tombe!

— On se rappelle les dernières paroles de celui qui ne doit plus rien dire, me répétait-il l'autre jour; ses conseils restent recommandés par l'attendrissement de l'éternel adieu, et l'esprit le plus rebelle aux vivants fait toujours quelques concessions aux morts.

Ainsi averti, j'écoute ce qu'il dit à Léon et à sœur avec un serrement de cœur inexprimable; chaque enseignement me paraît une annonce lugubre; il me semble dicter son épitaphe.

Quant à lui, rien ne peut déranger sa sérénité caressante; il meurt en nous consolant, comme il a vécu en se dévouant, toujours enveloppé dans sa douceur stoïque.

. . . .

Depuis quelques jours ses pieds refusent de le porter; ses mains tremblent et sa voix est plus faible; mais son intelligence semble briller d'une lumière céleste. Il parle longuement de l'humanité, de la conscience, du bonheur, et quand il s'arrête les yeux fermés, au mouvement de ses lèvres, on peut voir que l'entretien continue tout bas entre lui-même et Dieu!

. . . .

Ce matin, nous étions réunis à la pépinière. Mon père avait voulu se faire porter jusqu'à la tonnelle, où les jasmins se mêlent aux roses du Bengale et aux vignes folles. Son fauteuil a été roulé sous l'arcade fleurie; les rayons du soleil levant filtraient à travers les feuilles, et tombaient, en pluie lumineuse, sur ses traits amaigris. Je me tenais derrière lui avec Marcelle qui me serrait tristement la main; à ses pieds nos deux enfants s'étaient agenouillés, les bras posés à l'appui du fauteuil, et les yeux levés vers le mourant.

Celui-ci a lu sur leurs visages une inquiétude effrayée qu'il a comprise, car il a souri dans sa pâleur; une de ses mains est tombée sur l'épaule de Claire; il lui a demandé pourquoi elle le regardait ainsi.

L'enfant s'est troublée; des larmes sont venues gonfler ses paupières; elle a voulu balbutier une réponse qui s'est perdue dans un soupir.

Mon père l'a attirée contre lui.

— Paix! paix! chère fille, a-t-il dit tendrement... Il ne faut pas que ce qui se prépare vous étonne ni vous épou-

vante tous deux; c'est l'accomplissement des lois établies par celui qui sait et qui peut. Mes vœux n'ont point hâté ce moment, mais ils ne cherchent point à le retarder. La vie, quelle qu'elle soit, vous le saurez un jour, devient à la longue difficile à porter : aussi a-t-elle été le plus terrible châtiment infligé au plus grand crime par l'imagination populaire. Pour punir le Juif qui avait insulté aux souffrances du Sauveur, elle n'a trouvé que l'immortalité terrestre! N'ayez donc ni désespoir ni frayeur! La mort récompense la vie bien remplie; c'est alors seulement que, dégagé de nos obligations envers nos frères, nous recouvrons notre indépendance dans le sein de Dieu. On vit pour les autres, on meurt pour soi!

Il s'interrompit un instant; je retenais à grand'peine mes sanglots, et les enfants pleuraient tout bas. Après une courte pause, il reprit :

—Bientôt vous ne pourrez plus ni me voir ni m'entendre; mais je n'aurai point cessé pour cela d'être parmi vous! J'y serai par ce que je vous aurai dit, par ce que j'aurai fait en votre intention, par tous les souvenirs qui m'enlacent à votre passé et qui laissent en vous une part de moi-même. J'y serai encore par la bonne renommée dont vous hériterez. Celui-là seul disparaît tout entier de la terre qui n'a tracé aucun sillon dans le champ humain ni dans les cœurs. Mais que Dieu soit béni! je ne dois point mourir de cette mort! Après moi restent deux générations qui, je l'espère, ne m'oublieront pas.

Ici, Claire et Léon l'entourèrent de leurs bras, comme

s'ils eussent voulu protester contre cette espèce de doute.

—Non, reprit le mourant, qui s'efforça de répondre à leurs étreintes; j'en suis sûr, j'en suis sûr! mais vous me le prouverez, n'est-ce pas? Quoi que vous fassiez, vous penserez que vous le faites en mon nom et comme les continuateurs de ma vie; vous vous rappellerez que je vous ai laissé en garde mon honneur; vous obéirez toujours au devoir, et, dans le doute, vous vous demanderez ce que je vous aurais conseillé.

Le frère et la sœur promirent avec beaucoup d'émotion.

—J'emporte votre serment, ajouta-t-il, et pour ne jamais l'oublier, regardez bien tout ce qui vous entoure... Là, derrière, sont votre père et votre mère que j'entends pleurer;... plus haut est le ciel étincelant; ici, tout contre vous, mon visage pâle.... mes yeux près de s'éteindre!... Que toutes ces images restent dans votre cœur.... qu'elles y impriment le souvenir de la promesse faite à un mourant, et recevez sa bénédiction... dans ce baiser... »

Ses lèvres effleurèrent les deux fronts, puis il se rejeta en arrière.

J'écartai vivement les enfants pour prendre leur place, et, à genoux près du fauteuil, la tête de mon père appuyée à mon épaule, j'attendis en pleurant.

Son agonie fut courte et à peine entrecoupée de quelques tressaillements. Plusieurs fois il rouvrit les yeux et nous sourit; enfin, au moment où neuf heures sonnaient à l'église voisine, il se redressa, murmura très-bas : « Mon

Dieu! » laissa glisser son front sur ma poitrine, et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Marcelle s'agenouilla à ses pieds avec Claire et Léon, tandis que je sanglotais, une joue appuyée sur cette tête à jamais immobile.

Nous restâmes ainsi longtemps, priant et pleurant, mais sans désespoir. La sainte placidité de cette mort semblait s'être communiquée à notre douleur; l'ami que nous regrettions avait pris congé au milieu des plus douces images de la création et des plus sublimes espérances de la terre. Il s'était endormi sous les rayons du soleil levant, parmi les parfums et les chants des oiseaux, en recommandant à ceux qui lui survivaient la religion du devoir!

. . . .

Une modification sensible dans l'intérieur de notre logis en a changé l'aspect. Plusieurs meubles antiques sont venus s'ajouter à nos meubles nouveaux; quelques portraits de famille, quelques cartes et quelques plans de villes de guerre ont pris place parmi nos gravures et nos tableaux; une épée de capitaine est suspendue au mur devant mon bureau.

Mon œil aime à rencontrer ces amis de ma jeunesse, au milieu desquels j'ai grandi quand mon père était encore là. Ils me le rappellent plus vivement; c'est comme une ombre de lui qui flotte dans notre ménage attristé.

Pendant plusieurs jours, je n'ai pu me persuader qu'il nous eût lui-même quittés sans retour. Je l'avais tellement gardé dans mes habitudes et dans mon cœur, qu'à chaque porte ouverte, à chaque pas retentissant dans l'escalier, je

pensais le voir paraître. Il a fallu un certain temps pour faire accepter à mon esprit cette idée de l'éternelle absence. A mesure qu'elle prenait possession de moi, la douleur, d'abord contenue, semblait s'aviver; je voyais mieux le vide laissé au foyer domestique. A chaque doute de ma raison ou de ma conscience, ma pensée se retournait d'elle-même vers celui qui avait toujours été ma lumière; mais je ne trouvais plus que l'absence et la nuit.

Au premier moment, la sublime sérénité de cette mort du juste m'avait soutenu; l'admiration, confondue avec le regret, l'avait adouci; la vibration de cette voix auguste qui s'était éteinte en parlant de paix, d'espérance, de vertu, s'était prolongée jusqu'au fond de mon être et l'avait rempli de je ne sais quel attendrissement résigné; mais un instant soulevé au vent des ailes de l'âme qui partait, j'étais insensiblement retombé dans mon deuil.

Marcelle ne se montrait pas plus ferme que moi. Celui que nous pleurions avait été sa force comme il avait été mon apaisement; elle venait chercher près de lui un point d'appui lorsque quelque chose chancelait chez nous; c'était l'arbitre souverain de nos débats, le conciliateur muet, la divinité visible du foyer. Rien de mauvais n'eût osé se produire devant lui; nous sentions son œil sur notre vie; il était devenu l'auxiliaire impartial de notre conscience! et maintenant, nous retombions à notre propre charge sans ce tendre gardien pour nous avertir. Dieu venait de couper brusquement cette laisse d'or qui avait jusqu'alors maintenu nos âmes dans le droit chemin.

L'amertume de ces pensées nous pénétrait plus profondément un soir que nous étions tous réunis près d'un feu d'automne, et que Marcelle et moi nous mettions en ordre les papiers laissés par mon père.

Chacun d'eux révélait quelque intéressant côté de ce simple et grand caractère. C'étaient des notes écrites au bivouac ou dans les haltes d'une bataille de quinze années ; courts avertissements qu'il se donnait à lui-même pour se tenir toujours « digne de mourir ; » des lettres écrites à ma mère pendant les longues angoisses de l'absence, et où la tendresse de l'époux perçait à travers la fermeté du soldat ; des quittances et des mémoires payés, trahissant quelque bienfait que nous avions jusqu'alors ignoré! — Puis venaient ses états de service, glorieux témoignages d'abnégation et d'héroïsme ; les actes officiels constatant les principaux événements de cette existence simple et régulière, passée tout entière au grand jour ; enfin le testament qu'il avait écrit de sa main quelques mois avant de mourir.

Je l'ai relu tout haut, entouré de Marcelle, de Claire et de Léon en habits de deuil ; tous pleuraient, et moi-même j'ai dû m'interrompre plus d'une fois. Je le transcris ici de nouveau pour que mes enfants puissent le retrouver dans ce *Mémorial de famille*, et le relire à leurs fils :

TESTAMENT DE MON PÈRE

Moi, Anselme Remi, vieux soldat qui sens venir l'heure de l'éternel repos, mais l'esprit libre et le cœur soumis, j'ai écrit ce qui suit comme

l'expression de mes derniers désirs, n'osant plus parler, si près de la tombe, de mes volontés.

Premièrement, je remercie Dieu d'être né chrétien, c'est-à-dire complétement homme, et j'espère mourir sans avoir perdu le droit de porter ce nom.

Secondement, je lui rends grâce de m'avoir facilité les devoirs en me donnant l'honneur du nom, l'amour de la famille et le pain de chaque jour.

Il a fait plus encore, il m'a permis de connaître tous les bonheurs de la vie, puisqu'il m'a accordé une patrie libre, une femme qui m'a aimé, un fils qui comprend le bien.

C'est à ce fils que je laisse tout ce que je possède au moment de ma mort, à lui et à celle dont il ne peut être séparé dans mon amour. Tous deux, je le sais, s'occuperont peu de la pauvreté de l'héritage; il suffit qu'il leur rappelle celui qui l'aura laissé.

Mais je les prie instamment de trouver dans mon souvenir une joie, et non une tristesse. Qu'ils pensent à moi comme on pense à un plaisir goûté, à un beau jour fini, à un livre qu'on vient d'achever avec émotion, mais sans désespoir. Ma fin ne doit point être plus regrettée par eux qu'elle ne l'est par moi-même; j'ai vécu dans le contentement, je meurs dans le calme, m'en remettant à Dieu pour ma mort comme pour ma vie.

Je donne à Claire le collier et les bracelets d'ambre que portait le jour de notre mariage celle qui avait consenti à partager ma destinée; puissent-ils lui communiquer sa force dans la résolution, sa persévérance dans le sacrifice et sa résignation dans l'épreuve.

Je donne à Léon ma montre d'or qui ne s'est jamais dérangée depuis vingt ans. Quand il verra les aiguilles, toujours obéissantes à l'impulsion des rouages, marquer fidèlement les heures, il se rappellera que la soumission et la règle sont la première condition du devoir.

Quant à mon fils et à Marcelle, je leur lègue quelques pauvres compagnons d'armes que ma pension aidait à vivre; ils trouveront ici leurs adresses et leurs noms.

Je les confie de plus l'un à l'autre.

A Marcelle je recommande de contenir l'impétuosité de Remi, d'é-

gayer ses humeurs sombres, d'être le rayon de soleil qui éclaire la maison, l'oiseau chanteur qui en écarte la tristesse.

A Remi je rappelle de ménager la sensibilité de Marcelle, de supporter ses défaillances avec douceur, de l'abriter à sa force, et de lui rendre en patience tout ce qu'elle lui donnera en amour.

Et pour ce qui est de ma sépulture, je ne veux qu'une pierre au cimetière de mon faubourg et l'arbre que plantera M. Germain au chevet de mon dernier lit. Il grandira nourri de ce que je dois laisser à la terre ; ses rameaux ombrageront un jour les enfants qui viennent jouer sur la pelouse, les oiseaux nicheront dans ses feuilles, et, selon les lois de Dieu, la vie ressortira ainsi de la mort.

Ma main se lasse, mes yeux se troublent ; le soleil qui s'éteint ne jette plus dans ma chambre qu'un rouge rayon presque sans clarté. Je m'arrête ici, et je clos ce testament par un dernier embrassement à ceux que j'aime, un dernier souhait pour ceux qui souffrent.

Mon Dieu ! adoucissez-leur l'épreuve ! Multipliez l'épi du pauvre et guérissez le cœur du désespéré !

Écrit le 12 mai, au déclin du jour, dans la plénitude de ma confiance en Celui qui m'a livré à la vie et qui me recevra dans la mort.

CHAPITRE XVII

LES ENFANTS DEVENUS GRANDS. — LÉON A PARIS. — LES DETTES. — DÉPART POUR PARIS. — UNE CHAMBRE DE JEUNE HOMME. — LE DUEL.

Bien des mois se sont écoulés depuis cette dernière page; les habits de deuil ont disparu, mais la joie revient difficilement dans les cœurs. Le printemps de la vie est passé; voici l'automne avec ses moissons laborieuses, ses feuilles tombantes et ses nuées menaçantes.

Que de jours de pluie! Comme les rayons du soleil pâlissent et percent difficilement le brouillard!

Claire a dix-huit ans; nous commençons à regarder avec inquiétude dans l'avenir, et Marcelle me demande, comme sœur Anne, « si je ne vois pas le mari venir! » Non qu'elle hâte de ses vœux ce moment; elle le craint au moins autant qu'elle le souhaite, car ce sera, sans doute, l'heure de la séparation.

Déjà le cercle du foyer s'est rétréci. Léon est parti pour Paris, où un cousin de madame Roubert promet de lui ouvrir une honorable carrière. Sa mère s'attriste de son ab-

sence, et moi je m'en inquiète. Que va-t-il devenir loin de nous, livré à tant de tentations et si mal défendu par son caractère?

Déjà ses lettres sont plus courtes, plus rares, et, il me semble, plus embarrassées. . . . .

Mardi. — Encore une nouvelle demande d'argent de Léon. D'abord il demandait timidement, en se justifiant comme il pouvait; maintenant il se contente d'alléguer la vie dispendieuse de Paris. Il ne s'informe point de ce que nous pouvons faire; il nous désigne la somme et le jour où il la lui faut. Il y a quelques mois nous étions encore ses parents; nous sommes évidemment devenus ses banquiers.

J'ai répondu simplement par le compte de ce qu'il avait reçu depuis un an comparé aux dépenses nécessaires.

. . . .

Dimanche. — Depuis mon refus d'argent, Léon ne m'avait pas répondu; mais je le soupçonnais d'avoir écrit à sa sœur et à sa mère. J'avais vu des yeux rouges, des papiers que l'on cachait à mon approche; j'avais entendu des chuchotements et des soupirs. L'indiscrétion de M. Duplessis m'a fait tout découvrir aujourd'hui : il venait annoncer que la somme envoyée à Léon par l'entremise de son ancien correspondant avait été payée; Marcelle lui a fait signe; mais il était trop tard, j'avais entendu. Après son départ, il a fallu en venir aux explications; la mère et la sœur ont avoué leur faiblesse. Pressées par les supplications désespérées de Léon, elles ont réuni leurs épargnes et lui ont envoyé ce qu'il demandait : mille francs! J'ai voulu savoir

comment une somme si forte avait pu lui être nécessaire. Il y a eu beaucoup d'hésitations; enfin on a avoué... qu'il avait joué.

Je n'ai rien dit, mais j'ai écrit le soir même au cousin de madame Roubert; je voulais savoir toute la vérité.

Sa réponse ne s'est pas fait attendre; elle a été pour tous un coup de foudre. La voici :

Monsieur,

Au reçu de votre honorée du 8 courant, je me suis empressé de prendre les informations que vous désirez, tant par moi-même que par notre sieur Lefort, dont l'âge et les habitudes étaient plus analogues à la chose.

Or il appert de nos renseignements communs que ledit Léon, votre fils, dont nous n'avions pas à nous plaindre pour le travail de la maison, se serait laissé entraîner par des goûts de différentes natures, mais tous également dispendieux, et qu'il aurait contracté des obligations payables à divers, montant, sauf vérification ultérieure, à la somme approximative de 19,643 fr. 55 cent.; de laquelle somme nous vous envoyons le bordereau détaillé, en nous disant, Monsieur, vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

DUROC, LEFORT ET Cie.

A cette lecture Marcelle a poussé un grand cri; elle est devenue pâle, et serait tombée si Claire ne l'eut reçue dans ses bras. Cette émotion a fait diversion à la mienne, et je me suis contenu.

Bien que mes craintes fussent dépassées, je n'ai laissé voir aucune surprise ; j'ai pris les mains de Marcelle, et je me suis efforcé de l'encourager; mais elle répétait sans cesse le chiffre de la dette avec une stupéfaction épouvantée. Comment Léon avait-il pu contracter des obligations auxquelles ni lui ni nous ne pourrions satisfaire ?

Je n'ai voulu rien discuter, et j'ai remis, comme d'habitude, toute détermination au lendemain, afin de nous laisser à tous le temps de réfléchir.

La nuit a été cruelle ; il m'a été impossible de dormir, et j'ai entendu Marcelle pleurer jusqu'au matin. Au point du jour je me suis levé; j'ai fait une longue promenade dans les friches qui terminent notre faubourg. La force joyeuse de la nature, l'air du matin, le mouvement m'ont un peu apaisé; je suis rentré plus calme. Marcelle m'attendait; je lui ai annoncé que je partais dans deux heures pour Paris. Elle s'est écriée :

— Tu vas chercher Léon ?

— Et payer ses dettes, ai-je répondu.

— Tu le peux donc ?

— En sacrifiant une partie de nos économies, réformant nos habitudes et renonçant à l'aisance dont nous jouissons.

— Et tu y consens ?

— J'y suis résolu.

Elle s'est jetée dans mes bras.

— Ah! on ne peut être malheureuse avec toi, s'est-elle écriée avec une explosion de larmes, car tu fais sortir la gloire de la honte et la joie de la douleur.

Cette approbation m'a attendri et fortifié. J'ai employé la matinée à régler mes affaires, et quand la diligence a passé j'étais prêt; je suis parti.

Le voyage a été pour moi comme un mauvais rêve. Je traversais les campagnes et les villes sans rien voir, uniquement occupé de ce que j'allais faire. La ruine à laquelle je me résignais pour réparer les fautes de Léon était ma moindre préoccupation ; ce qu'il fallait surtout, c'était que cette ruine pût sauver, non pas son présent, mais son avenir. Je n'allais pas seulement payer des dettes avec le fruit de mon travail, j'allais arracher une âme à la corruption. Pour le monde il ne s'agissait que d'argent; pour moi il s'agissait surtout d'honneur. . . . .

Je ne trouvai point Léon chez lui ; mais, en me faisant connaître, je pus monter l'attendre dans le petit appartement qu'il occupait au quatrième.

En entrant je fus frappé de son air de désordre et d'abandon. Pas un siége en place; le lit défait, des chaussures boueuses dispersées çà et là, une pipe éteinte oubliée sur le fauteuil, les meubles poudreux et tachés, une pendule arrêtée; tout me prouvait que ce n'était point là un logis, mais un gîte : on y venait se déshabiller et dormir, mais on avait ses habitudes ailleurs.

Je pus deviner celles-ci aux contre-marques de spectacle jetées sur le marbre de la cheminée, près de petits cartons portant des numéros de fiacre et d'un loup de bal masqué. Quelques bouquets de violettes fanées, des gants salis dans leur neuf, un lorgnon et une cravache complétaient la ré-

vélation de cette vie de fausse élégance et de dissipation frivole. J'approchai du petit bureau où s'éparpillaient quelques mémoires non acquittés, quelques billets de compagnons de plaisir, et j'y cherchai en vain un livre, une lettre de la famille, un travail commencé !

Au moment où j'achevais ce triste examen, je vis entrer un homme d'environ trente ans, vêtu avec une recherche de mauvais goût, emmoustaché et marchant avec bruit. A ma vue il se contenta de toucher le bord de son chapeau.

— Monsieur attend Remi, sans doute? me dit-il.

Je répondis affirmativement.

— Il vient alors pour... son affaire? ajouta-t-il en baissant un peu la voix.

— Quelle affaire? demandai-je étonné.

L'inconnu me regarda.

— Quoi !... vous ne savez pas? reprit-il en se redressant. Il ne vous a donc point dit?...

— Je ne l'ai point encore vu.

— Ah! je comprends, vous avez seulement reçu comme moi son billet. Du diable si j'y aurais rien compris ! mais en venant je l'ai, par bonheur, rencontré à la salle d'armes; il m'a tout expliqué en me priant de venir ici chercher son autre témoin; vous voilà, je vous emmène.

— Il va se battre ! m'écriai-je avec un saisissement inexprimable.

— C'est décidé, reprit l'inconnu tranquillement; il veut même que nous lui promettions de ne faire aucune tentative d'arrangement. Vous comprenez, c'est la première af-

faire ; il faut qu'il fasse ses preuves : un coup d'épée donné ou reçu pose bien ; c'est un fonds sur lequel on peut vivre ensuite... pourvu qu'on vive.

— Mais où se bat-il ? avec qui ? pour quel motif ?

— Je vous conterai cela en route ; mon coupé est en bas, partons ; le rendez-vous est pour midi au bois de Boulogne.

Il se dirigea vers la porte ; je le suivis éperdu, mais sans répondre ; je craignais qu'une seule parole ne trahît le quiproquo et ne m'enlevât la chance de m'entremettre pour sauver mon fils.

Mon conducteur me fit monter dans la voiture de remise qui l'attendait, tira de la poche de sa polonaise un étui de cuir de Russie, et m'offrit un cigare que je pris sans savoir ce que je faisais. Il alluma le sien en fredonnant ; je le regardais avec une fiévreuse épouvante.

— Mais le duel ? balbutiai-je après un moment d'attente mortelle.

— Eh bien ! voilà, reprit-il tranquillement : il paraît que Remi a su par un de ses créanciers que l'associé de son patron avait fait parvenir à sa famille, sur son compte, sans le prévenir, des renseignements qui lui déplaisaient. Naturellement il s'en est plaint à l'envoyeur d'avis, qui a mal pris la chose ; des récriminations on en est venu aux gros mots, et Remi, qui avait les nerfs agacés, a terminé la discussion par un soufflet.

Je ne pus retenir un cri.

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas ici d'un déjeuner à la fourchette, continua mon compagnon en faisant tourbillon-

ner la fumée de son cigare. Ledit associé est, à ce qu'il paraît, un Alsacien peu endurant, autrefois sous-officier de dragons, et qui a choisi le sabre pour tailler, comme il dit, en plein pékin. A ne pas mentir, j'ai peur que Remi, malgré la leçon d'espadon qu'il vient de prendre, ne se trouve tout à l'heure mal à son aise. Aussi je crois qu'il sera bon de savoir l'adresse de sa famille en cas d'accident.

Je frissonnai.

— Et vous permettez un pareil duel? m'écriai-je.

L'homme aux moustaches me regarda de côté.

— *Je permets* est joli! répliqua-t-il en ricanant; connaissez-vous par hasard un moyen de l'empêcher? Croyez-vous qu'on reçoive un soufflet comme l'éclaboussure d'un fiacre et qu'il suffise de s'essuyer la joue avec son mouchoir? Après ce qui s'est passé, il faut que Remi ou l'autre soit emporté de là-bas les pieds en avant.

Je fermai les yeux sans répondre; j'avais des éblouissements; une sueur froide perlait sous mes cheveux; il me semblait que la voiture s'enfonçait sous moi! Mais je me roidis contre cette défaillance; je réunis tous les efforts de ma volonté pour reprendre mon calme et ressaisir ma raison.

Pendant ce temps le coupé roulait toujours, et mon conducteur continuait à parler.

Autant que je pus comprendre à travers un entretien souvent interrompu, c'était un Valaque appartenant à cette tribu de viveurs cosmopolites qui dissipent leur héritage dans l'oisiveté des capitales. Tout ce qu'il dit me fit voir plus clairement l'abîme dans lequel Léon s'était laissé en-

traîner. Le hasard des premières relations, la curiosité si puissante à son âge, la hardiesse d'un caractère que l'obstacle encourageait, tout s'était réuni pour l'entraîner. Par un reste de scrupule, il avait continué assidûment son travail dans la maison Lefort et Duroc, réservant les soirées et les jours de repos aux bals, aux spectacles ou au lansquenet. C'était une sorte de compromis avec sa conscience : l'accomplissement du devoir sur un seul point lui servait à masquer ses infractions sur tous les autres ; il s'excusait ainsi à ses propres yeux.

Au reste, je n'eus alors qu'une perception confuse de ces détails. Mon esprit s'était retourné tout entier vers le péril qui menaçait Léon et s'appliquait à chercher pour lui un moyen de salut. Je tremblais d'arriver trop tard ; deux ou trois fois je suppliai le Valaque de presser son cocher ; mais il me fit observer qu'il n'était point encore midi, et que d'ailleurs on ne pouvait commencer sans nous.

Jamais marche ne m'avait paru si lente. Les arbres des Champs-Élysées me semblaient passer un à un devant la portière avec une sorte de nonchalance ironique ; je trouvais à tous les visages que mes yeux rencontraient une expression triste ou menaçante ; les cris qui s'élevaient, de loin en loin, dans les quinconces, me faisaient tressaillir comme s'ils m'eussent annoncé quelque malheur.

Malgré sa distraction, mon conducteur s'aperçut de mes angoisses ; il crut d'abord que l'intervention dans un duel m'effrayait.

— Je vois que monsieur n'a pas l'habitude de ces affai-

res, dit-il d'un ton railleur; c'est peut-être la première fois qu'il se trouve à pareille fête?

— En effet, répondis-je avec distraction.

— Dans ce cas, Remi a eu tort de vous déranger; il est important que les témoins aient quelque expérience; heureusement que je serai là. J'ai déjà assisté à une vingtaine d'affaires d'honneur, sans compter celle où j'ai figuré pour mon propre compte, et les choses se sont toujours bien passées. — Pas un seul arragement sur le terrain! — La dernière fois, il s'agissait d'une bagatelle, je ne sais quel débat survenu aux courses de Chantilly à propos d'un jockey; on a chargé les pistolets à deux reprises; notre adversaire nous a envoyé une balle dans la main droite, et, sans ses témoins, nous eussions continué de la main gauche. Quand je me mêle d'une affaire, il faut qu'elle ait des suites. Mais nous voilà arrivés, et il me semble que j'aperçois nos gens.

J'avançai vivement la tête, et je vis, à une trentaine de pas, au carrefour d'une route, plusieurs personnes arrêtées : c'était M. Lefort avec ses deux témoins, portant les sabres à demi enveloppés dans un manteau. Léon se tenait un peu à l'écart, et regardait vers Paris avec une visible impatience.

Il reconnut sans doute le coupé du Valaque, car il fit un geste de joie et courut à notre rencontre.

Je me rejetai précipitamment au fond de la voiture; il arriva à l'autre portière vers laquelle mon compagnon s'était penché.

— Vite! vite! Georges, dit-il ; ces messieurs sont là, et Lefort fait le fanfaron.

— Ah ! fort bien, dit le Valaque en portant un lorgnon à son œil gauche et le dirigeant vers ceux qui nous attendaient ; nous allons voir ça. Dites au cocher de continuer jusqu'au carrefour.

Léon transmit l'ordre, et la voiture arriva au petit pas à l'endroit désigné.

J'aperçus alors plus distinctement l'adversaire de mon fils. C'était un homme de quarante ans, grand, osseux, d'une physionomie triviale et violente.

Il sifflottait, les deux mains dans les poches de son paletot.

— Eh bien ! ne vous pressez pas ! s'écria-t-il d'une voix discordante ; laissez-nous souffler dans nos doigts pendant que vous fumez du maryland dans votre équipage de location.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous êtes donc bien pressé, mon cher ? dit M. Georges sans descendre.

— Très-pressé, répliqua brutalement l'ancien dragon, vu que j'ai autre chose à faire que de promener, sur le boulevard de Gand, mes bottes vernies et mon lorgnon ; on m'attend à la Bourse dans une heure.

— Ah ! diable ! reprit le Valaque ironiquement ; et êtes vous sûr qu'il ne vous surviendra pas quelque empêchement ?

— Descendez, vous allez voir, dit M. Lefort évidemment à bout de patience.

Le Valaque ouvrit nonchalamment la portière du coupé et mit pied à terre.

Les témoins avaient déroulé le manteau qui cachait les deux espadons; Léon venait de retirer son habit et le jeta sur une branche dépouillée.

— Mesurez les sabres et finissons, dit son adversaire qui se préparait à en faire autant.

— Quand vous m'aurez écouté! m'écriai-je en m'élançant de la voiture.

A ma voix Léon retourna la tête et recula en criant : « Mon père! »

Il y eut une première exclamation de surprise, suivie d'un silence.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda enfin M. Lefort; ce n'est donc pas un témoin?

— Dieu me damne! je l'ai cru!... répliqua le Valaque.

J'expliquai en peu de mots d'où venait l'erreur et comment j'en avais profité. L'ex-dragon écoutait d'un air sombre en tourmentant la terre avec la pointe de son sabre.

— Je comprends! je comprends! s'écria-t-il brusquement quand j'eus achevé. Vous êtes venu pour empêcher le duel, n'est-ce pas? Eh bien! vous avez perdu votre temps: Dieu le Père serait là, voyez-vous, qu'il ne m'y ferait pas renoncer; j'ai été insulté, il me faut une satisfaction.

— Vous l'aurez, monsieur, interrompis-je vivement; je sais ce qui s'est passé, et je ne viens pas ici pour m'opposer à une juste réparation, mais pour vous la faire obtenir.

— Alors ne perdons pas de temps à causer! dit-il en se reculant de deux pas comme s'il voulait se mettre en garde.

— Pardon, repris-je, mais, puisque le hasard m'a désigné pour témoin, j'ai droit d'en remplir les fonctions; vous ne croiserez par le fer avant de m'avoir entendu.

— Eh bien! donc, tonnerre! dépêchons, monsieur! dit l'ancien sous-officier qui frappa du pied.

— J'ignore, repris-je, les détails du débat soulevé entre vous et mon fils; mais je sais que j'en ai été la première cause en faisant demander les renseignements recueillis par vous et envoyés par M. Duroc.

— Monsieur prétend que je devais le consulter, dit M. Lefort en regardant Léon avec un ricanement ironique.

— Je conçois le dépit que peut inspirer la révélation de pareilles fautes, repris-je; le remords aide à la colère : mécontent de soi-même, on s'en venge sur un autre.

— Mais non pas impunément, interrompit Lefort en serrant les poings. Voyons, mille diables! en finirons-nous?

— Sur-le-champ, monsieur. Il faut qu'on vous rende raison, n'est-ce pas? Humilié par votre adversaire, vous tenez à ce qu'il s'humilie à son tour; vous voulez enfin l'avoir à votre discrétion?

— C'est un plaisir que je ne vais pas tarder à me procurer, murmura-t-il en faisant ployer l'espadon.

— Je l'espère, répondis-je, mais sans violence; car je veux que celui qui vous a insulté reconnaisse sa faute et s'en remette à votre générosité.

— Des excuses ! s'écria Lefort ; du tout, il est trop tard je n'en recevrai point, je n'en veux pas.

— Et moi, je les refuse, ajouta Léon d'une voix fermement accentuée.

— Alors dites à votre père qu'il nous laisse, ou allons plus loin, reprit l'ancien dragon, qui fit un mouvement vers la voiture.

Je me jetai sur son passage.

— Non, m'écriai-je, l'offense reçue ne vous donne point un droit illimité de vengeance, et vous ne pouvez refuser qu'on se rachète. Ce dont mon fils vous doit raison, ce n'est pas de l'acte en lui-même, car, s'il eût été le résultat du hasard, vous n'auriez point à lui en demander compte ; c'est de l'intention, et celle-là il peut la rétracter. Entre gens de cœur, un tort reconnu est un tort pardonné ; vous le savez comme moi.

Lefort secoua la tête.

— Tout ça ce ne sont que des paroles inutiles, dit-il en s'agitant. Au nom de Dieu ou au nom du diable ! donnez le sabre à M. Remi ; nous ne sommes pas venus ici pour bavarder, mais pour nous aligner.

Un des témoins remit l'arme à Léon, qui ne paraissait pas moins impatient que son adversaire.

— Prenez garde ! monsieur, m'écriai-je en m'adressant de nouveau à ce dernier : votre maison m'a demandé mon fils, je vous l'ai envoyé comme à des protecteurs ; vous avez accepté l'espèce de tutelle que je vous accordais ; vous en êtes responsable devant moi et devant l'opinion pu-

blique, et vous ne pouvez le frapper sans déshonneur.

Ces derniers mots parurent faire quelque impression sur l'associé de M. Duroc; il comprit rapidement ce qu'il pouvait y avoir de ridicule ou d'odieux dans ce duel du patron contre un jeune homme de dix-neuf ans qui lui était confié; il changea de couleur et parut hésiter. Je ne lui laissai pas le temps de reprendre sa colère.

—Songez, ajoutai-je plus bas et en lui saisissant les mains, que c'est presque un enfant, monsieur. Abuserez-vous de son inexpérience, et votre supériorité ne vous oblige-t-elle pas à le ménager? Peut-être connaissez-vous quelque autre garçon de cet âge, le fils d'un parent, d'un ami... supposez-le dans la même situation, devant un homme comme vous! Comment voudriez-vous qu'on le traitât, et que diriez-vous d'une implacable rancune qui se refuserait à tout accommodement?

— Mais, par tous les diables! interrompit l'ancien soldat ébranlé, vous ne voyez donc pas que le blanc-bec continue à me braver? Ne vous a-t-il pas dit qu'il ne ferait aucune excuse?

— Eh bien! m'écriai-je, si son orgueil est plus fort que sa justice, s'il aime mieux sa colère que notre joie, je ne lui demande rien, et je remplirai à sa place son devoir!

Alors, me découvrant, je fis un pas vers M. Lefort, et j'ajoutai, d'une voix dans laquelle passa tout ce que j'avais de tendresse et de douleur :

— Moi, père de l'offenseur qui a mérité le châtiment et qui ne veut pas reconnaître sa faute, je viens à sa place,

comme responsable du fils que je n'ai point su rendre plus capable de respecter les autres et lui-même, vous demander grâce pour son offense, et cette demande, monsieur, je vous la fais les mains jointes, tête nue... à genoux!

L'acte avait suivi les paroles; il y avait sans doute dans le geste et dans l'accent quelque chose de sincère qui trouva le chemin des cœurs; car M. Lefort jeta le sabre qu'il tenait, et, me relevant par les deux coudes :

— Allons! s'écria-t-il d'un accent ému, puisque vous le voulez... j'accepte... j'oublie... bien qu'on n'ait jamais parlé d'excuses faites ainsi par procuration. Le diable m'emporte, vous avez sauvé la vie de ce fou... car, si vous n'étiez pas venu, je le tuais comme un chien!

Je coupai court en remerciant l'ancien dragon; je saluai les témoins, et, prenant Léon par le bras, je rejoignis avec lui la voiture qui l'avait amené.

CHAPITRE XVIII

UNE FILLE A MARIER

Soit honte, soit ressentiment, soit embarras d'un remords qui hésitait à s'avouer, mon fils garda le silence pendant toute la route. Ce fut seulement lorsque nous nous retrouvâmes seuls chez lui qu'il essaya une explication. Je l'interrompis dès les premiers mots.

— Nous parlerons de cela plus tard, lui dis-je; dans ce moment, ni vous ni moi ne sommes en état de traiter une pareille question. Je vous demande seulement de me faire la note exacte de ce que vous devez, avec les noms et les adresses des créanciers.

Il ne fit aucune observation, et s'assit devant son bureau tandis que je repassais dans la première pièce où j'attendis. Il m'y rejoignit bientôt avec la liste que je lui avais demandée. Non-seulement le chiffre de chaque dette était indiqué, mais, par un dernier trait de cette audace qui le poussait aux dernières limites de toutes choses, il en avait fait le total. C'était, à peu de chose près, la somme in-

diquée dans la lettre de M. Durec. Je lui demandai s'il n'oubliait rien; il me l'affirma.

— Alors, repris-je, vous allez me suivre aux adresses indiquées.

Le fiacre nous attendait; nous commençâmes par les créanciers les plus voisins. Je payai partout sans réclamations. Léon n'en pouvait croire ses yeux, et je vis que, à mesure que nous avancions dans ce ruineux pèlerinage, la honte et le remords gonflaient de plus en plus son cœur. Enfin, lorsque nous rentrâmes en voiture, après notre dernière visite, et qu'il me vit refermer en silence mon portefeuille vide, l'émotion l'emporta; il tomba à mes pieds en demandant grâce à travers ses sanglots. Je posai les deux mains sur sa tête, qu'il appuyait à mes genoux.

— Je vous remercie de ces pleurs, Léon, lui dis-je; c'est la seule joie que je pouvais attendre dans ce moment; ils me prouvent que vous vous repentez. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous sauver; le reste dépend de Dieu et de votre volonté. Réunissez tout ce qui vous appartient pendant que je vais régler avec votre propriétaire; nous repartons ce soir pour le pays, et je vous emmène.

Il se hâta d'obéir, et quelques heures après nous étions en route.

Le voyage se fit silencieusement, mais dans les meilleurs rapports. J'étais grave et triste, Léon honteux et attendri. Pour la première fois son orgueil avait fléchi; il se condamnait lui-même sans récriminations, sans arrière-pensées; il était loyalement descendu au fond de son indi-

gnité et y restait exposé à tous les yeux, comme Job sur son fumier. Ce caractère hautain et volontaire, brisé par la douceur, avait compris que sa réhabilitation était désormais dans le repentir; il avait soif d'humilité.

Ce fut bien autre chose quand Marcelle et sa sœur l'accueillirent au logis par leurs caresses mêlées de larmes. Pas une voix ne s'éleva pour lui demander compte; mais le reproche était dans les longs silences, dans les soupirs étouffés, dans les témoignages de tendresse même qui avaient quelque chose de douloureux et de suppliant; on sentait qu'un malheur pesait sur la famille, et que nous portions tous un grand deuil dans le cœur.

Dès le lendemain de son retour, j'avais obtenu l'entrée de Léon chez un des négociants les mieux famés; ses tristes folies étaient restées un secret; nous n'avions rien dit à la tante Roubert elle-même, qui s'abstint de toute question; mais elle devina une partie de la vérité à la réforme sévère qu'il fallut introduire dans notre ménage. J'avais vendu le cabriolet, et mes courses se faisaient à cheval par tous les temps; Marcelle eut une servante de moins; nous souslouâmes notre jardin; Claire se passa de couturière et tira profit de ses broderies. La table devint également plus frugale; on supprima le café, on renonça au vin. Tout cela s'était fait par une sorte de convention tacite et sans qu'un mot en rappelât jamais le motif; mais Léon voyait et comprenait : lui seul semblait ne pouvoir se résigner; plus on se montrait affectueux et oublieux du passé, plus il baissait la tête. Notre abnégation l'oppressait.

Sa fougue opiniâtre avait fait place à une condescendance et à une docilité sombres; on sentait la lutte d'une nature qui se dompte avec effort. Sa voix était trop calme pour ne pas être contenue, ses soumissions trop empressées pour ne pas révéler le parti pris. Une ferme volonté avait évidemment usurpé l'autorité absolue sur cette âme et y tenait toutes les passions muselées.

Je suivais avec une inquiétude curieuse cette révolution intérieure dont le résultat me paraissait encore incertain. L'énergie même de l'effort me prouvait l'énergie de la résistance. A voir la rudesse de Léon envers lui-même, on devinait combien il se craignait encore. Son cœur était plein d'ennemis qu'il tenait immobiles et muets sous le genou de sa volonté, trop sûr qu'au premier mouvement tous allaient s'insurger.

Mais aurait-il la force de persister dans une pareille surveillance? Sa résolution ne faiblirait-elle pas à la longue? Assistions-nous aux dernières résistances ou aux premières victoires? Était-ce l'adieu d'une conscience un instant réveillée ou l'aurore d'une sérieuse régénération? Je n'osais moi-même décider! Il y avait par instants chez Léon des retours rapides de ses anciens instincts : c'étaient comme des coups de tonnerre aussitôt apaisés; mais ils prouvaient qu'un orage sommeillait toujours derrière le bleu trompeur de ce ciel paisible.

Le temps s'écoula pourtant sans que nos craintes parussent devoir se réaliser. Ces derniers mois avaient semblé des années pour Léon. Entré par la porte de la jeunesse

dans la fournaise ardente qu'il venait de traverser, il en sortait par celle de la maturité. Un peu de tristesse lui était seulement restée de cette épreuve suprême; on eût dit un condamné échappé à la mort, et qui garde encore quelque temps la pâleur de sa grande épouvante.

Du reste, son nouveau patron se louait beaucoup de son intelligence, de son activité, et ne doutait point de sa réussite

Il lui avait permis de se lier avec un neveu élevé chez lui comme son propre fils, et qu'il devait associer un jour à sa maison.

Raymond s'était pris d'une sincère amitié pour son compagnon de travail, et ne tarda pas à nous visiter, d'abord toutes les semaines, puis tous les jours. Plus vieux que Léon de quelques années, il s'était surtout senti attiré vers lui par le charme des contrastes : timide, il admirait sa hardiesse; irrésolu, il s'appuyait sur sa volonté; sa nature se complétait par celle de son ami; chacun d'eux trouvait dans l'autre ce qui lui manquait.

Marcelle et moi, nous nous réjouîmes d'une liaison qui donnait un point d'attache aux bonnes résolutions de notre fils et l'ancrait dans l'ordre et le travail. M. Raymond, accueilli avec cordialité, s'en montra chaque jour plus reconnaissant; il ne quittait plus Léon, qui ne nous quittait guère, si bien que notre maison était devenue la sienne; il assistait à nos veillées, écoutait les lectures ou faisait de la musique avec Claire.

Cette intimité s'était établie si naturellement, nous y

trouvions tant de douceur et de sécurité, qu'aucun de nous n'avait songé à en prendre ombrage; la tante Roubert seule nous semblait recevoir M. Raymond avec une sorte d'impatience inquiète.

Un soir qu'il s'était fait attendre, ainsi que Léon, Claire tressaillit tout à coup en entendant monter l'escalier, et s'écria que c'était lui!

— Qui, lui? demanda la tante Roubert.

— Eh bien! M. Raymond, répliqua-t-elle.

— Comment le sais-tu?

— J'en suis sûre, j'ai reconnu son pas. Écoutez plutôt; Médor ne dit rien!

Et, pour s'assurer qu'elle avait deviné juste, elle courut à la rencontre des arrivants.

Madame Roubert nous regarda en secouant la tête.

— Avez-vous entendu? demanda-t-elle.

— Sans doute, répliquai-je.

— Et vous n'avez pas compris?

— Quoi donc? demanda Marcelle.

— Quoi? répéta madame Roubert. Eh! ma chère, une chose que tu devrais savoir : c'est que, dans une maison où il y a une fille à marier, il n'est pas bon de recevoir un jeune homme assez souvent pour qu'on reconnaisse son pas et qu'il ne fasse plus aboyer le chien.

CHAPITRE XIX

LE NEVEU D'UN NÉGOCIANT. — UN GENDRE REFUSÉ

L'observation faite par madame Roubert nous ouvrit les yeux; nous sentîmes que les assiduités de M. Raymond pouvaient faire naître des idées auxquelles il eût été imprudent de s'arrêter.

L'oncle Formon, qui était riche et tenait en grande estime les gros capitaux, voulait pour son neveu un opulent mariage; il avait calculé que, lorsqu'il lui laisserait la maison de commerce, « l'apport dotal devait suffire pour le fonds d'exploitation. » Or la dot de Claire ressemblait singulièrement à celle de la Marianne de Molière : elle se composait surtout d'habitudes laborieuses, d'humeur facile, de goûts simples, de sobriété; et M. Formon n'eût pas manqué de trouver, comme Harpagon, « que ce compte-là n'avait rien de réel, et que c'était une raillerie de vouloir constituer à la future une dot de toutes les dépenses qu'elle ne ferait point. »

Nous communiquâmes nos scrupules à Léon, qui les partagea et promit que son ami interromprait ses visites.

Il eut d'abord recours pour cela à mille subterfuges. Un jour c'était quelque promenade lointaine faite avec M. Raymond; d'autres fois un travail sur lequel il voulait le consulter; le plus souvent de simples caprices par lesquels il rompait l'habitude des entrevues journalières.

M. Raymond s'y soumit d'abord; il aimait Léon et se laissait aller volontiers à son impulsion; mais bientôt il parut perdre patience; loin de se désaccoutumer peu à peu de ses visites du soir, comme mon fils l'avait espéré, il lui déclara, avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin, et qu'il voulait les reprendre.

Léon répondit d'abord sur le ton enjoué, en se plaignant de ce que sa compagnie ne pût lui suffire; mais il insista.

— Seul, je vous ai moins complétement qu'au milieu de votre famille, dit-il; c'est votre place et votre vrai cadre; tout y est dans une telle harmonie que le charme de l'ensemble ajoute au charme de chaque détail. Le plus bel arbre isolé n'est qu'un arbre; réuni à ses pareils, c'est une part de forêt. Pourquoi m'empêcher de prendre place dans votre cercle intime, de respirer ce bon air de dévouement et de tendresse? Vous ai-je donc dérobé quelque doux rayon pour que vous me disiez ainsi de me retirer de votre soleil?

Et comme Léon embarrassé ne répondait rien:

— Songez, mon ami, ajouta-t-il d'une voix plus émue, que j'ai été élevé en orphelin, loin de toutes les jouissances du foyer. J'ai passé des mains de la nourrice à celles des

maîtres, et du collége au comptoir. Chacun m'a servi par devoir, personne ne m'a aimé pour moi-même. Jusqu'ici je n'ai trouvé dans le monde qu'une chambre garnie et une table d'hôte; c'est chez vous que, pour la première fois, j'ai vu et compris ce qu'était une famille. Si vous m'aimez, laissez-moi jouir de ma découverte et ne m'enviez pas la petite place d'où je regarde votre bonheur.

— Dieu sait que je ne demanderais pas mieux, dit Léon qui, tout en sentant la nécessité d'en venir à une explication, hésitait sur la tournure à lui donner; vous ne doutez point, j'espère de ma bonne volonté; votre présence parmi nous m'est toujours une joie; mais... d'autres peuvent s'en étonner.

M. Raymond l'interrompit.

— Aurais-je été importun? s'écria-t-il; mes visites paraissent-elles trop fréquentes à votre mère... à votre sœur?... Oh! répondez, je vous en conjure, Léon, répondez franchement!

— Franchement, ma famille est toujours heureuse que vous soyez là.

— Qui donc alors peut s'étonner?

— Ceux qui regardent sans voir, jugent sans connaître et condamnent sans merci, c'est-à-dire tout le monde! Longtemps j'ai balancé à vous le dire, et je ne le fais encore qu'avec peine.

— Mais que peut-on blâmer dans mon intimité?

— Pardon, reprit Léon en souriant; vous n'avez pas oublié, je pense, cet enfer des anciens où le chien Cerbère

laissait entrer tout le monde, mais ne permettait à personne de sortir.

— Après?

— Eh bien, cher ami, les gens sages prétendent que c'est le symbole de toute maison où il y a une fille à pourvoir : chaque homme mariable qui s'y présente est supposé acquis à l'enfer conjugal; s'il y reste, on le regarde comme une victime; s'il en ressort, comme un Hercule vainqueur qui s'est joué de Cerbère.

— Et il n'y a pas d'autre motif? dit M. Raymond qui rougit.

— Aucun autre! acheva Léon en lui prenant la main; mais il vous suffira, mon ami. Nous pouvons braver les préjugés quand notre repos et notre honneur ont seuls à en souffrir, mais non quand il s'agit de l'honneur et du repos des autres. Pardonnez-moi, pardonnez-nous; ceci ne se fait point par notre volonté : dites-moi que vous en êtes sûr et que vous ne gardez point de rancune.

— Je vous aime et vous remercie, dit Raymond en répondant avec effusion à l'étreinte de Léon. Vos paroles m'ont troublé plus que vous ne pouvez croire... je ne puis, je ne veux pas y répondre maintenant... Je vous demande deux jours... alors... nous en reparlerons... et... vous saurez tout!

A ces mots, il embrassa mon fils et le quitta brusquement.

Le temps demandé s'écoula. Léon, qui m'avait raconté leur entretien, eut soin, à mon expresse recommandation,

d'éviter tout ce qui eût pu rappeler à M. Raymond sa promesse. Enfin, le troisième jour, celui-ci arriva chez nous vers le soir, mais sans entrer au salon; il fit demander mon fils et monta avec lui dans sa chambre haute.

Il était pâle et semblait très-agité. Léon affecta de ne point s'en apercevoir; il lui demanda s'il venait le chercher pour une promenade.

— Oui... habillez-vous... sortons! répliqua-t-il avec une précipitation distraite.

Mais, après avoir fait deux ou trois tours dans la chambre, il se jeta sur un fauteuil en s'écriant :

— C'est inutile... je puis vous parler ici... J'aime mieux tout vous dire... et pour cela je n'ai besoin que d'un seul mot... — Léon... j'aime votre sœur!

Mon fils se retourna avec une exclamation.

— Ne me faites pas d'objection! se hâta d'ajouter le neveu de M. Formon; je les connais toutes... il n'en est qu'une dont je veuille tenir compte, celle qui viendrait de la volonté de votre sœur ou de votre famille. Parlez-moi avec sincérité, Léon, me seront-ils favorables? N'ai-je point à redouter d'autres projets? Savez-vous enfin quelque chose qui puisse me faire craindre ou espérer?

— Rien, et eux seuls sont en mesure de vous répondre; mais il me semble que vous oubliez quelqu'un dont l'adhésion n'est pas moins importante.

— Mon oncle?

— Oui.

— Je viens de lui tout avouer!...

Il s'arrêta, Léon le regardait.

— Et qu'a-t-il répondu? demanda-t-il.

— Ce qu'il devait répondre, reprit Raymond avec une exaltation amère, ce que j'attendais. Connaît-il votre sœur? peut-il comprendre ce qu'il y a en elle de naïve séduction? A ses yeux le mariage n'a jamais été qu'une affaire.

— Et il trouve celle-ci mauvaise! interrompis-je en franchissant le seuil sur lequel j'étais arrêté depuis quelques minutes sans que les deux jeunes gens y eussent pris garde.

M. Raymond recula de trois pas et devint très-pâle; mais je le rassurai en lui tendant la main; il comprit dès les premiers mots que je ne le rendais pas responsable des dédains de M. Formon, et, encouragé par mes témoignages d'affection, il me déclara que l'opposition de son oncle ne pouvait être un obstacle pour lui.

— Que je puisse être agréé de vous et de mademoiselle Claire, ajouta-t-il, je n'en demande point davantage; nulle volonté ne peut enchaîner ma préférence, et ce que je possède suffit pour mettre la femme que j'aurai choisie à l'abri de la pauvreté.

— Mais non à l'abri des regrets, répliquai-je. Pourra-t-elle oublier qu'elle vous a rendu ingrat, et que le lien qui vous a unis n'a pu se former que des liens brisés de la famille? Pour elle vous aurez rompu avec celui qui vous a tenu lieu de père; vous aurez préféré votre penchant à votre devoir! Dangereux début et triste présage! Est-il bien sûr que celle pour qui vous aurez ainsi renoncé à vos habi-

tudes, à vos affections, à vos souvenirs, puisse vous dédommager suffisamment de tant de sacrifices? Ne les regretterez-vous jamais? Chaque fois que vous rencontrerez le bienfaiteur abandonné pour une étrangère, et qu'il vous faudra détourner la tête, ne sentirez-vous pas votre cœur se serrer? Croyez-moi, M. Raymond, bien peu de gens sont assez sûrs d'eux-mêmes pour de pareilles épreuves, bien moins encore ont droit de les tenter. Dans notre constitution sociale, tout repose sur la famille, tout y revient. Renier celle que Dieu nous a donnée pour en commencer une autre, c'est mettre le feu à la maison héréditaire avec l'idée de bâtir sur ses cendres; rarement le succès justifie de pareilles audaces, et l'extrême nécessité peut seule les excuser. Pour ma part, je n'en serai point complice; ma fille n'entrera jamais dans la famille qui la repousse; elle a besoin de sympathie, d'encouragement, de tendresse, et je ne veux pas que son mariage soit une déclaration de guerre, mais un traité d'alliance.

Tout ce que put dire M. Raymond ne changea rien à cette résolution; je l'assurai de mon estime et de mon amitié; mais je renouvelai l'avertissement déjà donné par Léon : quelque douce que nous fût son intimité, nous devions la rompre et nous contenter de vœux réciproques faits de loin pour notre bonheur.

Quand il me vit inébranlable, il cessa d'insister et se retira tristement. Nous ne le revîmes plus que rarement, par hasard et chez des tiers.

Cette espèce de rupture nous fut un sérieux chagrin : on

s'était accoutumé l'un à l'autre ; l'heure de la réunion était pour tous un délassement ; elle servait à clore doucement la journee par un concert de volontés et de sentiments. Quand M. Raymond ne vint plus, il y manqua quelque chose ; tout sembla s'arrêter et le silence se fit.

Mais ce changement parut principalement douloureux à Claire ; elle perdit subitement sa gaieté, devint rêveuse, languissante et sans désirs : nous tâchions en vain de la réintéresser aux choses ; à tous nos efforts elle répondait par un vague sourire et un remerciement distrait.

La tante Roubert s'irritait et se désolait de cette torpeur.

— Je n'aime pas les chagrins qui dorment, disait-elle souvent, c'est comme les incendies qui couvent : on ne voit point de flammes, et un beau jour tout tombe en charbons.

Plusieurs fois elle avait interrogé Claire ; mais, soit embarras d'un aveu, soit ignorance de son propre cœur, celle-ci répondait qu'elle n'avait rien, qu'elle était heureuse.

— C'est alors son bonheur qui la rend pâle et la fait maigrir, disait madame Roubert avec impatience ; que Dieu me protége, je voudrais trouver quelque affliction qui la réveillât !

Elle crut enfin tenir ce qu'elle cherchait.

Un soir que Claire était seule à la fenêtre, le coude appuyé à la balustrade, l'aiguille immobile sur son feston et les yeux errants vers le carrefour, elle la vit tout à coup tressaillir, baisser le front en rougissant et reprendre sa broderie avec un empressement embarrassé.

Elle se pencha contre la vitre et aperçut M. Raymond

qui passait en côtoyant l'autre côté de la rue pour mieux voir à nos fenêtres. Madame Roubert hocha la tête et glissa une de ses aiguilles à tricot sous son bonnet, ce qui était le préliminaire obligé d'une halte dans son travail.

— Ah! ah! dit-elle en continuant de regarder à travers le carreau, c'est le neveu de *l'oncle aux écus!* Il est donc encore ici?

— Est-ce qu'il doit partir? demanda vivement Claire qui se redressa.

— Dame! je suppose; est-ce qu'on ne parle pas pour lui d'un voyage dans les colonies?

— Pour M. Raymond?

— Oui, son oncle veut l'envoyer à un de ses correspondants... qui a une fille...

Elle s'arrêta; Claire la regardait avec des yeux fixes et grands ouverts...

— Qui a une fille? répéta-t-elle.

— Pourquoi pas? Est-ce que ça t'étonne? dit madame Roubert en riant.

— Une fille... à marier? ajouta Claire.

— Tout juste, ma chère...

— Et alors... M. Raymond va... pour l'épouser?

— Il paraît que c'est convenu.

Claire ne répondit rien; mais sa respiration devint plus pressée, le mouvement de son aiguille s'accéléra, ses lèvres tremblaient, et elle lutta quelques instants. Enfin, vaincue, elle se leva tout à coup, sortit presque en courant, et à peine eut-elle refermé la porte que nous entendîmes un sanglot.

Marcelle voulait courir à elle ; je la retins.

— Laissons-lui le secret de sa douleur, fis-je observer, afin qu'elle s'efforce de la combattre devant nous : un chagrin avoué s'entretient d'abord par l'épanchement, puis embarrasse quand la consolation commence à venir.

— Ah ! ma tante, pourquoi lui avoir appris si brusquement cette nouvelle ? s'écria la mère qui avait des larmes dans les yeux.

— Pourquoi ? répéta madame Roubert ; eh ! vraiment pour savoir au juste ce que je devais croire : la petite hypocrite ne m'eût jamais avoué que ce M. Raymond lui tenait au cœur, tandis que maintenant il me semble que c'est clair.

— Et qu'avez-vous gagné à n'en point douter ? répliquai-je avec un peu d'aigreur ; quelle nécessité de sonder les blessures qu'on ne peut guérir ?

— Qu'en savez-vous ? interrompit-elle brusquement ; M. Raymond et votre fille ne sont-ils pas d'accord ?

— Sans doute...

— C'est *l'oncle aux écus* qui vous gêne, n'est-ce pas ? Eh bien ! qui vous dit qu'il soit inflexible ? que, s'il résiste maintenant, il ne cédera pas plus tard ? Faut-il donc que ces enfants renoncent au bonheur parce qu'il n'est pas encore mûr ou à portée de la main ? Seigneur ! ces hommes ! ça n'a ni confiance en Dieu, ni estime des gens, ni patience. Allez, Marcelle, allez consoler cette chère fille, et, sans rien promettre, dites-lui qu'il reste toujours un petit coin bleu dans le ciel le plus chargé.

Je ne pouvais approuver ces lueurs d'espérance que l'on faisait briller aux yeux de Claire pour la consoler ; j'avais toujours cru qu'il valait mieux aborder de face une douleur et en recevoir le choc tout entier. Je ne comprenais rien à ces précautions de femmes qui emmiellaient le vase de fiel et ne faisaient boire le désespoir que goutte à goutte. Mais madame Roubert me déclara que j'étais un brutal qui décapitait les gens pour leur éviter des souffrances de détail, et que mon stoïcisme était bon tout au plus pour les nerfs d'acier des philosophes barbus de l'antiquité ; que les femmes et les enfants demandaient plus de ménagements, et qu'elle me priait de ne me mêler de rien.

Elle nous quitta presque aussitôt, en laissant entendre qu'elle avait un projet dont nous devions connaître le résultat dès le lendemain.

Elle nous revint en effet, mais désappointée cette fois et surtout furieuse.

Elle avait vu M. Formon, de qui elle n'avait rien obtenu.

Je ne pus cacher mon mécontentement d'une démarche dans laquelle mon nom et celui de Claire s'étaient trouvés compromis ; j'en étais à la fois irrité et humilié ; mais madame Roubert coupa court à mes plaintes.

— Je vous conseille de me tomber dessus, vous aussi ! s'écria-t-elle ; c'est brave de me frapper ainsi à terre ! Ne voyez-vous pas que je suis hors des gonds, et que je voudrais battre quelqu'un ?

— Mais comment avez-vous pu espérer de réussir ? interrompis-je.

— Comment ? reprit-elle ; parbleu ! par les bonnes raisons, par le cœur ! Si *l'oncle aux écus* n'était pas un orgueilleux et un entêté, je l'aurais convaincu ; je ne suis même pas encore bien certaine qu'il ne l'ait point été ; seulement il le cache pour n'avoir pas l'air de céder.

— Mais, enfin, qu'avez-vous pu lui dire ?

— Ah ! c'est une longue histoire. D'abord je l'ai trouvé le nez dans ses correspondances d'Amérique et de mauvaise humeur, parce que, dit-il, on le trompe ; ceux qui sont là-bas gardent l'or et ne lui envoient que le papier des rouleaux ; ç'a été son expression. Moi j'ai abondé dans son sens afin de le bien disposer ; mais alors il m'a parlé d'envoyer son neveu à Buenos-Ayres pour défendre ses intérêts. Ce n'était plus mon affaire ; et les objections ont commencé. *L'oncle aux écus* est fin sous sa grosse écorce ; il m'a vu venir ; il s'est impatienté et il m'a dit : — Je comprends : vous voulez que mon neveu reste ici pour épouser la fille de votre nièce ! Moi, ça m'a mise à l'aise, et j'ai répondu : — Vous l'avez dit. — Alors il m'a déclaré que la chose ne se ferait jamais de son consentement, qu'il romprait plutôt avec son neveu, qu'il le déshériterait !... enfin toutes les sottises d'un homme qui a tort. Je l'ai laissé aller ; si bien que la honte l'a pourtant pris, et qu'il a voulu réparer un peu les choses en parlant de son estime pour la famille. C'est là que je l'attendais. — Ah ! vous nous trouvez d'honnêtes gens, ai-je répliqué, et vous ne voulez pas de notre alliance... Pourquoi ça ? voyons ! — Il n'osait répondre : — Parce que vous n'avez pas assez d'argent ! Il a barboté...

il s'est contredit; moi j'ai pris alors le haut bout, j'ai parlé comme au sermon. « Il savait bien, lui ai-je dit, que vous ne consentiriez jamais à un mariage fait contre sa volonté; mais pensait-il que cet abus d'autorité le rendrait plus cher à son neveu? Était-il sage à lui de devenir un obstacle quand il n'eût dû être qu'un secours? Pourquoi voulait-il faire payer ses bienfaits passés d'un prix qui les rendait douloureux? Regardait-il le penchant de son neveu comme une fantaisie passagère : il fallait attendre. Croyait-il son choix malheureux : il fallait l'examiner.—Tout cela embarrassait mon homme, qui a du bon sens; il devenait rouge, puis blême; il s'agitait, il essayait de se mettre en colère pour avoir une contenance; mais j'en revenais toujours à mon refrain : — Donnez une raison! donnez! — Si bien qu'il a fini par se lever en disant : — Au diable! je n'en ai qu'une, madame, c'est que je ne veux pas! Ceci m'a poussée à bout; je me suis fâchée à mon tour. — Fort bien! fort bien! lui ai-je crié; vous avez trouvé le mot : oui, la vraie raison, c'est que vous ne voulez pas être juste, c'est que vous ne voulez pas être bon, c'est que vous ne voulez pas être digne qu'on vous aime! Ah! il n'y a plus à en revenir! Mais écoutez bien ceci : un jour vous deviendrez vieux et infirme, et, comme vous avez vécu tout seul, il faudra bien chercher secours au dehors. Allez alors trouver la riche héritière que vous aurez fait épouser à votre neveu par ambition et par avarice; demandez-lui de vous soigner, de vous tenir compagnie, de se sacrifier pour vous; et, comme elle ne vous devra rien, et que Dieu est juste,

elle vous répondra à son tour : — Je ne veux pas ! je ne veux pas ! — Là dessus j'ai salué et je suis partie comme un orage, en laissant le vieil endurci pétrifié dans sa volonté et dans ses écus.

La tante Roubert se trompait, comme je l'ai su depuis : M. Formon avait été ébranlé par ses arguments, ému de ses prédictions. C'était, ainsi qu'elle l'avait dit, un homme capable de comprendre, mais gâté par une longue habitude d'autorité sans contrôle. Maître absolu de sa maison, il fallait que tout lui fût soumis, même la logique ; il ne permettait aux gens de penser et de vouloir qu'après lui ; la simple initiative lui semblait une révolte. Au fond, le tort de son neveu dans ce projet de mariage était d'en avoir eu l'idée ; qu'il y eût lui-même songé le premier, et tous les empêchements se fussent évanouis !

Sans se l'avouer clairement il en avait conscience ; quelque chose murmurait en lui, mais il se roidissait en se réfugiant dans cette obstination qui joue l'emportement et ne fait du bruit que pour se raffermir.

CHAPITRE XX

UNE RENCONTRE CHEZ RICHARD. — EMBARRAS D'UN ONCLE QUI N'EST PLUS DE SON PROPRE AVIS. — LES ENFANTS NOUS QUITTENT. — LES DEUX HIRONDELLES.

Cependant la tristesse de M. Raymond allait grandissant et son oncle s'en occupait malgré lui. Son inquiétude s'exprima d'abord par un silence mécontent, entrecoupé de brusques réprimandes ; mais quand il vit que l'on supportait son humeur avec une sorte d'indifférence accablée, il devint plus soucieux.

Après tout, il aimait le fils de sa sœur et le voulait heureux. S'il eût trouvé en lui quelque résistance, nul doute que sa volonté ne se fût fortifiée dans l'animation de la lutte ; mais il se sentit ébranlé par cette mélancolique résignation. Peu à peu les raisons de madame Roubert lui revenaient comme s'il les eût trouvées lui-même ; il plaidait la cause à son propre tribunal, non pour changer d'avis (M. Formon affirmait que cela ne lui était jamais arrivé), mais par passe-temps et curiosité. La conclusion du débat restait toujours la même : — Je ne veux pas ! — Mais on

avait entendu la partie adverse... on n'était plus si sûr d'avoir raison ; on se contentait de s'obstiner.

Les choses en étaient là quand M. Formon eut besoin de notre ancien voisin Richard, devenu entrepreneur de transport. Il s'agissait d'un marché à conclure; comme il passait en cabriolet devant la maison de l'ancien charretier, il fit arrêter et descendit.

Richard était un peu plus loin, aux écuries; tandis qu'on courait le chercher, on fit entrer le négociant dans le petit bureau de Colette, mariée depuis deux ans et associée à son père.

Il ne s'y trouvait personne pour l'instant, et M. Formon s'approcha de la fenêtre ouverte ; elle donnait sur un jardin planté de vieux arbres ; presque au-dessous s'étalait une vigne disposée en tonnelle ; plusieurs voix s'y faisaient entendre, mais le feuillage ne permettait ni de voir ni d'être vu.

M. Formon reconnut pourtant Colette à l'accent : elle parlait de la grand'mère de son mari, dont la fille venait de mourir, et qui, seule désormais, eût voulu vivre près d'elle. Elle s'effrayait un peu de la gêne et de la dépense.

— Pensez, chère demoiselle, que de soins ! disait-elle ; la bonne femme ne voit plus guère et ne marche qu'avec un bras pour béquille ! Faudra la veiller comme un enfant.

— Eh bien ! vous lui rendrez ce qu'elle a fait pour le père de votre mari, Colette, répliqua l'interlocutrice inconnue.

— Certainement, je ne demanderais pas mieux, reprit celle-ci ; mais la vieille Germone n'a guère été bonne pour

nous, allez! Quand Baptiste a voulu m'épouser, Dieu sait tout ce qu'elle a répété de méchanceté sur mon compte. J'étais, soi-disant, une dépensière, une glorieuse, une sans-cœur.

— Vous lui prouverez le contraire en la recevant.

— Mais ça va nous coûter gros, savez-vous?

— Ne pouvez-vous supporter cette dépense?

— Je ne dis pas.

— Alors ne regrettez point ce que vous ferez, Colette; songez que la bonne femme est vieille et souffrante, tandis que vous êtes jeune et en santé! Votre part est trop bonne et la sienne trop mauvaise pour que vous ne soyez pas généreuse; garder de la rancune, c'est entretenir une blessure envenimée. Oh! si jamais quelqu'un cherche à me nuire, je ne demande qu'une chose au Ciel: c'est d'avoir l'occasion de lui rendre le bien pour le mal.

— Jésus! qui est-ce qui pourrait vous faire de la peine, à vous? s'écria Colette d'une voie émue; mais comme ça... vous m'engagez à laisser venir la grand'mère?

— Et à être aussi bonne pour elle que vous l'êtes pour tout le monde, reprit son interlocutrice. La pauvre femme ne vous gênera pas longtemps, et vous vous souviendrez avec joie, toute votre vie, que vous avez fait votre devoir.

Ici l'arrivée de Richard empêcha M. Formon d'en entendre davantage; mais il avait été surpris et intéressé. Il écouta avec distraction les explications de l'entrepreneur, qui s'excusait de l'avoir fait attendre, et l'interrompit au

moment où il allait parler de leur marché. Il lui demanda avec qui causait Colette.

—Sous la tonnelle? dit Richard.

—Oui!

—Eh bien! il me semble... que c'est mam'selle Claire.

—Qu'est-ce que c'est que mam'selle Claire?

—Monsieur ne sait pas? Mais c'est la fille de M. Remi.

—Ah! fort bien... dit le négociant qui s'éloigna brusquement de la fenêtre... Voyons, je suis venu pour causer du marché... Avez-vous fait vos calculs?

Richard répondit affirmativement, et se mit à tout expliquer avec la lenteur verbeuse ordinaire aux gens qui se rendent difficilement compte. M. Formon s'efforçait d'écouter; mais, malgré lui, son œil se tournait toujours vers la croisée; son oreille se partageait entre les explications de Richard et les voix qui continuaient à se faire entendre sous la tonnelle; enfin celle de Colette répéta un adieu plus distinct, et des pas firent craquer le sable de l'allée.

Le négociant ne put contenir sa curiosité; il s'approcha de la fenêtre et vit Claire qui traversait le jardin.

Il l'avait à peine aperçue de loin, longtemps auparavant, sans y prendre garde; elle lui apparut alors dans toute la splendeur de ses dix-huit ans et couronnée d'une douceur attendrie. Le charme opéra d'abord; il sentit son cœur s'ouvrir devant ce rayon de jeunesse; mais ce ne fut qu'un premier mouvement aussitôt réprimé. Réagissant contre l'espèce d'attirement auquel il avait cédé, il sembla s'en indigner et y chercher un nouveau motif de soupçon.

C'était là évidemment le piége auquel on avait pris son neveu et qui devait le retenir. On ne montrait tant de patience que parce qu'on était sûr de ce qu'on pouvait. Ne suffisait-il pas de le rencontrer, de le voir, d'échanger quelques mots, pour raviver sans cesse le sentiment qu'on avait fait naître? Nous pouvions attendre sans crainte tant que Claire présente exerçait sa fascination!

Pendant qu'il se vengeait ainsi par des suppositions injurieuses de sa bienveillance d'un moment, Colette était venue rejoindre son père, qui l'attendait pour compléter les explications.

— La demoiselle est partie? demanda-t-il.

— Elle vient de prendre congé, répliqua Colette qui avait les yeux humides; c'est demain qu'elle doit s'en aller.

— Où cela? interrompit M. Formon.

— Chez madame Hubert. C'est un grand crève-cœur pour la famille; mais la demoiselle est un peu malade... on espère qu'une absence de quelques mois lui fera du bien.

C'était une réponse si immédiate et si péremptoire aux soupçons du négociant qu'il en demeura un moment étourdi. Colette profita de son silence pour commencer un éloge de Claire auquel Richard entremêlait de loin en loin quelques exclamations de reconnaissance pour Marcelle ou pour moi. M. Formon fut obligé d'interrompre brusquement cette apologie, et demanda le projet de marché écrit par Colette. Il le parcourut rapidement, signa et partit.

Mais la rencontre de Claire, ce qu'elle avait dit et l'annonce de son départ lui revenaient sans cesse à l'esprit.

Sans s'avouer qu'il s'était trompé il commençait à nous juger moins sévèrement; il répétait bien encore : — Je ne veux pas! — mais avec une sorte de dépit emporté.

La journée entière se passa ainsi. Il trouva vingt prétextes pour entrer dans le bureau où travaillait son neveu, tantôt caressant, tantôt grondeur. On eût dit qu'il voulait amener une explication, soit par querelle, soit par épanchement ; mais, engourdi dans sa tristesse, Raymond ne semblait point comprendre, et M. Formon, qui ne voulait point faire le premier pas, ressortait furieux.

Enfin, vers le soir, il le fit appeler dans son cabinet.

Il se promenait à grands pas, les mains passées dans ses bretelles, comme c'était son habitude dans les grandes occasions. Raymond arriva pâle, silencieux et soumis.

M. Formon lui jeta un regard de côté, fit un geste d'impatience et reprit sa promenade.

— Vous avez à me parler, mon oncle? dit le jeune homme.

— Oui, reprit le négociant en continuant à marcher ; voilà trop longtemps que nous nous endormons sur nos affaires de Buenos-Ayres... Il faut prendre un parti.

— Léon s'occupe d'examiner tous les comptes et toute la correspondance.

— Je sais ; je sais, mais, quel que soit le résultat de son travail, il est clair que nous n'en sortirons jamais par des écritures. Voilà trop longtemps que la maison Formon n'est plus représentée là-bas que par des drôles qui nous grugent. Cela vous intéresse comme moi, il me semble, puisque vous devez continuer mes affaires. C'est la plus belle

plume de notre aile, savez-vous? Il ne faut pas nous la laisser arracher comme des oisons.

—Sans doute, dit Raymond froidement, si vous connaissez un moyen de l'empêcher.

—Oui, monsieur, j'en connais, reprit le négociant, un moyen simple et certain... dont je vous ai déjà parlé autrefois : c'est que vous vous embarquiez pour Buenos-Ayres.

Raymond tressaillit.

—Moi! s'écria-t-il, partir... maintenant!

—Et pourquoi donc pas? reprit M. Formon en élevant la voix; n'est-ce pas le moment? *Le Neptune* doit mettre à la voile dans un mois; lequel de nous deux vous semble devoir faire le voyage? Voyons, pensez-vous que ce soit à l'oncle de courir la bouline et au neveu de garder le logis?

—Je ne dis pas cela... balbutia Raymond.

—Alors que dites-vous? Parlez, que je sache enfin si je suis seul ou non! La chose n'était-elle pas autrefois convenue?

—En effet.

—Alors vous revenez sur vos engagements? Peu vous importe qu'on me trompe, qu'on me ruine, et je ne dois point compter sur vous.

—Pardonnez-moi.... monsieur.... interrompit le jeune homme dont la voix tremblait et qui était devenu très-pâle; je partirai... quand il vous plaira.

Cette subite soumission parut déconcerter M. Formon; il regarda son neveu, toussa d'un air embarrassé et recommença à arpenter le bureau en grommelant.

— Vous partirez... vous partirez!... C'est facile à dire... Il faudrait pour cela connaître l'affaire, et je gage que vous n'en savez pas le premier mot.

— Je l'étudierai avec Léon, monsieur.

— Ah! oui... Léon... Au fait, c'est votre intime... Eh bien! voyons, faites-le venir.

Raymond alla appeler mon fils, qui vint avec tous les documents relatifs à Buenos-Ayres.

Il avait soigneusement examiné l'affaire et en rendit compte avec une netteté dont le négociant parut émerveillé. Il put répondre à toutes les questions, indiqua le côté faible des spéculations précédentes et le moyen de les rendre plus fructueuses. Son travail, court et substantiel, était si concluant, qu'après en avoir pris connaissance M. Formon ne put retenir une exclamation admirative.

— Très-bien! s'écria-t-il; voilà ce que j'appelle comprendre les affaires! — Vous êtes né pour le commerce, mon cher. — Avez-vous bien suivi ses explications, monsieur mon neveu?

— Mais, je crois... il me semble... balbutia Raymond, arraché à sa rêverie distraite.

M. Formon haussa les épaules.

— Et moi, il me semble que vous n'en savez pas le premier mot, dit-il. Gage que vous n'avez rien saisi dans la question de change qui est le point principal... une idée charmante... et lucrative... une véritable idée de négociant... Ce n'est pas à vous qu'elle serait venue!... Vous n'avez pas de négoce dans les veines, monsieur! Vous ne

vous tirerez jamais des mains de ces *gauchos* de Buenos-Ayres ! — Ce r'est pas vous qu'il faudrait envoyer là-bas, c'est M. Léon.

Mon fils s'inclina pour remercier.

— D'autant que vous partez malgré vous, reprit M. Formon... que vous vous regardez comme une victime.

— Je n'ai rien dit qui puisse le faire croire, objecta Raymond.

— Mais je le vois, reprit le négociant... Ne sais-je pas bien ce qui vous retient ici ?

— Monsieur...

— Votre obéissance n'est que de la résignation.

— Je vous jure...

— Vous vous soumettez à un malheur dont vous me rendez responsable.

— Mais songez...

— Je songe, monsieur, qu'il ne me plaît pas de jouer ce rôle de tyran de mélodrame ; que votre tristesse me fatigue ; que vos soupirs m'ennuient ; que je ne veux plus voir votre face blême se dresser devant moi comme un spectre ; que, puisque vous ne pouvez être heureux qu'en suivant vos folles idées, il faut les suivre, et que je m'en lave les mains.

— Quoi ! mon oncle, s'écria Raymond qui avait peur d'avoir mal compris, vous pourriez consentir... ?

— A ce que tu restes ! Oui, je le voudrais ; mais où trouver quelqu'un pour cet infernal voyage ?

Léon fit un mouvement.

—Qu'est-ce que c'est? demanda M. Formon, qui avait l'œil sur lui.

—Pardon, dit-il en hésitant; mais si c'était là le seul obstacle...

—Eh bien?

—Je m'offrirais.

—Vous iriez à Buenos-Ayres?

—Pour Raymond et pour vous.

—Malgré le danger?

—Oui.

—Et à quelles conditions?

—A celles qu'il vous plaira de faire.

Raymond lui saisit la main et s'écria que c'était impossible.

—Taisez-vous! interrompit M. Formon, vous ne savez ce que vous dites. Ceci est une proposition raisonnable, et qui, par conséquent, ne vous regarde pas.

—Rappelez-vous, mon oncle...

—Je me rappelle que M. Léon voit clair où vous n'y voyez goutte, et qu'il fera notre fortune et la sienne là où vous ne sauriez trouver que la fièvre jaune... Venez, mon cher, nous allons discuter la chose dans tous ses détails.

—Mais, de grâce, permettez, interrompit Raymond...

—Eh! oui, je *te le permets!* s'écria le négociant qui entraînait mon fils; va dire à mademoiselle Remi de ne point partir!

. . . .

Deux heures après, Léon accourut nous faire part de tout ce qui s'était passé. Son engagement avec M. Formon était subordonné à notre approbation ; mais il assurait le mariage de sa sœur et pouvait le conduire à la fortune. Malgré la douleur de cette double séparation, nous dûmes consentir et remercier Dieu, puisque le poids du sacrifice ne retombait que sur nous. . . . .

. . . .

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu le mariage de Claire et de Raymond. Nous ne pouvions désirer une union mieux assortie ; Marcelle et moi nous sommes pleins de confiance, et pourtant, au moment de la séparation, il s'est fait un déchirement ; tous deux nous avons senti qu'on nous arrachait une part de nous-mêmes ! — Sublime loi qui enlève les enfants à la famille déclinante pour recommencer ailleurs une jeune famille, et qui va les dispersant à d'autres foyers, afin de tresser sur la société entière un réseau d'alliances ; — mais triste épreuve pour ceux qui les avaient élevés dans l'angoisse et qu'égayait leur florissante jeunesse.

A quoi bon s'appesantir sur ces pensées ? Ne nous occupons que de leur joie !

Au moment où ils allaient nous quitter, la tante Roubert est venue remettre à Claire un registre de ménage, comme elle l'avait fait autrefois pour Marcelle. J'y ai joint un mémorial semblable à celui que j'achève ici. A la première page j'avais écrit ces mots tombés du ciel :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Puis, au-dessous, quelques conseils de la terre, humbles avertissements dictés par l'expérience.

Le moment de la séparation est venu. Marcelle a longtemps retenu sa fille dans ses bras, puis l'a poussée doucement dans ceux de Raymond, en lui disant :

— Faites qu'elle ne nous regrette jamais!

Amères et saintes paroles que j'ai répétées des lèvres et du cœur! . . . .

Léon nous a quittés hier. Nous l'avons suivi jusqu'au port; nous avons vu la barque qui l'emportait disparaître, puis nous sommes revenus à petits pas sans parler, employant toute notre volonté à soutenir un courage près de défaillir.

Nous sommes rentrés ainsi : nous avons traversé les pièces silencieuses de notre logement. Arrivés à la dernière, Marcelle s'est laissée tomber sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains, et elle a éclaté en sanglots. Je me suis mis à genoux sur le petit tabouret placé près d'elle; j'ai appuyé ma tête sur la sienne et je lui ai dit :

— Pourquoi ce désespoir?

Elle s'est redressee en regardant autour d'elle.

— Vois! s'est-elle écriée, rien! plus rien! Tout est vide autour de nous.

Des larmes me sont venues dans les yeux; j'ai pris ses mains jointes, et, les serrant contre ma poitrine :

— Oh! non, ai-je répondu, tout n'est pas vide, puisqu'il nous reste le souvenir de vingt ans de bonheur, d'affection et de sacrifices! C'est aujourd'hui, Marcelle, que nous re-

croyons la récompense du passé! Pour ceux qui ont mal vécu et ne se sont point aimés, que reste-t-il à cette heure où la solitude se fait à leur foyer, où le rayon de soleil que jetait la tendresse des enfants s'évanouit, où leurs voix joyeuses s'éteignent comme des chants d'oiseaux? que reste-t-il, sinon la rancune, la décadence et l'ennui? Comment ces cœurs se rapprocheraient-ils dans la morosité des déclins, quand ils se sont tenus écartés pendant la gaieté des aurores! Qu'ont-ils de commun, ces associés de hasard, en dehors de leurs appétits? Aucun rayon du passé n'embellit le présent; ils se voient tels qu'ils sont, vieux, tristes, affaiblis et isolés; mais nous, Marcelle, nous avons toutes les richesses du cœur : estime, amour, reconnaissance! Nous ne pouvons regarder en arrière sans trouver quelque réminiscence de bonheur ou d'attendissement. Nous nous voyons jeunes de toutes nos espérances d'autrefois, gais de toutes les joies goûtées ensemble, forts de la conscience du devoir accompli. Qu'importent les traces du temps sur ton visage! chacune d'elle est un chiffre qui me dit combien je te dois d'heureuses années; ces rides qui sillonnent ta tempe me parlent de tes journées laborieuses; ces cheveux gris qui parsèment ta chevelure me rappellent tes soins de chaque instant; cette taille qui se penche me fait penser aux veilles prolongées près des chevets ou des berceaux! Sainte héroïne du foyer, laisse-moi baiser ces nobles cicatrices du travail et du dévouement! Ève bénie, qui ne m'a jam[ais] offert le fruit défendu, ne te crois pas chassée du para[dis] terrestre tant que Dieu nous laisse ensemble. Relève t

front, regarde-moi; la vie n'est point finie pour nous tant que nous pourrons nous souvenir et nous aimer.

A ces mots je l'ai relevée doucement; elle m'a souri dans ses larmes en appuyant la tête sur mon épaule, et nous nous sommes approchés de la fenêtre ouverte.

La brise du soir commençait à s'élever, mais aucun nuage ne voilait encore le ciel d'automne, et nos regards sont restés là perdus dans l'abîme azuré. Tout à coup deux hirondelles l'ont traversé, volant de front vers l'orient. Je les ai montrées à Marcelle.

— Regarde, lui ai-je dit; elles aussi ont vu déserter leur nid et s'éparpiller leur couvée; mais elles n'ont point pour cela désespéré de Dieu ni de la terre, et elles s'élancent ensemble à tire d'ailes vers un nouveau printemps!

FIN

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.